



4. 2. 252

1. 5. 2. 252.



9







ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

—  
JOCELYN

ÉPISE

—  
JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE CAMPAGNE.

—  
TOME PREMIER



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

—  
MDCCCL





IV

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

---

LE VI

## *Edition des Souscripteurs.*

---

*M. M. Jules Renouard & C<sup>ie</sup>,  
Libraires-Éditeurs, rue de Cournon, 6,  
sont chargés exclusivement de la vente  
pour tous les Souscripteurs ou Acheteurs  
qui ne s'adresseraient pas directement à  
l'Auteur.*

V.

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

—

JOCELYN

ÉPISE

—

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE CAMPAGNE

—

TOME PREMIER

—

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

—

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 82

ET CHEZ MM. JULES RENOUARD ET C<sup>e</sup>

RUE DE TOURNAI, 6

—

MDCCCL





# JOCELYN.

ÉPISODE.

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE VILLAGE.

Ψυχῆ.





A

MARIA-ANNA-ÉLIZA.

---

Janvier 1836.

— Doux nom de mon bonheur, si je pouvais inscrire  
Un chiffre ineffaçable au socle de ma lyre ,  
C'est le tien que mon cœur écrivait avant moi ,  
Ce nom où vit ma vie et qui double mon âme !  
Mais , pour lui conserver sa chaste ombre de femme ,  
Je ne l'écrirais que pour toi.

Lit d'ombrage et de fieurs, où l'onde de ma vie  
Coule secrètement, coule à demi tarie,  
Dont les bords trop souvent sont attristés par moi,  
Si quelque pan du ciel par moment s'y dévoile,  
Si quelque flot y chante en roulant une étoile,  
Que ce murmure monte à toi !

Abri dans la tourmente, où l'arbre du poète  
Sous un ciel déjà sombre obscurément végète,  
Et d'où la sève monte et coule encore en moi,  
Si quelque vert débris de ma pâle couronne  
Refleurit aux rameaux et tombe aux vents d'automne,  
Que ces feuilles tombent sur toi !

---

## AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

---

Les annonces insérées dans quelques journaux m'obligent à dire un mot au lecteur. Ces annonces ont pu lui donner une fausse idée de cet ouvrage. Ce n'est point un poème, c'est un épisode.

Ces pages, trop nombreuses peut-être, ne sont cependant que des pages détachées d'une œuvre poétique

qui a été la pensée de ma jeunesse, et qui serait celle de mon âge mûr, si Dieu me donnait les années et le génie nécessaires pour la réaliser. Nous sentons tous, par instinct comme par raisonnement, que le temps des épopées héroïques est passé. C'est la forme poétique de l'enfance des peuples, alors que, la critique n'existant pas encore, il y a confusion entre l'histoire et la fable, entre l'imagination et la vérité, et que les poètes sont les chroniqueurs merveilleux des nations. Alors aussi les peuples, qui, pour naître et pour grandir, ont besoin de la tutelle des grands hommes et des héros, attachent naturellement leur intérêt et leur reconnaissance à ces puissantes individualités qui les ont affranchis ou civilisés. Ils consacrent leurs mémoires dans les chants populaires, qui, en s'écrivant, deviennent plus tard des poèmes, et l'épopée est individuelle et héroïque.

Mais plus tard, mais aujourd'hui, les individualités disparaissent, ou elles agissent avec toute leur vérité dans le drame de l'histoire. C'est là qu'on va les chercher. Le mouvement des choses est si rapide, ce drame de l'histoire appelle tant de personnages sur la scène, la critique exerce sur toutes ces figures du temps une si scrupuleuse sagacité, que le prestige de l'imagination est bientôt détruit, et qu'il ne reste aux grands hommes que le prestige de leur puissance ou de leur génie; celui de la poésie ne leur appartient plus. D'ailleurs, l'œil humain s'est élargi par l'effet

même d'une civilisation plus haute et plus large, par l'influence des institutions qui appellent le concours d'un plus grand nombre ou de tous à l'œuvre sociale, par des religions et des philosophies qui ont enseigné à l'homme qu'il n'était qu'une partie imperceptible d'une immense et solidaire unité ; que l'œuvre de son perfectionnement était une œuvre collective et éternelle. Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités, ils les prennent pour ce qu'elles sont : des moyens ou des obstacles dans l'œuvre commune. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain lui-même. La poésie redevient sacrée par la vérité, comme elle le fut jadis par la fable ; elle redevient religieuse par la raison, et populaire par la philosophie. L'épopée n'est plus nationale ni héroïque ; elle est bien plus, elle est humanitaire.

Pénétré de bonne heure et par instinct de cette transformation de la poésie, aimant à écrire, cependant, dans cette langue accentuée du vers qui donne du son et de la couleur à l'idée, et qui vibre quelques jours de plus que la langue vulgaire dans la mémoire des hommes, je cherchai quel était le sujet épique approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir, qui permit au poète d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même ; il n'y en a pas deux : c'est l'humanité ; c'est la destinée de l'homme ; ce sont les phases que l'esprit humain doit

parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu.

Mais ce sujet si vaste, et dont chaque poète, chaque siècle peut-être, ne peuvent écrire qu'une page, il fallait lui trouver sa forme, son drame, ses types individuels. C'est ce que je tentai. Si jamais je l'achève, ou si, avant de mourir, je puis du moins en ébaucher un assez grand nombre de fragments pour que le dessin en apparaisse dans sa variété et dans son unité, on jugera s'il y avait un germe de vie dans cette pensée, et d'autres poètes plus puissants et plus complets viendront et la féconderont après moi.

L'ouvrage est immense. J'en ai exécuté plusieurs parties à diverses époques de ma vie; mécontent de quelques-unes, je les ai jetées au feu, d'autres sont conservées, d'autres n'attendent pour éclore que du loisir et de l'inspiration. Les distractions de la pensée, les voyages, la politique, le bruit des événements extérieurs, m'ont souvent interrompu et m'interrompront sans doute encore. On ne doit donner à ces œuvres de complaisance de l'imagination que les heures laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et du temps; ce sont les voluptés de la pensée; il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme. Le poète n'est pas tout l'homme, comme l'imagination et la sensibilité ne sont pas l'âme tout entière. Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de

sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient, avec toutes les armes, le grand combat de la patrie et de la civilisation ? pendant que tout le monde moral se remuait autour de lui dans le terrible enfantement des idées, ou des choses ? Ce serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux, et qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'armée. — Il y a, quoi qu'on en dise, une grande impuissance ou un grand égoïsme dans cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de lutte. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme.

Quoi qu'il en soit, j'ai choisi, parmi les diverses scènes de mon drame épique déjà exécutées, une des scènes les plus locales et les plus contemporaines, pour la donner aujourd'hui au public, et pour interroger son jugement sur un genre de poésie que je n'avais pas encore soumis à sa critique. C'est un fragment d'épopée intime; ce n'est pas, comme on l'a cru, le type sacerdotal : le sacerdoce ici n'est que le cadre et non le sujet. Le prêtre moralement et poétiquement conçu a une autre dimension que Jocelyn. Jocelyn est un homme sensible et passionné, que des circonstances et des vertus jettent dans le sanctuaire, et qui devient curé de village. Le curé de village est une des plus touchantes incarnations de l'Évangile,

une des plus pittoresques figures de nos civilisations modernes. Je n'ai eu qu'à y coudre un prologue et un épilogue, pour faire de cet épisode une espèce de petit poème ayant son commencement et sa fin.

Le lecteur se tromperait s'il voyait dans ce sujet autre chose que sa partie poétique. Il n'y a là ni intention cachée, ni système, ni controverse pour ou contre telle ou telle foi religieuse; il n'y a que le sentiment moral et religieux pris à cette région, où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit, et non à celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences.

Or, cet épisode ne m'est point venu par hasard en pensée; ce n'est point une invention, c'est presque un récit. Il y a, dit le poète, toujours quelque chose de vrai dans ce qu'on invente; ici, presque tout fut vrai; la langue seule est feinte. Que le lecteur substitue mon nom à celui du botaniste, et il sera bien près d'une aventure toute réelle, dont le poète, ami de Jocelyn, n'a été que l'historien. Cette aventure est bien simple, et le style bien distinct de l'atmosphère d'idées qui nous enveloppe aujourd'hui. Cela ne s'adresse qu'à des imaginations très-jeunes; cela doit être lu comme cela fut écrit. C'est un rêve d'un cœur de seize ans.

Si le public accueille avec intérêt et bienveillance ce fragment, j'en publierai d'autres successivement. S'il



le laisse tomber et mourir, je n'en continuerai pas moins à travailler en silence à ce monument que je voudrais laisser, même inachevé, après moi. Mais je n'en produirai plus rien ; et je me bornerai à demander de temps en temps au lecteur son indulgence pour quelques-unes de ces inspirations lyriques que l'heure et la pensée font jaillir du cœur ou de l'intelligence du poète, et qui n'ont pas la prétention de survivre à l'impression qui les a produites.

15 janvier 1836.

---



## POST-SCRIPTUM

DES NOUVELLES ÉDITIONS.

---

Maintenant un mot sur des choses plus graves.

Quelques personnes ont cru voir dans *Jocelyn* deux intentions du livre sur lesquelles l'auteur doit s'expliquer : un plaidoyer contre le célibat des prêtres ; une attaque à la religion : ces personnes sont dans l'erreur. Quant au célibat des prêtres , quelles que puis-

sent être, à cet égard, les opinions de l'auteur, opinions qui ne seraient pas même une hérésie, puisque l'Église romaine reconnaît le mariage des prêtres catholiques dans l'Orient ; l'idée de faire d'un poème une controverse en vers pour ou contre tel ou tel point de discipline, n'est pas même entrée dans sa tête.

Quant à une attaque au christianisme catholique, ce serait méconnaître également et l'instinct du poète et le tact moral de l'homme, que de supposer une intention de polémique hostile dans un ouvrage de poésie pure, dont l'unique mérite, s'il en avait un, serait le sentiment moral et religieux dont chaque vers est imbibé.

S'il y a quelque chose au monde de libre et d'invincible, c'est la pensée et la conviction : l'auteur n'a point à faire ici profession de foi ; mais il fait profession de vénération, de reconnaissance et d'amour pour une religion qui a apporté ou résumé tout le mystère de l'humanité ; qui a incarné la raison divine dans la raison humaine, qui a fait un dogme de la morale, et une législation de la vertu ; qui a donné pendant deux mille ans une âme, un corps, une voix, une loi, à l'instinct religieux de tant de milliards d'êtres humains, une langue à toutes les prières, un mobile à tous les dévouements, une espérance à toutes les douleurs. Alors même qu'il pourrait différer sur le sens plus ou moins symbolique de tel ou tel dogme de cette

grande communion des esprits, pourrait-il jamais, sans ingratitude et sans crime, être hostile à une religion qui fut le lait de son enfance, qui fut la religion de sa mère, qui lui a tout appris à lui-même des choses d'en haut, et souiller de sable ou de gravier ce pain de vie dont se nourrissent et se fortifient tant de millions d'âmes et d'intelligences? Ce ne sera jamais sa pensée; ce ne fut pas sa pensée en écrivant ce livre. Il n'en a eu qu'une : inspirer l'adoration de Dieu, l'amour des hommes, et le goût du beau et de l'honnête, à tous ceux qui sentent en eux ces nobles et divins instincts. Les controverses engendrent souvent les disputes, et l'intelligence aussi doit avoir sa charité.

Enfin, on m'a accusé ou loué de panthéisme : j'aimerais autant qu'on m'accusât d'athéisme, cette grande cécité morale de quelques hommes privés, par je ne sais quelle affliction providentielle, du premier sens de l'humanité, du sens qui voit Dieu. Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. On a pris pour panthéisme aussi le mot de saint Paul, ce premier commentateur du christianisme : *In illo vivimus, movemur et sumus*. C'est le mien. Mais refuser l'individualité suprême, la conscience et la domination de soi-même à Celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-mêmes et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à l'Océan. Non : mon Dieu est le Dieu de l'Évangile, le *Père qui est au CIEL*, c'est-à-dire qui est partout.

Mais en voilà trop sur un si petit livre, qui ne doit rien soulever de si lourd, qui ne doit rien toucher de si haut.

Paris, 26 mars 1836.

---

## NOUVELLE PRÉFACE<sup>1</sup>.

---

Saint-Point, le 24 septembre 1840.

MON CHER ÉDITEUR,

Pourquoi vouloir une nouvelle préface à l'édition de *Jocelyn* que vous vous proposez d'offrir au public ? Je n'ai plus rien à apprendre, plus rien à demander

<sup>1</sup> Cette nouvelle préface a été placée en tête de l'édition illustrée de *Jocelyn*.

aux lecteurs de cet ouvrage. L'accueil qu'ils lui ont fait a dépassé de bien loin mes espérances. Je ne leur dois que des remerciements. Je vous en dois beaucoup à vous-même ; c'est grâce à vous et grâce aux artistes éminents dont vous empruntez la main, que les scènes champêtres de ce poëme vont se revêtir, pour l'imagination, de la poésie du pinceau. Vous l'avouerez-je, monsieur ? c'est le plus beau, le plus complet triomphe auquel j'osasse aspirer dans les rêves intimes de ma première jeunesse. Voir un jour peindre ou graver ma pensée écrite ; voir les créations de mon imagination prendre un corps sous le burin poétique, et se vulgariser ainsi pour les yeux même de ceux qui ne lisent pas ; avoir une créature de mon âme en circulation dans le monde des sens, une gravure d'un de mes poëmes tapissant les murs nus de quelque solitaire à la campagne : mes pensées les plus ambitieuses de gloire littéraire n'ont jamais été au delà. En effet, c'est là toute la gloire. Quand on a obtenu cela, que veut-on de plus ? Écrire, c'est chercher à créer ; quand l'imagination est devenue image, la pensée est devenue réalité ; on a créé, et on se repose.

Je me souviendrai toujours des premières gravures de poëmes qui frappèrent mes regards d'enfant. C'étaient Paul et Virginie, Atala, René. La gravure n'était pas parvenue alors à ce degré de perfection qui la fait admirer aujourd'hui indépendamment du



sujet. Ces images, tirées de ces charmants poèmes, étaient grossières, et colorées avec toute la rudesse des couleurs les plus heurtées. C'était de la poésie badigeonnée, mais c'était de la poésie ! Je ne me lassais pas de la contempler sur les murs du vieux curé de mon village et dans les salles d'auberges de campagne, où les colporteurs avaient popularisé Bernardin et Chateaubriand. Je crois que le peu de poésie qui est entrée dans mon âme à cet âge, y est entrée par là. Je rêvais souvent et longtemps devant ces scènes d'amour, de solitude, de sainteté, et je me disais en moi-même : Si je pouvais avoir seulement un jour un petit livre de moi de quelques pages qui restât sur les tablettes de la bibliothèque de famille, et dont une scène ou deux fussent attachées aux murailles pour la poésie de ceux qui ne lisent pas, je serais content, j'aurais vécu. Le ciel et vous, monsieur, vous avez satisfait ce modeste et puéril désir. Ma petite destinée, sous ce rapport, est accomplie. Laurence sera encadrée quelquefois bien bas audessous de Virginie, et Jocelyn bien loin à côté du père Aubry. Mais je ne désire pas m'en rapprocher davantage. J'ai pour ces deux grands génies de la poésie moderne, M. de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand, qui furent nos pères et non nos émules, le respect et le culte filial qui se glorifient même d'une plus humble infériorité. Être de leur famille, cela suffit à mon orgueil, comme cela suffisait alors à mon bonheur. Soyez-en donc remercié.

Que mes lecteurs bienveillants le soient aussi. *Jocelyn* est celui de tous mes ouvrages qui m'a valu les communications les plus intimes et les plus multipliées avec des inconnus de tout âge et de tout pays. Combien d'âmes que je n'aurais jamais devinées se sont ouvertes à moi depuis ce livre, par ces correspondances signées ou anonymes qui pleuvent chaque jour sous ma main ! Dans les pièces de Schiller, le brigand siffle, et du fond des forêts, de derrière chaque rocher, du creux de chaque tronc d'arbre, il sort un brigand tout armé qui répond à cet appel, et qui vient lui offrir son bras et sa vie. Dans ce monde charmant de l'intelligence et de l'amour que nous habitons jusqu'à trente ou quarante ans, le poète chante, et des foules d'âmes sympathiques, des milliers de cœurs sonores, répondent à sa voix et viennent lui révéler leurs impressions. Les uns sont déjà graves et tristes comme des natures déplacées ici-bas, et dont la plante des pieds est trop délicate pour marcher sans douleur sur ce sol dur et froid des réalités ; les autres sont encore dans l'ingénuité des premières heures de la vie, et comme enivrés de ce premier regard, qui n'est si délicieux que parce qu'il n'analyse rien. D'autres enfin sont arrivés à cet âge où l'on retrouve le calme dans le découragement accepté, où l'on congédie toutes les chimères séduisantes de la vie, où l'on s'assied sur le seuil de sa porte, comme l'ouvrier à la fin du jour, pour voir passer les autres, pensant à tous ceux qui sont déjà

passés, et à Dieu qui ne passe pas. Confident de tous ces états divers de l'âme, le poète, du sein de sa solitude, devient ainsi le consolateur invisible de bien des peines, et le confesseur de toutes les imaginations.

Je voudrais que vous pussiez assister quelquefois, monsieur, à la réception du courrier, et décacheter les lettres qui se sont accumulées quelques jours, pendant une absence ou une distraction du poète. En voici un monceau de toutes les formes, de tous les timbres, de toutes les contrées. Les adresses seules sont un indice presque infailible de ce qu'elles contiennent. En voici dont le papier jauni par le vinaigre, et percé par le couteau du lazaret, annonce qu'elles ont traversé la peste, et qu'elles apportent quelques lointains et chers souvenirs d'Orient. Elles sont écrites en arabe, et il faut les envoyer à Paris ou à Marseille pour les faire traduire. En voilà dont la forme rectiligne et dont le caractère sérieux annonce la grave et pensive Allemagne : c'est de la philosophie aussi éthérée que la poésie elle-même ; je les ouvre déjà avec recueillement. En voici de Rome, de Naples, de Florence : l'écriture en est mauvaise et indéchiffrable ; mais elles sont écrites dans cette langue sonore et musicale qui donne à la pensée ou au sentiment qu'elle exprime le retentissement éclatant et prolongé du métal. En général, ce sont des vers lyriques échappés à quelques jeunes âmes fortes qui manquent d'air dans ces pays stagnants, et qui viennent respirer au delà

de nos Alpes. Celles-là viennent d'Angleterre ; les suscriptions ont toutes ce caractère rapide, cursif, uniforme, qui indique la multiplicité des rapports et la régularité de hiérarchie chez ce peuple. C'est de l'économie politique ou du méthodisme mystique ; de la poésie point, il n'en vient plus de là depuis quelque temps. Les Anglais ont trop à faire pour rêver : ils travaillent ou ils prient. Travail du corps, travail de l'âme, même chose, mais toujours travail. Enfin, celles-ci viennent de tous les points divers de la France, aussi variées dans leur format, aussi dissemblables dans leur caractère, et même dans le papier, que les provinces, les races d'hommes et les conditions sociales de ceux qui les ont écrites. On décachette. Quel chaos sur la table ! Langues, vers, prose, chiffres, tout se confond, tout se heurte ; on jette la main au hasard dans ce pêle-mêle d'idiomes, de faits, de sentiments ou d'idées. Les affaires d'abord ; il faut se débarrasser de ce qui ennuie. Puis la politique ; elle occupe une place immense ; c'est l'œuvre de ce siècle : tout le monde y travaille ou y pense, même ceux qui affectent de la dédaigner. Ce sont des systèmes, des encouragements, des enthousiasmes, des conseils, des reproches ; quelquefois des injures, le plus souvent des malentendus. On n'est pas là pour rectifier, pour expliquer, pour justifier sa pensée ou ses actes. Il faut se résoudre à être mal compris, mal jugé, calomnié même. C'est la condition de la vie publique et de la lutte des opi-

nions ; toute cette poussière ne retombe que quand on s'arrête. Allons toujours. La politique active , c'est le coudolement avec la foule dans un chemin difficile et obstrué : on y déchire ses flancs ; mais cette foule ce sont les hommes, et ce chemin mène les peuples à Dieu.

On se console de tous ces mécomptes par quelques-unes de ces voix qui vous disent : « Courage ! nous vous aidons de cœur, et nous prions pour vous. » On s'en console surtout en ouvrant bien vite quelques-unes de ces petites lettres d'amis qu'on a réservées pour la fin, comme pour s'embaumer les mains et l'âme de ce doux parfum d'affection cachée qui s'est allumé dans la jeunesse, et qui brûle toujours dans la même solitude éloignée, dans la même maison, dans le même cœur. Celles-là, on les savoure, et, après les avoir lues et relues, on les sépare de la foule comme elles sont à part dans la pensée : ce sont les bénédictions de la journée, les oiseaux de bon augure qu'on a vus passer sous tant de nuages et parmi tant de feuilles sèches.

Enfin on ouvre les lettres d'inconnus. C'est un délicieux moment. J'écarte tristement celles qui sollicitent un crédit que je n'ai pas, et une fortune que je voudrais avoir encore. Je lis celles qui sont des émanations du cœur et de l'âme, et qui ne sont écrites que pour être lues. Quelles charmantes choses ! que de trésors cachés ! quel abîme de sensibilités et d'émotions !

tions intimes ! quelle variété, quelle nouveauté, quel imprévu dans la manière de sentir la vie, la nature, l'art ! quelles confidences touchantes de situations, d'impressions, d'affections, qu'on n'oserait faire à visage découvert ! quelle prodigalité de dons, de grâces, de génie même dans la nature humaine !

Il y a bien des pages puériles, essayées par des mains d'enfants ; mais aussi qu'il y a de pages ravissantes que l'on voudrait voir lues au grand jour ! Que d'amour, de piété, de philosophie, de poésie ! que de vers, ou tendres ou sublimes, qui meurent ainsi cachés entre celui qui les chante et celui qui les écoute, et qui seraient la richesse d'un livre ou la gloire d'un nom ! Peu de ces compositions verront un autre jour que celui de ma lampe. Il y a des natures recueillies, et ce sont les meilleures, qui ont une sorte de pudeur de leur génie, qui croiraient le perdre en le dévoilant. Il y a de jeunes filles du peuple, comme celle qu'Hugo a si bien chantée, qui vivent de l'aiguille le jour, et le soir des plus fraîches inspirations de la pensée. Maintenant qu'elles savent lire, elles s'essayent à imiter ce qu'elles ont lu ; elles n'ont rien vu, elles écrivent leur âme, et il y a là des mystères de candeur et de naïveté qui n'avaient jamais été écrits. Il y a de pauvres ouvriers qui, après avoir limé le fer ou raboté le bois tout le jour, s'enferment la nuit dans leur mansarde, et sentent et pensent avec autant de nature et avec plus d'originalité que nous. Il y a des femmes

exilées dans des provinces lointaines, au fond de vieux châteaux, dans des chaumières, dans de petites villes, dans tous les embarras, dans toutes les médiocrités d'une vie obscure et domestique, qui laissent échapper une voix d'ange, de ces voix qui font qu'on s'arrête le soir en passant sous les fenêtres d'une rue sombre, qu'on écoute longtemps en silence, et qu'on dit : « Il y a là un écho du ciel ! » Enfin il y a des malades, de pauvres jeunes gens disgraciés de la nature et de la fortune, dont les poètes sont les seuls amis ; de jeunes prêtres à peine sortis des séminaires, relégués, comme Jocelyn, dans quelque <sup>maison</sup> masure, sur une montagne ou dans un désert, à qui notre livre tombe par hasard des mains du colporteur ou du voisin, et qui mêlent leurs bonnes œuvres, leurs larmes, leurs prières à celles du jeune prêtre qui les a un moment consolés. Voilà nos lecteurs, nos amis, nos correspondants de tous les jours ! ils ne s'épuisent pas, car chaque année les renouvelle, et quand l'un s'en va, l'autre arrive ; quand l'un se tait, l'autre commence à parler : *Sibi lampada tradunt*. Il y a une incessante génération d'intelligences, un éternel rajeunissement d'impressions et de sentiments sur la terre. Le monde poétique finit et recommence tous les jours comme l'autre monde.

Ah ! quand on est comme moi dans la confiance de ces multitudes infinies de jeunes âmes qui arrivent jour par jour à la vie active avec cette virginité d'éma-

nations, ces élans de vertu, cette énergie de bons désirs, cette sainteté de volonté, cette sève de passions généreuses, dont je suis si souvent le témoin, on ne peut plus se décourager de l'espérance et de la confiance dans l'humanité. Ceux qui accusent leur âge ne le connaissent pas. Le flot qui arrive est plus pur que celui qui s'en va. Ne maudissez pas tant la vie et l'homme ! Sans doute il y a de tristes dégradations : il y a des âmes qui se lassent et qui tombent pour se relever ; il y en a qui tombent pour toujours ; il y en a qui se vautrent dans la servilité et dans la corruption ; mais à mesure qu'il en disparaît une, il en surgit dix autres pleines de sève et toutes en fleurs, pour purifier et rajeunir l'air vital que nous avons toujours à respirer. Sans cela l'homme mourrait, et il doit vivre. Celui qui désespère des hommes ne connaît pas Dieu ; car, dans les temps de lumière, il s'appelle Foi ; et, dans les temps de ténèbres, il s'appelle Espérance.

A. DE LAMARTINE.



# INTRODUCTION

A L'ÉDITION DE 1848.

PAR M. J. JANIN.

Quand le poëme de *Jocelyn* parut pour la première fois, il y a quatre ans à peine, il se fit tout d'un coup autour de ce livre un grand silence, et, parmi les esprits les plus distingués de ce siècle, il y eut un moment d'hésitation pour reconnaître dans toute sa gracieuse et touchante grandeur ce poëme nouveau-né de M. de

Lamartine. C'était là en effet un nouvel aspect, un aspect imprévu, sous lequel se montrait à nous le grand poète qui a été tout à la fois la consolation et l'espérance du dix-neuvième siècle. Héritier direct de M. de Chateaubriand et de madame de Staël, et par conséquent poète mélancolique et chrétien, il nous avait habitués jusqu'à ce jour à l'élégie, qui était son plus vaste poème. Il avait recueilli dans son âme, pour nous les rendre au centuple, les mélodies du vallon et de la montagne, les chants du deuil et de la joie, les bruits du lac et de la mer, les reflets de l'Italie et de la Grèce. Rien n'avait échappé à ce hardi butineur dans les tranquilles murmures des campagnes, dans toute l'agitation des villes, dans les turbulentes émotions des peuples. Chemin faisant, il avait ramassé dans leur gloire les deux héros de ce siècle, lord Byron et Bonaparte; il n'avait pas même oublié, dans ce résumé poétique de toutes les pensées contemporaines, de toutes les croyances, de toutes les douleurs, la Grèce moderne et la Grèce antique. Il avait commenté la mort de Socrate à la façon d'un disciple de Platon; il avait achevé, à la façon d'un sceptique, la vie interrompue de Childe-Harold, cette mélodie brisée que M. de Lamartine seul pouvait accomplir. En un mot, cet homme, si jeune encore, avait déjà fait deux parts de sa vie; et Dieu sait si ces deux parts étaient bien remplies! Ici les *Méditations poétiques*, c'est-à-dire le doux rêve de la vingtième année, le premier cantique de l'amour, l'adorable vagabondage autour du manoir paternel, le

jeune homme qui pleure et qui chante l'espérance en sa fleur, le regard bleu fixé sur le ciel bleu. Plus loin, les *Harmonies poétiques*, c'est-à-dire le souvenir et déjà le regret. Cette fois le poète est entré sérieusement dans la vie, le jeune homme est devenu tout à fait un homme, la contemplation s'est faite sérieuse et active; l'action a remplacé le rêve. L'idéal s'est enfui tout là-bas, bien loin, épouvanté qu'il était par les agitations du monde, et pour ne plus revenir qu'à de rares intervalles. Aussi cette fois l'élégie est-elle plus affaissée sur elle-même; il y a déjà dans ces vers moins de soleil, moins de verdure, moins de sources limpides, moins de buissons en fleurs, moins de rossignols qui chantent dans les bois. Dans ces plaintes d'un autre ordre, l'horizon est plus rétréci, la montagne est plus haute; un nuage s'est glissé dans ce beau ciel. Bien plus, le poète est absent du vallon natal, les larmes de ses yeux sont devenues amères, la ride est venue à son front, la pâleur à sa joue. Tout s'est enfui, toute la famille, tout le rêve, tout l'idéal, tous les amours de son premier printemps :

Montagnes que voilait le bronillard de l'automne,  
Vallons que tapissait le givre du matin,  
Saules dont l'émondier effeuillait la couronne,  
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,  
Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,  
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,  
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,  
Et, leur main à la main, s'entretenaient du jour;

Chaumière où du foyer étincelait la flamme ,  
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,  
Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?...  
Là vivent dispersés comme l'épi sur l'aire ,  
Loin du champ paternel, les enfants et la mère;  
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts  
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.

C'est ainsi, comme il le dit lui-même, que ces beaux rêves se sont enfuis comme *un nid de colombes*. Mais, pour n'être plus la même, l'inspiration n'abandonne pas notre poète; sur les ruines du berceau de ses rêves, il retrouve toujours ce qui l'a fait un poète, l'amour, la passion, la croyance, la douleur. Le souvenir a pour lui sinon autant de charmes, du moins autant de pouvoir que l'espérance. Il se débat fièrement contre la réalité qui l'opprime, appelant, quand il le faut, le Christ à son secours, et de temps à autre retournant sur les bords de l'Anio, revenant à ses paysages favoris, tendant la main à l'Elvire inconnue, ou bien se rappelant son enfance, son heureuse enfance à l'ombre sainte de sa mère, bel âge d'or sur lequel il répand les larmes les plus charmantes. Son cœur est tiède encore, et cependant il est triste: autour de lui flottent, comme toujours, les cent mille harmonies qui l'arrêtent au passage; il remonte d'un vol léger les jours, les mois, les années; il revoit le vieillard, la maison, le jardin, la prairie, la treille chargée de fruits, l'orme chargé d'onibrages, le verger aux mille

couleurs ; il se rappelle son doux sommeil au bord de la fontaine, et les songes qui effleuraient son jeune front de leurs blanches ailes, et ces lectures, et ces rêveries, et les vieux livres, et les moissons jaunissantes ; et plus loin, sous les cyprès, cette tombe respectée, soixante ans de bienfaisance et de vertus qui dorment là. Voilà comment, après avoir parcouru tous les sentiers du monde, le poète revient à son point de départ avant que de se remettre en route. Et le moyen de n'être pas touché d'un pèlerinage dans lequel se rencontrent de pareils repos ?

Arrive alors, au beau milieu du retentissement des *Harmonies poétiques*, ces beaux vers que l'auteur adressait surtout aux *âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire la religion*, une révolution subite, immense, incroyable ; une révolution qui n'a duré que trois jours ; et cependant ces trois jours de vingt-quatre heures de tempête ont suffi à séparer, de la façon la plus tranchée, la Restauration de tout ce qui l'entoure. Il se fait tout aussitôt un grand abîme autour de ces quinze années de prospérité, de gloire, de poésie, de croyance. Les âmes les plus intelligentes de l'Europe s'entre-regardent épouvantées, et se demandant : « Qu'y a-t-il donc ? » Vous sentez bien que M. de Lamartine n'est pas le dernier à se découvrir devant cette royauté qui s'en va, lui le poète chrétien, lui qui arrive tout droit de saint Louis aussi bien

que Charles X, lui le chantre du Sacre, lui qui a porté d'une main si haute et si ferme l'oriflamme poétique, lui qui eroit à tout le vieux passé de la France, et qui l'a entouré jusqu'à ce jour de son admiration et de ses respects! Quand donc le roi de France et de Navarre fut parti, quand cette majesté naguère toute-puissante et victorieuse eut traversé d'un front si calme cette mer à l'usage de tous les rois qui s'en vont, M. de Lamartine, lui aussi, voulut s'éloigner pour s'interroger lui-même avant que d'entrer dans la lutte des partis; il voulut reprendre haleine de tant de secousses; il voulut méditer, à part lui, ce qu'il devait croire réellement de ces révolutions inattendues. Maintenant qu'il n'appartenait plus à personne, il voulait savoir qui donc était son maître légitime; et il partit pour l'Orient. L'Europe entière l'a suivi dans son voyage; l'Europe entière a partagé ses travaux et surtout ses malheurs. Tous tant que nous sommes, nous avons porté le deuil de cette belle et adorable Julia, pauvre enfant! dont la mort devait frapper si profondément le cœur de son père. A ce triste moment de sa vie, quand cette dernière espérance de sa poésie à venir fut brisée, on pensa que M. de Lamartine renonçait à la poésie, comme si la chose était possible! De si loin où il était à pleurer, on lui vint apprendre que la France, inquiète de son poète et le voulant rappeler par une de ces faveurs signalées dont elle dispose, l'avait mis au nombre de ses représentants à la Chambre des députés. Il fallait donc revenir, et dire adieu au désert, à Jérusalem, aux villes mortes

de l'Orient. Et d'ailleurs que faire encore dans le désert? Il n'avait plus sa fille à ses côtés, pour lui montrer tous ces grands spectacles, pour lui parler de Dieu et de la nature comme un père, comme un poète qu'il était. Alors il revint dans cette France qui l'attendait : triste retour! mais enfin M. de Lamartine avait accepté ses nouveaux devoirs. Les affaires de ce pays l'appelaient en toute hâte, et il comprenait, confusément peut-être, combien la France ainsi bouleversée avait besoin d'entendre à son oreille quelques-unes de ces grandes voix qu'elle écoute, qu'elle respecte et qu'elle aime. Beau spectacle, celui-là! cette grande France, secourue dans ses moindres intérêts par de si grands hommes : de pareils poètes, qui arrivent de si loin tout exprès pour parler et pour entendre parler de chemins vicinaux et de sucre de betterave. Beau spectacle surtout! M. de Lamartine entrant à la Chambre des députés, à l'instant même où tant de viles passions sont soulevées; à l'instant où les ambitieux du plus bas étage montent à la surface comme fait l'écume après l'orage; à l'instant où tout est désordre dans la langue politique, dans la langue morale; à l'instant même où tous les mots de la prose française ont changé d'acception. Aussi la postérité seule saura dire l'influence d'un pareil homme sur l'histoire de son temps. Il apportait dans ces tumultes une âme calme et sereine, parmi ces lâchetés un esprit fort, une conviction généreuse et désintéressée au milieu de tous ces doutes égoïstes. De même qu'il s'était fait une poésie à son usage, il

s'était fait une politique à son usage : généreuse, désintéressée, planant fièrement au-dessus des intérêts médiocres, laissant de côté les petits hommes, les petites choses, les petits événements vulgaires de cette arène misérable où piétinaient les partis. Il s'était fait un vaste champ de bataille où il marchait enseignes déployées, sans souci de l'émeute honteuse du carre-four ou de la clameur obscure du journal; et, après tout : *Qui m'aime me suive ! Dieu et mon droit !* C'est Dieu qui mène le monde, enfin. Aussi c'était merveille de voir M. de Lamartine, de l'entendre parler, quand il s'élevait au milieu de ces orages : vous vous rappelez tout d'un coup le *forte virum quem* de Virgile, et le *conspexere, silent*, En effet, l'orage se taisait; les honnêtes bourgeois entassés dans cette Chambre, se sentant dominés par cette intelligence d'élite, n'osaient pas l'interrompre; mais au contraire ils suivaient l'orateur, d'un regard timide et incertain, dans les magnifiques développements de sa pensée. A ces hommes qui l'écoutaient malgré eux, se disant en eux-mêmes, *Ce n'est qu'un poète qui parle !* M. de Lamartine parlait de toutes choses, et dans un langage admirable; il parlait de l'avenir de l'humanité tout comme il avait parlé des destinées de la poésie; il parlait de l'Orient comme un homme qui revient de ces éclatantes contrées, et qui les a vues de l'âme et des yeux; il parlait de la vieille royauté en homme qui l'a défendue, qui l'a aimée, qui l'a pleurée, qui l'a servie et qui voudrait la servir encore; il parlait de la royauté nouvelle en



bon citoyen, qui reconnaît volontiers les services qu'elle a rendus, et qui fait passer même avant ses affections l'ordre, le devoir, la règle, l'autorité et le bon sens; enfin il parlait des peuples comme il en faut parler, sans en avoir peur, sans flatterie et sans haine, comme de grands enfants pour lesquels il faut tout prévoir. A ces belles paroles, prononcées d'une voix si nette et si ferme, et soutenues par ce vif et perçant regard, cette Chambre, composée en grande partie d'honnêtes gens entêtés de leur grandeur bourgeoise, tout fiers d'avoir réussi à acheter quelques arpents de terre, ne sachant rien au-dessus de la propriété foncière, et par conséquent peu disposés à comprendre, à accepter les grandes choses, se laissait dominer peu à peu. Cette Chambre avait beau répéter son petit refrain, *Ce n'est qu'un poète qui parle!* le poète finit bientôt par prouver à tous qu'il était un homme politique. Alors la Chambre, épouvantée du grand chemin que celui-là lui indiquait d'un geste irrésistible, voulut revenir sur ses impressions premières; elle voulut sérieusement se défendre contre cette influence qu'elle subissait sans l'accepter : mais, Dieu merci ! il n'était plus temps, l'homme politique était sorti vainqueur de cette lutte dans laquelle il n'eût jamais pénétré sans sa renommée de grand poète; et à cette heure cette Chambre, d'abord si rebelle, accepta avec empressement les moindres paroles sorties de sa bouche, à ce point qu'elle l'a applaudi avec un assentiment marqué le jour même où M. de Lamartine a pris la défense,

contre M. Arago en personne, des belles-lettres et de la poésie, que voulaient envahir les mathématiques et les sciences, ces deux reines du monde. Et, bien plus, la Chambre ne vient-elle pas d'applaudir encore M. de Lamartine osant proclamer, du haut de la tribune, que S. M. l'empereur Napoléon était un grand homme, moins la liberté, et qu'après tout les temps prédits par la sibylle de 1789 n'étaient pas accomplis? Certes, arriver ainsi, au milieu d'une émotion pareille, quand les mânes de l'empereur sont à nos portes, contre M. Thiers soutenu de toute la France impériale et par tant de souvenirs dont il sera un jour l'éloquent historien; certes, faire accepter ces rudes paroles d'une justice sévère par une majorité de députés qui doivent partir le surlendemain, pour chanter à table, avec leurs électeurs, les chansons de Béranger, c'est là un des plus grands triomphes que nous sachions de l'éloquence moderne; et pour arriver là il ne faut rien moins que toute l'influence de M. de Lamartine, conquise à force de talent, de génie, de persévérance et de probité.

Ceci posé, vous pouvez donc juger de l'étonnement universel quand le peuple de France vint à comprendre que M. de Lamartine, ainsi occupé à toutes les luttes et à tous les dangers de la tribune, faisait à l'Europe entière cet inestimable présent d'un poème comme *Jocelyn*. Nous autres les adeptes, qui ramassons en toute humilité les aimables confidences du

poète, quand parfois il les laisse tomber sur nous, nous savions bien que c'était là en effet un de ses rêves; nous savions combien même, au milieu des prosaïques débats de chaque jour, l'illustre écrivain avait conservé son mépris pour ce qu'il appelle le chiffre, ce héros des temps modernes, le seul héros honoré, protégé, payé par l'empereur; le chiffre, ce merveilleux instrument passif de tyrannie, qui ne demande jamais qu'à obéir, qu'on le fasse servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation. Nous savions nous autres, et M. de Lamartine l'avait dit assez haut, tout le respect que le poète portait à madame de Staël et à M. de Chateaubriand, ses deux précurseurs, pour avoir brisé les mathématiques, *ces chaînes de la pensée humaine*. Oui certes, dans ce nouvel emploi de sa force, le poète était resté constant avec lui-même; il était resté le sujet et le disciple dévoué des grands poètes qui sont les véritables législateurs du genre humain, Job, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Jean-Jacques Rousseau. Il aimait surtout les Bourbons et leur retour, parce qu'avec la liberté les Bourbons avaient rapporté avec eux, dans cette terre de France, des lois humaines, une autre âme à la littérature opprimée; parce que le sceptre fleurdelisé avait remis en honneur la croyance, la philosophie, la politique, les doctrines les plus antiques comme les plus neuves; et, voyant tous ces miracles, il s'était dit à lui-même que la poésie n'était pas morte, qu'elle ne pouvait pas

mourir; mais, au contraire, qu'elle sauvait toutes choses parmi nous, qu'elle était à la fois l'esprit et la matière du monde, la langue complète et par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière. Langue divine et primitive, elle a été le premier enseignement de l'humanité : elle lui parle de Dieu à son berceau, elle lui parle de guerre et d'amour dans sa jeunesse, de philosophie et de politique dans son âge mûr; et enfin elle endort le vieillard et l'ensevelit de ses mains bienfaisantes. La poésie, bien mieux que l'histoire, sait prendre l'empreinte de toutes les époques qu'elle anime; c'est surtout par de grands poèmes que des nations sont représentées. Jusqu'à nos jours (et nous sommes encore jeunes) la poésie a déjà subi bien des transformations, sur lesquelles elle ne peut plus revenir. L'ode désormais est impossible, car aujourd'hui nous nous méfions de toutes choses, et surtout de l'enthousiasme. Le poème épique est impossible, car les dieux qui l'animaient de leurs crimes et de leurs amours sont partis pour ne plus revenir. Le drame aussi est impossible, d'abord parce que toutes les combinaisons dramatiques sont depuis longtemps épuisées, et ensuite parce qu'en fait de drame il s'en passe chaque jour devant nous plus terribles mille fois, plus animés, plus redoutables que les plus sanglantes fictions de Sophocle et de Corneille. Que sera donc la poésie à l'avenir? Demandez-le à M. de Lamartine, car il est le seul dans ce monde qui le sache. La poésie sera de la *raison chantée*: philosophie, reli-

gion, politique, la société tout entière, tels seront désormais le sujet de ses chants; elle sera intime surtout, personnelle, méditative. Malheur aux poètes présents et à venir qui feront de ce grand art un vulgaire tour de force, et qui s'amuseront uniquement à entre-choquer des mots contre des mots, pour en obtenir je ne sais quelle misérable poussière, bonne tout au plus à jeter aux yeux des fanatiques de bonne foi! De cette transformation de la poésie M. de Lamartine est le maître à coup sûr; il est le grand prêtre de cette religion nouvelle; il a brisé les vieilles idoles sur lesquelles les vieux poètes venaient draper les vieux manteaux et les vieilles tuniques; il a placé la poésie où elle devait être placée, c'est-à-dire au milieu des passions, des besoins, des intérêts; il en a fait le centre et le berceau des institutions, lui confiant, comme au plus habile et au plus aimable des messagers, toutes les vérités sérieuses qui tiennent à l'amour, à la raison, à la religion, à l'enthousiasme; en un mot, il a fait de la poésie l'ange gardien de l'humanité tout entière; il a prouvé, par son exemple, l'excellence de la poésie sur la politique. La poésie, c'est l'idée; la politique, c'est le fait. Et il ajoute naturellement : *Autant l'idée est au-dessus du fait, autant la poésie est au-dessus de la politique.* La gloire et la toute-puissance de M. de Lamartine, c'est d'avoir réuni l'idée et le fait; c'est de n'avoir séparé la poésie ni de la politique ni des sentiments les plus cachés du cœur de l'homme; c'est d'avoir fièrement laissé de côté ces questions oiseuses de monarchie et

de république, de légitimité et d'usurpation, afin de s'occuper plus à l'aise des grandes questions de la charité évangélique; c'est d'avoir proclamé enfin que non-seulement la loi n'est pas athée, mais, au contraire, qu'il est temps de faire descendre Dieu dans la loi, et avec Dieu la foi, la charité, l'espérance, les trois blanches vertus théologiques. Voilà donc la vérité qu'il proclame à tous et contre tous, la vérité qu'il a trouvée dans son âme et dans son cœur; voilà comme il se fait qu'à cette heure encore, *un monde de poésie roule dans sa tête*; et enfin voilà par quelle suite d'émotions et d'enthousiasmes ce long poëme de sa vie, cent fois brisé et rétabli dans sa tête, se révèle enfin dans *Jocelyn*, qui n'est cependant qu'un fragment mutilé du poëme de son âme. Oui certes, nous en étions à nous dire que cette immense pensée poétique qui embrasse la terre et le ciel, c'est-à-dire tous les faits, toutes les idées du monde, ne pouvait pas aller ainsi sans fin et sans cesse par fragments et par ébauches : un jour ou l'autre, le poëte, dans un de ces résumés magnifiques auxquels ces rares intelligences peuvent seules s'élever, donnerait enfin à son œuvre en masse la forme et la vie. Mais qui pouvait prévoir que ce résumé paraîtrait sitôt ?

Nous l'avons dit, et M. de Lamartine l'a souvent répété aux oreilles qui ne veulent pas entendre, *Jocelyn* n'est pas un poëme; c'est tout simplement l'épisode d'un grand poëme dont la nature morale est le

sujet, comme la nature physique fut le sujet du poème de Lucrèce. Ceci est, à proprement dire, l'Iliade et l'Odyssée de l'âme humaine : on se met en marche au milieu des ténèbres peut-être, et on arrivera, Dieu sait où, Dieu sait quand. Mais écrire en vers l'histoire de la destinée de l'homme, c'est à la fois se souvenir du passé, contempler le présent, deviner l'avenir ; œuvre immense s'il en fut. Cette épopée intime, qui peut se passer de la fiction, peut se passer du drame, ou plutôt doit appeler à son aide tous les tons, tous les vœux, toutes les émotions du cœur. De ce grand poème souvent commencé, souvent repris, M. de Lamartine a détaché *Jocelyn*. *Jocelyn*, c'est l'histoire du curé de village, simple histoire des plus rares et des plus modestes vertus. L'auteur entre tout de suite en matière, comme un homme qui raconte depuis longtemps, et qui sait très-bien que ses lecteurs sont, depuis longtemps, au courant de sa pensée. Point d'invocation, point de préambule ! Nous nous connaissons trop bien les uns les autres, le poète et ses lecteurs, pour nous arrêter à ses cérémonies poétiques. Le drame commence tout de suite. Le vieux curé est mort : dans sa chaumière tout est silence. Alors son ami, qui arrive, découvre dans le grenier du presbytère les feuilles flottantes que vous allez lire. Sur ces feuilles le bon prêtre a jeté toutes les émotions de sa vie. Elles sont bien simples. Lui aussi il a été jeune, il a eu dix-huit ans ; mais sa jeunesse a peu duré : il est entré au séminaire, il portait la soutane noire, il y est resté dix ans, il lisait

Ossian et la Bible. Alors l'affreux 93 est arrivé tout sanglant, brisant la tête du roi sur l'échafaud; il a fallu s'enfuir. Ici se déroule le grand paysage, la grotte des aigles, moitié neige et moitié fleurs; ici arrive Laurence, et tous les instincts du jeune homme, un instant amortis dans son cœur, se révèlent. Que Laurence est touchante! qu'ils sont heureux elle et lui dans le nid de mousse qu'ils se sont creusé! Pauvres enfants, que Dieu les protège! Mais Dieu ne veut pas; Dieu veut un prêtre. Jocelyn se résigne et courbe la tête. Ici le prêtre commence.

Et notez bien que dans ce livre M. de Lamartine touche, d'un doigt ferme et sûr, à tous les points de l'histoire contemporaine : il esquisse en passant le dix-huitième siècle qui finit, il accueille plein d'espoir le siècle qui commence; il compte les gouttes de sang dans cette France égorgée; il écoute les premiers bruissements de la croyance qui de nouveau s'éveille; il nous montre, et vous savez avec quel délire poétique, les trances, les inquiétudes, les combats, les fureurs de l'amour. Sa Laurence est divine, elle est touchante. Il me semble que je la vois, à l'ombre du balcon, pousser ce grand soupir de regret et de remords. Mais Dieu soit loué! cette âme ne sera pas ainsi brisée sans rémission : l'heure du repos approche pour Jocelyn, le calme arrive pour cette pauvre âme en peine. Une fois qu'il a compris qu'il est utile sur cette terre, Jocelyn est sauvé; maintenant il puise son courage là-haut, il est invin-



cible. Dans cette vie si remplie de dévouements de tout genre, il y a tel chapitre qui vous arrache des larmes pleines de douleur à la fois et d'amertume. Par exemple, la visite de la mère et de ses deux enfants à la maison paternelle que la révolution a vendue. La mère expire, c'est son fils qui l'enterre. Allons toujours, allons toujours. Une douleur amène une autre douleur, mais aussi le courage amène un autre courage. Cet homme, ce héros, ce prêtre, est seul dans les frimas, dans les neiges; il n'a pour l'aimer qu'une vieille femme et un chien; mais, perdu dans ce désert de glace, il devient le laboureur, le législateur, le médecin, le roi et le pontife de ce misérable univers. Il soutient, il console, il protège, il bénit; il enseigne l'Évangile aux petits enfants. Un jour Dieu lui ramène Laurence; et lui il la réconcilie avec son Dieu, il pleure avec elle sur ses péchés. A la fin son heure arrive aussi; et une fois que l'expiation est complète, l'ange retourne au ciel. Consolez-vous cependant! rien ne meurt de ce qui est simple et grand. *Jocelyn* se montrera de nouveau dans un autre poëme; M. de Lamartine vous l'a promis, ce n'est pas la dernière fois que vous le verrez.

Ce poëme de *Jocelyn* n'a pas d'égal dans notre langue; nous n'avons rien à lui comparer dans l'antiquité classique. L'Angleterre seule possède un livre qui, sous bien des rapports, pourrait soutenir la comparaison avec le *Jocelyn*, et encore ce livre est en prose; mais d'une prose si belle et si vraie! Nous voulons parler du

*Vicaire de Wakefield*, ce chef-d'œuvre où la résignation chrétienne se montre à un si haut degré. Mais cependant, entre le livre de Goldsmith et celui de M. de Lamartine, quelle immense différence ! Le prêtre de Goldsmith est père de famille, il réunit autour de lui toutes les craintes, toutes les inquiétudes et aussi toutes les douces et naïves émotions du foyer domestique. Jeté dans cette vie de tous, si mêlée de tant d'amertumes et aussi de tant de consolations, le prêtre de Goldsmith combat pour sa femme, pour ses enfants, pour lui-même ; il défend l'honneur de ses filles, la bonne renommée de ses fils ; il peut dire lui aussi : *Je suis homme, et rien de ce qui est de l'homme ne m'est étranger*. Enfin, après bien des combats, bien des traverses, après les mille incidents de l'existence de chaque jour, notre homme parvient, au milieu de l'attendrissement général et de l'estime de tous, aux plus heureux résultats de la vie : il marie ses filles, il assiste à la prospérité mondaine de son fils ; il arrive, sans le vouloir sans doute, mais enfin il y arrive, à la considération, à la fortune. C'est un héros, si l'on veut, mais un héros purement humain ; c'est tout à fait un homme de la terre, un de ces heureux stoïciens qui savent sourire, et qui conviennent volontiers que la douleur est autre chose qu'un mot vide de sens. Pour tout dire, le prêtre de Goldsmith n'a pas besoin d'être un chrétien pour arriver à ces paisibles et heureuses vertus. La philosophie mondaine et la sagesse courante de tout le monde pouvaient très-bien, sans peine et sans

effort, le conduire à cette honnête et paisible félicité dans laquelle il s'endort, comme un honnête homme qui a bien accompli sa tâche. Mais le prêtre de Lamartine, c'est celui-là qui est véritablement le héros de l'Évangile : voilà bien le héros comme nous l'entendons aujourd'hui, le héros utile, et dont le dévouement se dépense à de grandes et bonnes œuvres au milieu de l'égoïsme universel. Celui-là qui sacrifie toutes choses au devoir, et même les plus tendres et les plus chastes sentiments du cœur ; celui-là qui vit honnête et pur dans la foule deshonnête et corrompue ; celui-là qui se maintient silencieux et caché au milieu du bruit et de l'agitation des hommes ; celui-là qui croit dans un siècle incrédule, qui s'humilie dans un siècle d'insolence et d'orgueil ; celui-là qui étonne les égoïstes les plus endurcis par l'ardeur de sa charité ; celui-là qui devient la Providence de quelques sauvages perdus dans les montagnes de Grenoble ; celui-là qui meurt sans que pas un sache son nom ; celui-là si simple dans sa grandeur, si éloquent dans son silence, si complet dans sa résignation ; ce martyr sans auréole, ce héros que chacun coudoie en son chemin sans lui accorder un regard, celui-là à coup sûr est un héros de l'Évangile : le prêtre de Goldsmith est un homme, le Jocelyn de Lamartine est un saint !

Quand donc, revenue de son premier étonnement, l'Europe entière se mit à lire ce poème avec le respect qui lui est dû, ce fut bientôt une louange universelle ;

tous les cœurs tressaillirent d'espérance et d'orgueil, tant il y a d'espérance et de vertu au fond de ce livre ! et telle était la force toute-puissante de cette poésie, que ce rêve d'un grand poète devint bientôt une réalité. Ce siècle égoïste et incrédule eut tant de foi au prêtre de M. de Lamartine, qu'il se figura que ce prêtre avait existé et qu'il demanda où était son tombeau, pour s'y rendre en pèlerinage. On se souvint alors plus que jamais des paroles de Cuvier, lorsqu'il disait à M. de Lamartine en pleine Académie : « Vous avez dignement éclairé cette profonde nuit où nous laissons souvent la Providence. » Singulier incident, savez-vous ? et auquel on n'a pas fait assez d'attention, car tous les grands spectacles nous échappent ; admirable incident qui mettait en présence Cuvier et Lamartine, toute la science et toute la poésie de cet âge, deux majestés incontestables, incontestées ! Et que cela était beau ! Cuvier comparant Lamartine au rossignol qui chante dans l'ombre du bois : « Il est saisi d'une sympathie bienfaisante, il sent vibrer de nouveau ses fibres que l'abattement avait détendues ; et si cette voix qui peint ses souffrances y mêle par degré de l'espoir, des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui ; déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend ; déjà il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de tout ce qu'il lui doit. »

Ah ! certes, voilà comment il est bon et beau d'être un grand poète ; voilà comment il faut comprendre la

gloire des lettres : c'est lorsqu'il n'y a qu'une voix dans le monde pour vous louer, pour vous obéir; lorsque chacun est heureux de vos joies, attristé de vos chagrins, fier de vos triomphes; lorsque chacun se dit en lui-même que vous êtes sincère et vrai, même dans vos rêves, et que sciemment vous ne trompez personne. Ah! certes, voilà comment il faut être un poète : c'est lorsqu'on a le droit de tout dire, de raconter, au premier homme intelligent et simple de cœur, les mouvements les plus secrets de votre âme; d'habiter une maison de verre, afin que le premier venu puisse savoir ce qui se passe dans votre maison, comme il sait ce qui se passe dans votre cœur. Grandes et belles destinées que peut seule donner la poésie; gloire pure et sans tache que peuvent seuls réclamer les hommes de bonne volonté dans ce monde et dans l'autre. Mais aussi comme celui-ci a été fidèle à cette devise qu'il s'était faite : AIMER, PRIER, CHANTER !

JULES JANIN.

# ENTRETIEN

AVEC LE LECTEUR.

---

## LA SERVANTE MARTHE.

### I.

L'imagination est le miroir de la nature, miroir que nous portons en nous et dans lequel elle se peint. La plus belle imagination est le miroir le plus clair et le plus vrai, celui que nous ternissons le moins par le souffle de nos propres inventions, que nous colorons le moins par les teintes artificielles et trop souvent fausses de notre propre fantaisie, celui que nous appelons

notre génie. Le génie ne crée pas, il retrace : Dieu s'est réservé en tout la création. *Homère*, la plus vaste et la plus pathétique imagination qui ait jamais décrit la nature et fait palpiter le cœur humain, n'est qu'un copiste parfait. Ces couleurs qu'il délaye avec nos larmes sur sa palette, ne sont que les couleurs que nous voyons tous et les larmes que nous versons tous. Il les a mieux vues et mieux senties, voilà son génie. Les poètes, qu'on accuse d'être des assembleurs de fictions et des récitateurs de mensonges, sont les plus vrais de tous les hommes : ils observent, ils sentent et ils écrivent ; ils changent les noms de leurs personnages : voilà toute leur invention. Mais si ces personnages n'étaient pas réels dans la nature, ils ne les auraient pas conçus ; et s'ils ne les avaient pas conçus réellement dans leur imagination, ils ne les enfanteraient pas, ou ils n'enfanteraient que des monstres et des fantômes. Tout poème est donc une vérité.

J'ai raconté, dans les *Confidences*, quelle était l'aventure vraie que j'avais récitée et chantée à demi voix dans ce poème domestique de *Jocelyn*. Les lecteurs des *Confidences* connaissent le pauvre et intéressant vicaire de village à qui j'ai donné, dans mes vers, le nom de *Jocelyn* ; ils connaissent la belle et touchante enfant du château de \*\*\*, à qui j'ai donné le nom de *Laurence*. Je ne me suis guère permis d'autre altération de la vérité dans ce petit drame, tableau de cheminée qu'on suspend à un clou de laiton dans sa

chambre ou dans sa mansarde, et qu'on regarde par distraction quand on a envie de se rappeler sa jeunesse, de rêver, de pleurer, ou de prier.

Beaucoup d'oisifs, de jeunes hommes, de jeunes filles, m'ont écrit de tous les coins du monde, à l'occasion de ce poème, qui a eu le seul succès qu'il pouvait avoir, un succès de cœurs malades, une gloire d'intimité, une immortalité de coin du feu : *musa pedestris* ! Tous ces cœurs touchés, toutes ces voix émues, toutes ces plumes tremblantes, demandaient si ce drame était vrai, si Jocelyn avait vécu, si Laurence avait aimé et était morte ainsi ; si je les avais connus ; si j'avais eu en moi ou autour de moi les tristes et saintes confidences de leurs amours et de leur malheur ; s'il fallait s'y intéresser seulement comme à des personnifications imaginaires de sentiments nés de mes rêves, ou s'il fallait véritablement pleurer et prier sur leurs deux tombeaux, et s'y attacher comme à deux êtres qui avaient réellement vécu parmi nous, et qu'on pouvait espérer de retrouver un jour aimants, aimés, heureux dans une autre vie ? O sainte naïveté des cœurs sensibles ! ils ne veulent pas perdre leur sensibilité sur une fiction, et ils ont raison. Les larmes sont trop précieuses pour qu'on les répande ainsi sur des chimères, et sans qu'une ombre réelle au moins les entende tomber, et les recueille là-haut. Tromper ces cœurs-là, c'est le péché contre le Saint-Esprit, le crime sans rémission des poètes ; car c'est le crime



contre la nature ; c'est tendre un piège à la mélancolie pour lui rire au visage ensuite, quand elle pleure ; c'est faire pleuvoir des larmes sur le sable, pour arroser une illusion. C'est mal, et cela fait souvent un mal réel aux imaginations tendres que vous trompez ainsi ; car les âmes neuves et simples (et ce sont les plus belles) prennent souvent à cœur et au sérieux les sentiments avec lesquels le poète joue ainsi. On connaît les sept ou huit suicides que *Werther*, cette ironie de *Goethe*, fit accomplir en Allemagne après l'apparition de ce beau livre. On sait que Bernardin de Saint-Pierre fut obsédé toute sa vie par des interrogations épistolaires sur Paul et sur Virginie, et que les pèlerinages ont tracé un sentier au tombeau imaginaire sous les lataniers. Moi-même, dont les écrits sont bien loin d'avoir sur l'imagination de l'Europe cette contagion, j'ai eu cependant ma part de cette correspondance avec les âmes désœuvrées et méditatives de mon temps ; j'ai reconnu à des signes certains que j'avais touché quelquefois juste et fort. Le contre-coup a été souvent jusqu'à la passion et à la colère : c'est ainsi qu'après avoir publié, l'année dernière, l'épisode de *Graziella*, histoire véritable où je me peins avec l'impartiale sévérité de la distance et du temps, j'ai reçu une foule de lettres signées ou anonymes pleines de reproches sanglants, de malédictions et d'imprécations contre la dureté, la sécheresse et la légèreté de cœur dont je m'accuse moi-même, dans ce récit, envers cette belle et malheureuse enfant.

Après que les *Confidences* ont répondu sur *Laurence* et sur *Jocelyn*, on m'a interrogé sur les détails accessoires du drame, sur les paysages, sur les personnages secondaires, sur le tisserand, sur l'évêque, sur l'ami, sur la servante, sur le chien enfin et sur les oiseaux; on a voulu savoir d'où venait cette pauvre *Marthe*, où elle était allée après la mort du curé? et si *Marthe* était son vrai nom; et si sa bonté et son dévouement pour son maître n'étaient pas une invention aussi du poète, une couleur grise et douce à l'œil dans le tableau, une harmonie calculée avec cette nature alpestre et cette vie sans espoir? J'ai répondu vingt fois en causant; voici l'occasion de répondre plus explicitement, et à un plus grand nombre de curieux de sentiments. Non, *Marthe* n'était pas le vrai nom de la servante de *Jocelyn*, pas plus que *Jocelyn* n'était le vrai nom du curé de B\*\*\*, pas plus que *Valneige* n'est le nom du village. Elle s'appelait et elle s'appelle encore Geneviève, car elle n'a pas suivi son maître au tombeau; et je la vois encore de temps en temps dans la cour sous les tilleuls, les jours d'été, quand je passe devant les grilles de l'hospice de C\*\*\*. Voici son histoire uniforme, courte, et pâle comme une journée d'hiver qui n'a qu'une heure de soleil entre deux longs crépuscules. Je me souviens de l'entretien dans lequel elle me la raconta, comme si c'était hier. J'ai reçu du ciel une mémoire des lieux, des visages, des accents de voix, pour laquelle le temps n'existe pas : vingt ans, pour moi, c'est une nuit. Cette mémoire est celle des

choses extérieures; mais pour les impressions, les attachements, les sentiments, les coups ou les contre-coups reçus une fois au cœur, je n'ai pas besoin de mémoire: cela ne cesse pas de retentir en moi; cela n'a pas été, cela est; le passé n'est pas un temps de la langue pour ma nature; tout y est présent. Une secousse donnée à ma faculté de sentir se perpétue, se répercute et se renouvelle à tout jamais sans s'affaiblir. Le balancier de mon souvenir, sans avoir besoin d'être remonté, a toujours la même oscillation. J'ai véritablement dans ma fibre intérieure ce mystère du mouvement perpétuel, que les mécaniciens cherchent si vainement hors de *Dieu*. C'est cela qui m'a donné de si bonne heure la conviction et comme la sensation de l'immatérialité de l'âme et de l'infini. Je suis sûr que je ne me tromperai pas d'une circonstance, pas d'un détail, pas d'un mot, pas d'un son de voix, en me rappelant aujourd'hui pour vous ma conversation avec Geneviève. Mais d'abord faisons son portrait: cela est plus difficile, car les mots disent, mais le pinceau seul peint. Je n'ai qu'une langue, et point de pinceau.

## II.

### CONVERSATION AVEC GENEVIÈVE.

Je passai quelques jours au presbytère de B\*\*\*, après la mort et la sépulture de l'abbé D\*\*\*, que j'ai nommé

Jocelyn dans mes vers. J'avais à y remplir les devoirs bien tristes, mais bien faciles, d'exécuteur testamentaire et même d'héritier; car le mourant m'avait chargé de payer ses petites dettes sur la terre pendant qu'il irait en recevoir l'intérêt au ciel. Elles avaient toutes été contractées, pendant l'année de l'épidémie et de la disette, pour acheter des médicaments chez les pharmaciens, et du riz et du sucre chez les épiciers de la petite ville voisine de G\*\*\*, pour les malades. Mais il y avait un inventaire à dresser, des livres à trier, des papiers à parcourir, quelques pauvres meubles et un peu de linge à vendre ou à distribuer; la servante, le chien, l'oiseau, à recueillir; la maison enfin et le jardin à mettre en ordre et en culture, afin que tout présentât un air de décence, de soin et de propreté aux yeux du vicaire qui viendrait occuper sa place, et qu'aucune mauvaise herbe, aucun brin de paille ou aucune plume, oubliés par négligence, ne souillassent le nid d'où le cygne des neiges s'était envolé.

Pendant ces journées employées à ces soins pieux pour la mémoire de mon ami, je n'avais d'autre compagnie que *Geneviève*: elle allait et venait, tout le jour, de la cour au jardin, du puits au bûcher, de la cave au grenier, de la cuisine à la salle, de la niche du chien au pigeonnier, à la cage des poules, des colombes, des oiseaux; elle prenait la bêche et le râteau dans les carrés du jardin, pour sarcler quelques choux verts et les laitues, ou pour niveler un peu les allées, dont le

sable s'était incrusté de mousse verdâtre pendant la maladie de Jocelyn. Elle jetait bientôt ces outils de jardinage pour prendre le balai, et pour nettoyer de la moindre poussière les recoins les plus reculés de l'escalier ou des corridors; puis elle déposait le balai pour prendre l'époussetoir, et pour épousseter et frotter les meubles, les jambages de pierre des cheminées, jusqu'à ce que le noyer des armoires et l'épiderme cirée des tables de sapin devinssent des miroirs où son bras se réfléchissait; puis elle laissait encore les meubles, et reprenait l'aiguille et le fil pour faire des reprises aux chasubles, aux nappes d'autel, aux petites serviettes fines avec lesquelles le prêtre essuie les bords du calice après qu'il a bu le vin mystique; puis elle se relevait comme en sursaut de sa chaise, jetait sur son bras le linge de la sacristie, et allait rallumer le feu, écumer la marmite de terre du foyer, ouvrir la porte de la cour, et regarder du côté de la sacristie, comme pour voir si son maître ne revenait pas, ainsi que d'habitude, pour l'heure du repas. Le chien, qui sortait avec elle, allait en flairant jusqu'à la fosse fraîchement recouverte de terre, et jetait deux ou trois hurlements au bord de la fosse pour réveiller son maître. Il revenait lentement, en s'arrêtant et en se retournant souvent, la tête basse, l'œil consterné, les oreilles dressées, l'une en avant, l'autre en arrière, comme étonné de ne pas ramener derrière lui quelqu'un qu'on attendait toujours. Geneviève alors appelait le chien d'un accent de triste impatience, le faisait rentrer dans la cour, et re-

montait elle-même, les yeux rouges, l'escalier extérieur. Pendant quelques minutes on n'entendait plus son pas dans la maison. Elle pleurait seule dans la cuisine, puis elle ressortait pour aller faucher de l'herbe à la chèvre. On eût dit qu'un esprit inquiet la chassait d'une place à l'autre pour lui faire chercher, comme malgré elle, quelque chose qu'elle ne trouvait nulle part. Oh ! Dieu seul connaît le vide que la disparition d'un solitaire creuse dans le cœur d'une pauvre femme, d'un seul ami, d'un chien, d'une cage d'oiseau, d'une maison, d'un jardin, et de la nature même, vivante ou morte, dans le petit cercle immédiat autour de lui ! Pendant que personne ne se doute qu'il manque un souffle au monde, il manque l'air et la vie à deux ou trois êtres qui vivaient de l'être évanoui ! Tout se tient dans ce ciment des vieilles et chères habitudes : ôtez un grain de sable, le mur s'écroule ; le mur écroulé, que devient la mousse qui le drapait ? la mousse séchée, que devient le nid de l'insecte et la fente du lézard ? Autour du cœur de l'homme le plus isolé, il y a un monde invisible qui vivait de lui : quand ce cœur est froid, que devient-il ? Ce que devenait la servante : une âme en peine, un regard sans voir, un pas éternel sans but, une activité sans repos, une vie machinale, une mort qui vit. Telle était Geneviève.

### III.

J'ai toujours contemplé avec un pieux respect et avec

un sourire d'attendrissement ce qu'on appelait l'esclave ou l'affranchi dans l'antiquité, la nourrice en Grèce ou dans le moyen âge, le *domestique*, c'est-à-dire la partie vivante de la maison (*domus*) en France, la *famille* en Italie et en Espagne : véritable nom de la domesticité, car le domestique n'est au fond que le complément, l'extension de cette chère et tendre unité de l'association humaine qu'on appelle la famille; c'est la famille moins le sang, c'est la famille d'adoption, c'est la famille viagère, temporaire, annuelle, la famille à gage, si vous voulez : mais c'est la famille souvent aussi incorporée, aussi aimante, aussi désintéressée, aussi payée par un salaire de sentiment, aussi dévouée à la considération, à l'honneur, à l'intérêt, à la prospérité de la maison, que la maison même : que dis-je? souvent bien plus. J'ai été frappé de bonne heure de cette phrase de l'historien des proscriptions sanglantes du triumvirat romain d'*Octave*, d'*Antoine* et de *Lépide*. Il raconte les spoliations, les massacres, les fuites nocturnes, les refuges cherchés dans les antres, dans les forêts, chez les amis; les ingraturités, les lâchetés, les perfidies, les ventes des proscrits par ceux chez qui ils cherchaient l'hospitalité, le secret, le salut; les victimes attirées aux pièges, marchandées, vendues, livrées par les délateurs au glaive des bourreaux d'*Octave*; et il termine cette énumération de ces trois ou quatre mille assassinats par ce résumé, qu'on n'a pas assez lu quand on apprécie la nature humaine, non au cœur, mais à la condition sociale :

« Chose éternellement notable ! dit Velléius Patereu-  
« lus : pendant ces proscriptions, la fidélité des mères  
« et des femmes fut complète et sublime ; celle des af-  
« franchis, douteuse et médiocre ; celle des fils, nulle :  
« beaucoup trahirent par cupidité leurs pères ; celle  
« des esclaves domestiques, admirable et presque gé-  
« nérale ! »

Ainsi fut-il pendant les proscriptions françaises de 1793 et 1794. Sur dix proscrits, neuf furent cachés par les dévouements domestiques : la famille fut sauvée par les serviteurs. L'humanité devrait un monument éternel à la domesticité : et le cœur des familles, des enfants, des vieillards, que ne lui doit-il pas ? Et la politique elle-même, que ne lui devrait-elle pas, si elle savait considérer le domestique à sa vraie place dans la civilisation ?

Aussi, pendant le peu de jours que j'ai passés au pouvoir, quand il a été question, dans les conseils du gouvernement, de donner ou de retirer le droit électoral aux domestiques, j'ai été bien loin à leur égard d'imiter le stupide rigorisme de la Convention, qui excluait du droit de citoyen et de suffrage les individus en état de domesticité ; législation brutale et aveugle, qui refaisait des esclaves là où la nature a fait plus que des hommes libres, des enfants, des fils, des frères, des amis d'adoption. J'ai dit : Honorez le domestique, vous fortifiez la famille, ce pivot de toute démocratie mo-



rale ; car le domestique est à la famille ce que la cour intérieure est à la maison.

Voulez-vous donner des millions de voix à la sainte influence de la famille ? Voulez-vous que vos élections soient inspirées par l'esprit de la famille ? Voulez-vous que les instincts de considération prévalent sur l'esprit de désordre ? Voulez-vous contre-balancer, par un suffrage réfléchi, religieux, coïntéressé au sol et aux mœurs, les suffrages irréfléchis, turbulents, tumultueux de ces masses flottantes qui fermentent ou divaguent sur la surface de vos populations ? Voulez-vous faire plus ? Voulez-vous mettre du cœur dans vos institutions électorales, et donner au sentiment le rôle qu'il a dans la nature humaine et qu'il doit avoir dans une législation populaire ? Donnez le suffrage aux domestiques. Vous donnerez ainsi dix voix pour une au père ou au chef de famille ; vous donnerez une voix aux femmes, aux vieillards, aux enfants, à la propriété, aux mœurs, aux habitudes, une voix à la maison ! C'est le suffrage électoral donné aux habitués du foyer qui sera le salutaire correctif des abus et des égarements du suffrage universel dépaycé. Si l'aristocratie antique ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des esclaves ; si la féodalité ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des serfs, et que nous, nous avons une domesticité libre, c'est-à-dire des serviteurs, des hommes et des femmes greffés sur le tronc de la famille par la cohabitation, par l'attachement mutuel, par

la fidélité, égale souvent à celle des filles ou des fils. Car s'il y a des liens dans le sang, il y en a de presque aussi forts dans la flamme du même foyer.

La domesticité, dans le moyen âge, donna les mêmes preuves de parenté et de dévouement à la famille, qu'Eumée, le vieux serviteur Eumée, en donne, dans Homère, au fils de la maison, Ulysse, visitant ses foyers usurpés.

Il y a, dans l'histoire d'Angleterre, un récit de la fidélité d'une servante ou *nourrice*, comme on les appelait alors, que je n'ai jamais lu sans bénir et glorifier dans mon cœur la domesticité. Le voici :

Le duc de Norfolk, parent et héritier du trône de la reine Élisabeth, se prend d'amour pour la Cléopâtre moderne, pour la captive d'*Holy rood*, pour la belle et infortunée Marie Stuart, reine d'Écosse. Il conspire avec ses vassaux pour l'enlever de son cachot, et pour lui rendre un trône avec son cœur. Élisabeth découvre le mystère de ses amours, rompt la trame, arrête Norfolk, et le fait condamner à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé dans la Tour de Londres. Le duc, accompagné de ses amis, à qui il était permis alors de faire cortège au mourant, s'avance fièrement vers le lieu du supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, il a soif, et demande à boire. Une femme âgée et voilée qui l'avait suivi tout en pleurs, dit l'historien, lui pré-

sente une coupe que le duc reconnut aussitôt. C'était sa propre coupe, celle de ses ancêtres; et cette femme prévoyante et attentive jusqu'à la mort était sa nourrice, la servante de ses châteaux. Elle versa de l'ale dans la coupe; le mourant y trempa ses lèvres. Lorsqu'il tendit la coupe vide à la pauvre femme, elle saisit et baisa en pleurant la main de son maître. « Que Dieu te bénisse, lui dit le duc, et que mes enfants te vénèrent à cause de ce que tu as fait ! » Puis, comme il sentit qu'il s'attendrissait à l'heure où l'homme a besoin de sa force, il monta rapidement les degrés de l'échafaud, appuyé sur le bras du doyen de Saint-Paul.

L'antiquité n'a rien de plus naïf et rien de plus touchant que cette coupe reconnue à l'heure où on laisse tout sur la terre, et cette main de servante tendant au seigneur le coup de l'échafaud.

#### IV.

Geneviève paraissait avoir trente-cinq ou quarante ans à cette époque. L'âge n'était pas lisible sur ses traits, usés par la fatigue. On sentait que la misère avait soufflé là de bonne heure, comme la bise qui gèle une plante au printemps, et qui la laisse plutôt languir que vivre le reste de la saison. Elle était grande, mais un peu voûtée, et la poitrine très-enfoncée et très-creuse, par l'attitude habituelle d'une fille qui cond du matin au

soir. Ses bras étaient maigres, ses doigts longs et effilés. Bien que ses mains fussent d'une blancheur et d'une propreté parfaites, l'ongle du troisième doigt de sa main droite était cerné à l'extrémité par une tache bleuâtre : c'était la trace du dé de cuivre qu'elle portait presque toujours, et qui avait déteint sur sa peau. Elle portait le costume des paysannes de ces montagnes, une robe de grosse laine bleue, galonnée sur les coutures d'un passe-poil de velours vert ; une coiffe blanche bordée de dentelles très-larges de fil noir qui battaient ses joues, laissait à peine apercevoir les racines de ses cheveux, relevés sur les tempes et cachés sous la coiffe. Ses traits délicats et maladifs n'avaient aucune carnation ; sous sa peau fine et transparente, on ne voyait ni rougir ni circuler aucun sang ; les petites veines bleues qui se ramifiaient sur ses tempes étaient aplaties comme des canaux que la sève un peu tarie n'a pas la force de gonfler ; ses joues étaient à peine revêtues d'un épiderme imperceptiblement ridé par le frisson habituel de la peau dans cet air des neiges ; ses yeux, frangés de très-longes cils noirs, étaient largement fendus, quoique profondément encaissés sous les paupières ; ils étaient bordés au-dessous d'un ourlet noir, comme des yeux qui ont beaucoup veillé et beaucoup pleuré. Leur couleur était un bleu pâle, sans aucun éclat ; ils se laissaient regarder sans mouvement, comme de l'eau à l'ombre ; on voyait jusqu'au fond, et l'on n'y voyait que simplicité, sensibilité et langueur. Ces beaux jeunes yeux de femme de haute et

fine race avaient l'air comme dépayés dans ce cadre d'un visage déjà vieilli et fané. Ses lèvres, un peu grosses et déprimées vers les coins, étaient légèrement plissées quand elle les fermait; mais aussitôt qu'elles s'ouvraient, soit pour parler à ses oiseaux, soit pour saluer les pauvres femmes du village qui passaient en l'appelant sous la fenêtre, elles laissaient voir des dents blanches comme les cailloux de la fontaine, et un sourire où la mélancolie se fondait dans la bonté. Toute l'expression de ce visage était dans cette bouche, par où son cœur semblait s'ouvrir et se répandre sur tous les traits. Le timbre de sa voix révélait ce tremblement intérieur d'une fibre brisée par une perpétuelle émotion du cœur. C'était une complainte d'accents qui semblait toujours chanter en parlant. Cette voix reposait et touchait à la fois; je n'en ai jamais entendu de pareille que dans les chalets du *Valais*, en demandant autrefois mon chemin aux vieilles femmes des montagnes. Les passions et les continuels commérages des villes donnent quelque chose de dur et de rauque à la voix des femmes; la solitude et la sérénité des montagnes la rendent douce comme un soupir, accentuée comme un sentiment, sonore et timbrée comme une cloche dans le lointain à travers les bois: telle était la voix de Geneviève. Pendant que je lisais dans le jardin sans qu'elle me vît, je ne me lassais pas de l'entendre parler à ses poules, ou chanter à demi voix en tricotant près de la fenêtre, pour distraire ses oiseaux qui lui répondaient.

V.

Au bout de huit ou dix jours, elle s'était tellement accoutumée à ma présence dans la maison, que je ne lui inspirais plus aucun embarras. Elle savait que j'avais été l'ami le plus cher de son maître : elle reportait tout naturellement sur moi l'attachement maternel qu'elle avait pour lui. D'ailleurs, elle avait besoin de servir quelqu'un et d'aimer celui qu'elle servait : tout son service n'était qu'inclination naturelle et satisfaite à obliger. Elle se rendait heureuse elle-même, en prévenant les moindres désirs de ceux auxquels son état de servante la dévouait, moins encore que son cœur. Ma jeunesse aussi l'intéressait ; elle était fière de remplacer autant qu'elle pouvait son maître mort, dans l'accueil qu'il aurait fait vivant à ce jeune homme pour qui elle connaissait sa tendresse. Elle tenait à l'honneur de sa maison et à la grâce de l'hospitalité, même après que la maison était vide et que l'hôte était parti pour un autre séjour ; elle s'empressait à tout. Elle savait par son maître la simplicité de mes goûts ; jamais, chez ma propre mère, ils n'avaient été si complètement ni si gracieusement prévenus par les bonnes femmes du ménage ou du jardin. Jamais les livres et les papiers n'avaient été plus religieusement retrouvés à leurs plis ou à leur page marquée sur ma table de bois ; jamais les tisons, dormant le jour sous la cendre, n'a-

vaient été plus soigneusement rapprochés le soir pour donner une douce tiédeur à la veillée; jamais mes chiens n'avaient eu une natte de paille plus épaisse pour se coucher au pied de mon lit, ni une eau plus limpide pour boire dans une jatte de terre vernie; jamais je n'avais trouvé plus exactement, au retour de mes longues chasses dans les bois, la farine de maïs bouillottant à petit feu dans la marmite sous sa croûte dorée, la pomme de terre sous la cendre, le chou, la rave, la courge du jardin cuites au four, et le pain de seigle plus savoureux et plus frais, sous la serviette de chanvre écru, dans la huche; jamais le beurre ou le miel de la plaine n'avait été si jaune, si onctueux, si attentivement battu dans l'étable ou si proprement servi dans le rayon de cire. C'était le régime auquel j'avais été habitué à la campagne pendant mon enfance chez une mère sobre et tendre; le régime des chartreux, assaisonné par la tendresse et la grâce d'une femme.

Selon l'habitude de ces montagnes, nous prenions nos repas du soir dans la cuisine, sur la seule table de noyer massif, longue et étroite, qu'il y eût dans la maison. A l'extrémité de cette table, Geneviève, comme du temps de son maître, étendait la nappe, mettait mon assiette, mon couvert d'étain, et posait les plats, le pain et le vin; je m'asseyais sur un des bancs de bois qui règnent des deux côtés de la table. A l'autre bout il n'y avait point de nappe, il n'y avait qu'une écuelle et

une assiette de terre, dans laquelle la servante prenait sa soupe et sa portion de lard, de courge, de salade ou de choux, en même temps que moi. Mais, selon les rites du pays, elle mangeait debout, son écuelle à la main, continuant à me servir, allant et venant, comme le reste du jour, dans la cuisine, attisant le foyer, battant le beurre, grillant les châtaignes, jetant des morceaux de son pain au chien qui l'épiait assis devant son tablier, et qui ne perdait pas sa main de l'œil. Je ne cherchais nullement à la contraindre dans ses habitudes respectueuses et familières à la fois de ménagère; je l'aurais plutôt embarrassée et humiliée en la forçant de s'asseoir vis-à-vis de moi. Seulement je causais avec elle tout en soupant lentement, les coudes sur la table, à la façon des montagnards désheurés.

Après le souper, je me rapprochais du foyer, où elle jetait de moment en moment des écarissures petillantes de sapin; je faisais sécher à la flamme le canon et les bassinets huilés de mon fusil entre mes jambes; je détachais mes guêtres de cuir, je les ramollissais au feu pour le lendemain. Geneviève levait le couvert, distribuait le fond des plats à ses chiens ou à ses poules, repliait la nappe, remettait, soigneusement enveloppé, le pain dans la huche, la lampe au bec de fer, suspendue à côté de l'âtre, au manteau de pierre noire de la haute cheminée; puis elle s'asseyait un peu en arrière de moi pour tricoter des bas de grosse laine blanche qu'elle avait filés dans l'autre saison. Nous



causions alors plus longuement et plus familièrement que le reste de la journée, au seul bruit de la cascade dehors et du feu qui petillait dedans; nous parlions du mort, de ses vertus, de ses charités, de sa pauvreté, de sa résignation dans ce désert où on l'avait relégué, comme pour cacher son éclat naturel et ses talents, enfouis à tout autre œil qu'à l'œil de Dieu et des pauvres; de ses habitudes, de ses méditations, de ses prières, du mystère de sa jeunesse, à demi révélé par les pèlerinages qu'il faisait de temps en temps au tombeau de la grotte des Aigles, de sa dernière maladie, de ses suprêmes paroles, de sa joie quand il avait senti que Dieu consentait enfin à abréger sa pénitence et à le rappeler au ciel; puis de la douleur inconsolable de ses paroissiens, des femmes et des vieillards qui venaient déjà de loin s'agenouiller sur sa fosse comme sur celle d'un saint, de la nudité de son presbytère, de ce qu'allaient devenir les colombes, le chien, les oiseaux, les arbres qu'il taillait, la source qu'il dirigeait, les pots de fleurs qu'il soignait l'été au jardin, et qu'il abritait l'hiver dans sa chambre; des hirondelles même dont il respectait les nids sur les corniches du chœur, et qui ne le retrouveraient plus au printemps prochain.

Dans ces conversations la pauvre fille ne me parlait jamais d'elle. Elle paraissait s'inquiéter bien plus de ce que deviendraient le chien, les oiseaux, les meubles, les plantes, que de ce qu'elle deviendrait elle-même.

Peut-être pensait-elle que le nouveau curé la prendrait à son service comme le sonneur ou l'enfant de chœur de Jocelyn, ou que quelqu'une des familles du village la recueillerait pour être *sarcelaise*, et lui donnerait le pain et l'asile gratuit dans l'étable des vaches ou des moutons. Elle avait un petit mobilier à elle, consistant dans un coffre à tiroirs en bois de noyer que je la voyais ouvrir quelquefois, et qui contenait un peu de linge, ce trésor des servantes, sa robe de dimanche, et une petite écuelle de porcelaine cassée, pleine de petites monnaies d'argent, de gros sous, d'un collier de grains de jais enfilés par un fil de cuivre, de deux ou trois bagues d'or qui lui venaient de sa mère, et d'un beau chapelet de noyaux de cerises sculptés à jour par un chartreux, que l'évêque lui avait donné en passant quelques jours dans la cure de Valneige pendant sa visite pastorale. Le tout pouvait valoir dix écus : c'était là toute sa richesse. Elle la regardait souvent avec une complaisance visible dans la physionomie. Mais depuis que Jocelyn était mort, et qu'elle n'avait plus la bourse et le pain du prêtre à donner en son nom, elle puisait assez souvent dans sa coupe, et les gros sous diminuaient sensiblement.

Le sort de cette pauvre fille m'inquiétait ; car je n'étais pas riche alors, et je voyais bien qu'une fois le mobilier vendu pour payer les dettes, la maladie, la sépulture, l'héritage se réduirait à deux charges, son chien et ses oiseaux : mais Geneviève n'y pensait pas.

Elle était au contraire sans cesse occupée à rechercher, bien loin dans sa mémoire, si monsieur le curé ne devait pas une mesure d'orge à celui-là, un char de fagots à celui-ci, une poignée de foin pour sa chèvre à l'un, un disque de pain de seigle emprunté le dernier hiver et non rendu à l'autre. Elle ne voulait pas laisser un brin de paille ou un grain de sel sur la conscience ou sur la mémoire de son maître.

Mais moi j'y pensais. Je l'avais toujours vue, depuis mon enfance, au presbytère; je ne m'étais jamais informé comment elle y était venue, encore moins comment elle en sortirait; le curé, la servante et la maison se confondaient à mes yeux en un seul être, en un seul tout indivisible qui me paraissait avoir existé ainsi toujours, et devoir toujours de même exister. La mort venait de me poser un problème auquel je n'avais jamais réfléchi : D'où vient la servante, et que deviendra-t-elle?

A la fin, il fallut bien lui en parler. C'était un soir après souper, à la clarté de la lampe, au petillement du foyer. J'avais le coude encore appuyé sur la table, la tête sur ma main : elle avait fini de ranger le pain et la nappe, elle était assise à l'ombre dans l'angle que forme le jambage noir de la cheminée avec le mur de la cuisine, place où les paysans mettent le coffre à sel. Elle remuait en tricotant, avec un léger cliquetis de fer l'un contre l'autre en relevant la maille, les deux bouts

luisants de ses aiguilles de bas. Ce bruit vivant, paisible et monotone comme celui du balancier d'une pendule, au coin du feu, me tira de ma rêverie, et m'enhardit à lier une conversation sérieuse avec elle.

## VI.

« — Geneviève, lui dis-je, vous ne vous reposez donc jamais?

« — Oh ! monsieur, me dit-elle, je n'ai pas été faite par le bon Dieu pour me reposer : j'ai commencé à travailler le jour où j'ai pu me tenir sur mes jambes, et je travaillerai jusqu'au jour de ma mort. Nous aurons bien le temps de nous reposer là-bas, » ajouta-t-elle en me faisant un geste de la tête et du cou vers le cimetière, pour ne pas perdre une des mailles de son tricot en dérangeant sa main.

« — Comment, repris-je, vous avez travaillé si jeune? Vous n'avez donc jamais été enfant, jamais joué avec les autres, jamais perdu le temps dans la rue, à la fenêtre, le long des buissons? Votre mère était donc bien dure, ou bien avare de badinages et de descouvrements avec ses enfants? Mais alors comment avez-vous vous-même l'air si doux et si enjoué avec les enfants du village, que vous laissez

jouer tout le jour dans la cour, arracher vos fleurs et tirer vos aiguilles, sans les gronder ?

« — Ah ! monsieur, ceux-là c'est différent, voyez-vous : ils ont leur père et leur mère qui leur cuisent le pain ; mais moi je n'étais pas comme eux. Je n'ai jamais eu un peu de bon temps dans ma vie qu'ici, et depuis que monsieur le curé a consenti à me prendre à son service. Jusque-là je ne savais pas ce que c'était que de s'asseoir, et de regarder le soleil, le feu ou les passants.

« — Comment, répliquai-je, avez-vous donc mené si jeune une vie si rude ?

« — Oh ! monsieur, elle n'était pas rude : elle était pénible et toujours debout, c'est vrai, mais elle était bien douce au contraire ; et si Dieu voulait ressusciter ma mère, je la recommencerais bien cette vie, et je serais bien heureuse de la recommencer.

« — Conte-moi donc cela, puisque vous n'avez rien à faire, que j'ai fini de lire mon livre, et que nous avons une longue veillée devant nous. Je voudrais savoir l'histoire de tout le monde, lui dis-je ; car voyez-vous, Geneviève, l'esprit n'est qu'une grande curiosité, comme la science ; pour celui qui comprend, il y a un enseignement dans la vie de chacun.

« — Mais je ne suis qu'une pauvre servante, et je n'ai jamais été autre chose : que voulez-vous que je vous dise? cela vous ennuerait comme le bruit de mes aiguilles de bas ennuie les enfants.

« — Vous seriez la fourmi du plancher, le grillon de la cheminée, l'araignée de la poutre, que cela m'intéresserait, répondis-je, et que j'aimerais à connaître leur histoire, d'où ils sortent, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils deviendront. Il y a un commencement, une fin, un sens à toute chose vivante; si l'on connaissait tout, on ne serait indifférent à rien.

« — Oui, 'on serait comme Dieu, » me dit-elle en éclairant son sourire d'un rayon de claire et tendre intelligence. « Monsieur le curé le disait bien quand il recommandait de ne pas maltraiter les animaux, et de ne pas s'impatienter contre les mouches : « Vous n'avez pas le droit de rien mépriser et de dire, Ce n'est rien, puisque Dieu l'a fait, » qu'il disait.

« — Précisément, ma pauvre Geneviève, repris-je en retrouvant dans ces paroles toute l'âme de Jocelyn, tout est intéressant, tout est important, tout est respectable dans les destinées du plus obscur et du plus insignifiant de tous les êtres. Les orgueilleux sont des sots, le dédain n'est qu'une ignorance. Voilà pourquoi je serais reconnaissant si vous vouliez bien me ra-

conter ce que je ne sais pas de votre pauvre vie; où vous êtes née, ce que vous avez fait, comment vous êtes venue ici, et où vous comptez aller après.

« — Je vous obéirai, monsieur, dit-elle en rougissant, si cela vous amuse. Vous vous moquerez peut-être de moi?

« — Ah ! Geneviève, répondis-je d'un accent fâché, est-ce que Jocelyn se moquait jamais de la plus naïve confidence d'une vieille femme ou d'un enfant? est-ce que je ne suis pas son ami?

« — Oui, oui, c'est vrai, dit-elle en se repentant; j'ai tort. Je vais tout vous dire. »

Je me rapprochai du feu; elle ne releva pas ses yeux de ses aiguilles, elle ne perdit pas une maille, et elle me dit, en continuant de travailler :

## VII.

« Je suis de Voiron, en Dauphiné. C'est une belle bourgade au pied des montagnes; les eaux y sont douces pour blanchir les toiles, le pain y est bon, les châtaignes n'y sont pas chères pour les pauvres gens; le peuple y est gai, remuant, entendu au commerce et un peu rieur, comme en Dauphiné. Les filles et les

garçons y ont de belles couleurs sur les joues, comme si le froid des neiges voisines les pinçait. On ne dirait pas que j'en suis, moi, quand on voit comme je suis pâle; mais c'est que, voyez-vous, je n'ai jamais été à l'air, j'ai toujours vécu à la maison : cela enlève les couleurs. C'est comme ces plantes que monsieur le curé tenait à l'ombre sur l'escalier.

« — Ses hortensias, » achevai-je.

« — Oui, dit-elle, c'est comme les hortensias : cela reste violet comme une lune sur la neige, cela ne devient jamais rouge comme le soleil, parce que cela ne le voit pas.

« — Mais pourquoi donc ne voyiez-vous pas le soleil, comme les autres enfants et les autres filles de Voiron ?

« — Vous allez voir, monsieur. » Et elle continua.

(Ici commence l'histoire de Marthe la servante, que je ne donne pas ici, de peur de grossir démesurément ce volume, et qui fait partie d'une autre publication. Ce récit est extrait de *l'Histoire de la Servante*, premier volume des *Foyers du Peuple*, série de scènes et d'études populaires qui doivent paraître prochainement à l'administration du *Conseiller du Peuple*, 83, rue Richelieu.)





# JOCELYN.

ÉPISODE.

## PROLOGUE.

---

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,  
Hors son pauvre troupeau. Je vins au presbytère  
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,  
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,

Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse ,  
Montant , courbé , ces monts que chaque pas abaisse ,  
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir  
A frapper à sa porte , à monter , à m'asseoir  
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable ,  
A voir la blanche nappe étendue , et la table ,  
Couverte par ses mains de légume et de fruit ,  
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit.  
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre  
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre ,  
Et sentir , à défaut de mots cherchés en vain ,  
Tout son cœur me parler d'un serrement de main ;  
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage ,  
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon  
Laissait apercevoir le toit de sa maison ,  
Je posai mon fusil sur une pierre grise ,  
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise ;  
Puis regardant , je fus surpris de ne pas voir  
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir ,  
Car c'était l'heure sainte où , libre et solitaire ,  
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire ;  
Et plus surpris encor de ne pas voir monter ,

Du toit où si souvent je la voyais flotter,  
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.  
Mais voyant au soleil sa fenêtre fermée,  
Une tristesse vague, une ombre de malheur,  
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur;  
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,  
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger :  
Mais, dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger.  
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse  
Sur les bords de la route ; et dans le sol qu'il creuse  
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;  
On n'entendait au loin que le cri du grillon ,  
Au lieu du bruit vivant, des voix eutremêlées  
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.  
J'arrive, et frappe en vain : le gardien du foyer,  
Son chien même, à mes coups ne vient pas aboyer ;  
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,  
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.  
Vide ? hélas ! mon Dieu non ; au pied de l'escalier  
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,  
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,  
Une figure noire était dans l'ombre assise,

Immobile, le front sur ses genoux couché,  
Et dans son tablier le visage caché.  
Elle ne proférait ni plainte ni murmure ;  
Seulement, du drap noir qui couvrait sa figure  
Un mouvement léger, convulsif, continu,  
Trahissait le sanglot dans son sein retenu.  
Je devinai la mort à ce muet emblème :  
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.  
— « Marthe ! dis-je ; est-il vrai ?... » Se levant à ma voix,  
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :  
— « Trop vrai ! Montez, monsieur ; on peut le voir encore :  
« On ne doit l'enterrer que demain, à l'aurore.  
« Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix,  
« Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.  
« Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :  
« — Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,  
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien  
« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. —  
« Son bien ? N'en point garder était toute sa gloire :  
« Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.  
« Le peu qui lui restait a passé sou par sou  
« En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.  
« Tout le temps qu'a duré la grande maladie,  
« Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie ;

« Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,  
« Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel! »  
Et je montai. La chambre était déserte et sombre;  
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,  
Et mêlaient sur son front les funèbres reflets  
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,  
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,  
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder :  
Ses traits pacifiés semblaient encor garder  
La douce impression d'extases commencées;  
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,  
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,  
Dans son divin sourire était visible encor.  
Un drap blanc, recouvert de sa soutane noire,  
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire  
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,  
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami;  
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,  
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,  
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,  
Écoutait si son souffle allait se réveiller.  
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,

Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite ;  
Ma main avec respect le secoua trois fois,  
En traçant sur le corps le signe de la croix ;  
Puis je baisai les pieds et les mains. Le visage  
De l'immortalité portait déjà l'image,  
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,  
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.  
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,  
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques,  
Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,  
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.

Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,  
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière ;  
Chacun des villageois jeta sur le cercueil  
Un peu de terre sainte, en signe de son deuil ;  
Tous pleuraient en passant, et regardaient la tombe  
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe :  
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,  
De la foule muette un sourd sanglot sortit.  
Quand ce fut à mon tour : « O saint ami ! lui dis-je,  
« Dors ! Ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige.  
« En vain je vais fermer la couche où te voilà,  
« Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...

« Il est où ses vertus ont allumé leur flamme ;  
« Il est où ses soupirs ont devancé son âme ! »  
Je dis ; et tout le soir, attristant ces déserts,  
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,  
Et, mêlant à ses glas des aboîments funèbres,  
Son chien , qui l'appelait , hurla dans les ténèbres.

Et moi , seul avec Marthe en ce morne séjour,  
J'allais , je revenais du jardin à la cour,  
Cherchant et retrouvant en chaque endroit sa trace ,  
Le voyant , lui parlant , et lui laissant sa place ,  
Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux ,  
En lisant un passage et m'essuyant les yeux.  
« N'écrivait-il jamais ? — Quelquefois le dimanche , »  
Me dit Marthe , « il veillait sur une page blanche ;  
« Et quand elle était noire , au fond d'un vieux panier  
« Il la jetait ; et moi , dans un coin du grenier  
« Je balayais la feuille au retour de l'aurore.  
« Ce qu'ont laissé les rats y peut bien être encore. »  
J'y montai ; j'y trouvai ces pages , où sa main  
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein ,  
Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire  
Du bout de son bâton écrit avec mystère ,  
Caractères battus par la pluie et les vents ,



Et dont l'œil se fatigue à renouer le sens.  
Bien des dates manquaient à ce journal sans suite,  
Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite,  
Ou soit que Marthe en eût allumé ses flambeaux,  
Et les vents sur son toit dispersé les lambeaux.  
Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie,  
Mon œil de ces débris recomposait sa vie,  
Comme l'œil, éclairé d'un rayon de la nuit,  
Et s'égarant au loin sur l'horizon qui fuit,  
Voit les anneaux glissants d'un fleuve à l'eau brillante  
Dérouter flots à flots leur nappe étincelante,  
Se perdre par moment sous quelque tertre obscur,  
Dans la plaine plus bas reparaitre plus pur,  
Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose ;  
Mais, suivant du regard le sillon qu'il suppose,  
Et sous les noirs coteaux devinant ses détours,  
De mille anneaux rompus recompose un seul cours.  
C'est ainsi qu'à travers de confuses images,  
De ce journal brisé j'ai reconnu les pages.  
Si d'une ombre souvent le texte est obscurci,  
Complétez en lisant ces pages ; les voici.

---

## PREMIÈRE ÉPOQUE.

3

## PREMIÈRE ÉPOQUE.

---

1<sup>er</sup> mai 1786.

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche  
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,  
Ne laissant après lui que parfum et saveur.  
O mon Dieu ! que la terre est pleine de bonheur !  
Aujourd'hui premier mai , date où mon cœur s'arrête ,

Du hameau paternel c'était aussi la fête,  
Et c'est aussi le jour où ma mère eut un fils ;  
Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis :  
Seize ans ! puissent longtemps ces doux anniversaires  
Sonner tant de bonheur au clocher de mes pères !

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon !  
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon ,  
Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclore  
Semblait comme un ami solliciter l'aurore ;  
On voyait la fumée, en colonnes d'azur ,  
De chaque humble foyer monter dans un ciel pur ;  
Du pieux carillon les légères volées  
Couraient en bondissant à travers les vallées ;  
Les filles du village, à ce refrain joyeux ,  
Entr'ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux ,  
Se saluaient de loin du sourire ou du geste ,  
Et, sur les hauts balcons penchant leur front modeste ,  
Peignaient leurs longs cheveux qui pendaient en dehors ,  
Comme des écheveaux dont on lisse les bords ;  
Puis elles descendaient nu-pieds, demi-vêtues  
De ces plis transparents qui collent aux statues ,  
Et cueillaient sur la haie ou dans l'étroit jardin  
L'œillet ou le lilas, tout baignés du matin ;

Et les gouttes des fleurs, sur leurs seins décollées,  
Y roulaient comme autant de perles défilées.  
Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois  
Retentissaient de pas, de murmures, de voix ;  
On y voyait courir les blonds chapeaux de paille,  
Et les corsets de pourpre enlacés à la taille.  
Tous ces sentiers versaient d'heure en heure au hameau  
Les groupes variés confondus sous l'ormeau :  
Là les embrassements, les scènes de familles,  
Les cheveux blancs touchant des fronts de jeunes filles,  
Des amis retrouvés, des souvenirs lointains,  
Des hôtes entraînés aux rustiques festins,  
Des vierges à genoux autour de la chapelle,  
Et les groupes pieux que la cloche rappelle,  
Leur chapelet en main et le front incliné,  
Allant offrir à Dieu le jour qu'il a donné.

Que de danses le soir égayaient la pelouse !  
Plus le jour retirait sa lumière jalouse,  
Plus elles s'animaient, comme pour ressaisir  
Ce que l'heure fuyante enviait au plaisir.  
Chaque arbre du verger avait son cœur champêtre,  
Son orchestre élevé sur de vieux troncs de hêtre ;  
Le fifre aux cris aigus, le hautbois au son clair,

La musette vidant son outre pleine d'air,  
L'un sautillant et gai, l'autre plaintive et tendre,  
S'accordant, s'excitant, s'unissant pour répandre  
Ensemble ou tour à tour, dans leurs divers accents,  
Le délire ou l'ivresse à nos chœurs bondissants.  
Tous les yeux se cherchaient, toutes les mains pressées  
Frémisaient de répondre aux notes cadencées.  
Un tourbillon d'amour emportait deux à deux,  
Dans sa sphère de bruit, les couples amoureux ;  
Les pieds, les yeux, les cœurs qu'un même instinct attire,  
S'envolaient soulevés par le commun délire,  
S'enchaînaient, se brisaient, pour s'enchaîner encor :  
Tels, quand un soir d'été darde ses rayons d'or,  
Dans le sable échauffé qui brille sur la grève  
On voit des tourbillons d'atomes, qu'il soulève,  
Monter, descendre, errer, s'enlacer tour à tour,  
Comme à l'attrait caché d'un invisible amour,  
Dresser en tournoyant leur brillante colonne,  
Et danser dans la sphère où le soleil rayonne.

Et plus tard, quand l'archet, le fifre, le hautbois,  
Commençaient à languir comme épuisés de voix ;  
Quand les cheveux mouillés, que la sueur dénoue,  
Tombaient en tresse lisse et collaient à la joue,

Et que sur les gazons les groupes indolents  
S'en allaient en causant à voix basse, à pas lents,  
De quels bruits enchanteurs l'oreille était frappée !  
Adieux, regrets, baisers, parole entrecoupée,  
Murmure que la nuit peut à peine assoupir,  
D'un beau jour qui s'éteint tendre et dernier soupir :  
Mon âme s'en troublait ; mon oreille ravie  
Buvait languissamment ces prémices de vie ;  
Je suivais des regards , et des pas, et du cœur,  
Les danseuses passant , l'œil chargé de langueur ;  
Je rêvais au doux bruit de leurs robes de soie ;  
Chacune en s'en allant m'emportait une joie.  
Puis enfin , danse et bruit , tout avait diparu ,  
Sur la crête des monts la lune avait couru :  
A peine quelque amant , trop oublieux de l'heure ,  
Regagnait en rêvant sa lointaine demeure ,  
Ou , longtemps arrêtés au coude du chemin ,  
Quelques couples tardifs , une main dans la main ,  
Laisaient sonner deux fois l'heure avancée et sombre,  
Et sous les châtaigniers disparaissaient dans l'ombre.

Maintenant je suis seul dans ma chambre. Il est nuit ;  
Tout dort dans la maison ; plus de feux , plus de bruit ;  
Dormons ! — mais je ne puis assoupir ma paupière.



Prions ! — mais mon esprit n'entend pas ma prière.  
Mon oreille est encor pleine des airs dansants  
Que les échos du jour rapportent à mes sens ;  
Je ferme en vain mes yeux , je vois toujours la fête ;  
La valse aux bonds rêveurs tourne encor dans ma tête.  
Du bal, hélas ! fini , fantômes gracieux ,  
Mille ombres de beautés dansent devant mes yeux ;  
Je vois luire un regard dans la nuit ; il me semble  
Sentir de douces mains presser ma main qui tremble ;  
De blonds cheveux jetés par le cercle mouvant  
Sur ma peau qui frémit glissent comme un doux vent ;  
Je vois tomber des fronts mille roses flétries ,  
J'entends mon nom redit par des lèvres chéries.  
Anna , Blanche , Lucie ! oh ! que me voulez-vous ?  
Qu'est-ce donc que l'amour , si son rêve est si doux ?

Mais l'amour sur ma vie est encor loin d'éclore :  
C'est un astre de feu dont cette heure est l'aurore.  
Ah ! si jamais le ciel jetait entre mes bras  
Un des songes vivants attachés à mes pas ;  
Si j'apportais ici , languissante et ravie ,  
Une vierge au cœur pur , premier rayon de vie ,  
Mon âme aurait vécu mille ans dans un seul jour ;  
Car , je le sens ce soir , mon âme n'est qu'amour !

Non : chassons de mon cœur ces trop molles images :  
De mes livres auis rouvrons les vieilles pages.  
Les voici sur ma table incessamment ouverts ;  
Mais mon œil flotte en vain sur la prose et les vers.  
Les mots inanimés tombent morts de la lyre ;  
Mon esprit ne lit pas , et laisse mes yeux lire.  
Un seul mot s'y retrace , et ce mot est de feu :  
L'amour, rien que l'amour ! Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

. . . . .  
. . . . .

Parmi tant de beautés , que ma sœur était belle !  
Mais le soir , en rentrant , pourquoi donc pleurait-elle ?

---

6 mai 1786.

Ah ! j'ai donc le secret des larmes de ma sœur !  
Puisse mon sacrifice acheter son bonheur !

Tout à l'heure au jardin , pensif et solitaire ,  
Je traînais au hasard mes pas distraits à terre  
Dans l'allée au couchant , le long de la maison ;  
Mon pied , qui s'imprimait sans bruit sur le gazon ,  
Ne retentissait pas , dans l'herbe où je l'appuie ,  
Plus que l'oiseau qui pose, ou la goutte de pluie.  
Je tenais dans la main ce livre où tant de pleurs  
Coulent du cœur de Paul et des yeux des lecteurs ,  
Quand , le canot parti , chaque coup de la rame  
Emporte Virginie , arrache l'âme à l'âme ;  
Je sentais tout mon cœur se fondre de pitié ,  
Et la page toujours restait lue à moitié.  
Tout à coup quelques mots murmurés à voix basse  
Fixèrent ma pensée et mes pas sur la place.  
Ce bruit inusité dans le muet enclos ,  
Ces sons entrecoupés de timides sanglots ,

S'élevaient, s'abaissaient de distance en distance,  
Puis mouraient étouffés dans un morne silence.  
Inquiet, j'avançai d'un pas discret et sûr  
Vers la fenêtre basse et sous l'angle du mur;  
J'écartai de la main les pampres de la treille,  
Et, de la jalousie approchant mon oreille,  
Et plongeant un regard dans la nuit du boudoir,  
J'entendis et je vis. Un seul rayon du soir,  
Que brisaient les barreaux et les feuilles obscures,  
Éclairait à demi la chambre et les figures.  
Ma mère était au fond, assise au bord du lit,  
Les yeux sur un papier comme quelqu'un qui lit;  
L'ombre de ses cheveux me cachait son visage,  
Mais j'entendais tomber des gouttes sur la page.  
Ma sœur assise auprès, un de ses bras passé  
Au cou de notre mère avec force embrassé,  
Le front sur son épaule et noyé dans sa robe,  
Pour cacher la rougeur que la pudeur dérobo,  
S'efforçait vainement d'étouffer ses douleurs:  
Des mèches de cheveux qui ruisselaient de pleurs,  
Détachés de sa tête et collant sur sa joue,  
Le mouvement d'un sein que le sanglot secoue,  
Et le son de deux voix brisé, tout trahissait  
Deux cœurs brisés eux-même, et des pleurs qu'on versait.

— « Julie ! il est donc vrai , » disait ma mère ; « il t'aime ?  
« Et toi , tu le chéris aussi ? » — « Plus que moi-même ! »  
— « Hélas ! je comprends trop ce tendre et triste aveu.  
« Vous voir unis un jour était mon plus doux vœu ;  
« Mais Dieu , qui de ses dons fut pour nous trop avare ,  
« Vous unit d'une main , de l'autre vous sépare.  
« Quand je te donnerais , ma fille , tout mon bien ,  
« Ta dot à peine encore égalerait le sien.  
« Et tu le vois , un père , inflexible à vos larmes ,  
« Compte pour rien son fils , son désespoir , tes charmes ,  
« Si tu n'apportes pas à sa famille encor ,  
« Avec tant d'innocence et tant d'amour , de l'or.  
« De l'or !... Ah ! si mes pleurs au moins pouvaient t'en faire ,  
« On verrait ce qu'il tient dans les yeux d'une mère ;  
« Dieu le sait. Je voudrais acheter à ce prix  
« Un époux pour ma fille , une femme à mon fils.  
« Mais je n'ai que ce champ , trop étroit héritage  
« Qu'entre ton frère et toi ma tendresse partage :  
« Sachons donc , mon enfant , oublier et souffrir ! »  
— « Oublier ! Non jamais , ma mère ; mais mourir ! »  
Puis je n'entendis plus qu'à voix basse un mélange  
De plaintes , de baisers ; puis la voix de quelque ange  
Me parla dans le cœur ; et , d'un pied suspendu ,  
Je m'éloignai pleurant et sans être entendu.

17 mai 1786.

Tout le jour dans mon sein j'ai roulé ma pensée,  
Et de mon dévouement l'agonie est passée.

. . . . .  
. . . . .

18 mai 1786.

Voilà ce que j'ai dit à ma mère aujourd'hui :

- « Je sens que Dieu me presse et qu'il m'appelle à lui.
- « La tendre piété, la foi vive et profonde,
- « Cette divine soif des biens d'un meilleur monde,
- « Dont vous me nourrissiez, enfant, sur vos genoux,
- « Porte aujourd'hui son fruit, peut-être amer pour vous,
- « Amer à ma jeunesse aussi, mais doux à l'âme.
- « L'ombre des saints parvis m'attire et me réclame;
- « Je veux consacrer jeune à Dieu mes jours mortels,
- « Comme un vase encor pur qu'on réserve aux autels.
- « Rien de ce qui s'agite ici-bas ne me tente :
- « Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente,
- « Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins
- « Où s'embourbe en marchant ce troupeau des humains ;
- « J'aime mieux, m'écartant des routes de la terre,
- « Suivre dès le matin mon sentier solitaire.
- « J'aime mieux m'abriter sous le mur du saint lieu,

- « Et dès le premier pas me reposer en Dieu.  
« Je ne me sens pas fait d'ailleurs pour la mêlée,  
« On bruit cette foule à tant de soins mêlée :  
« J'apporterais une arme inégale au combat,  
« Trop de pitié dans l'âme, un cœur qu'un souffle abat ;  
« Trop sensible ou trop fier, je mourrais dans la lutte,  
« Ou vainqueur du triomphe, ou vaincu de la chute.  
« A cette loterie où la vie est l'enjeu,  
« Mon cœur passionné mettrait trop ou trop peu ;  
« Et puis la vie est lourde, et dur est le voyage :  
« Il vaut mieux la porter seule, et sans ce bagage  
« De chaînes, de fardeaux, de soins, d'ambitions.  
« Amours, liens brisés, enfants, afflictions,  
« Quel que soit vers le ciel le chemin que l'on suive,  
« On arrive plus vite où Dieu veut qu'on arrive ;  
« Dans le lit de poussière on se couche moins tard ;  
« On a moins de soucis et de pleurs au départ.  
« Oh ! ne résistez pas, ma mère, à ma prière !  
« Si vous réfléchissez, un jour vous serez fière  
« De ce mot qui vous semble un douloureux adieu.  
« A quoi renonce-t-on quand on se jette à Dieu ?  
« Que voulez-vous de mieux pour l'enfant qui vous prie,  
« Que la paix sur la terre et le ciel pour patrie ?  
« Humble est le nom de prêtre ! Oh ! n'en rougissez pas,



« Ma mère ; il n'en est point de plus noble ici-bas.  
« Dieu , qui de ses desseins connaît seul le mystère ,  
« A partagé la tâche aux enfants de la terre :  
« Aux uns le sol à fendre et des champs pour semer ,  
« Aux autres des enfants , des femmes pour aimer ;  
« A ceux-là le plaisir d'un monument qu'on fonde ,  
« A ceux-ci le grand bruit de leurs pas dans le monde ;  
« Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi :  
« Ne prenez rien ici , vous aurez tout en moi !  
« Le prêtre est l'urne sainte au dôme suspendue ,  
« Où l'eau trouble du puits n'est jamais répandue ,  
« Que ne ronge jamais le nectar des humains ,  
« Qu'ils ne se passent pas pleine de mains en mains ,  
« Mais où l'herbe odorante , où l'encens de l'aurore  
« Au feu du sacrifice en tout temps s'évapore.  
« Il est , dans son silence , au reste des mortels  
« Ce qu'est aux instruments l'orgue des saints autels :  
« On n'entend pas sa voix profonde et solitaire  
« Se mêler hors du temple aux vains bruits de la terre ;  
« Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas ,  
« Et le profane écho ne les répète pas ;  
« Mais il élève à Dieu , dans l'ombre de l'église ,  
« Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise ,  
« Et porte en saints élans , à la Divinité ,

« L'hymne de la nature et de l'humanité.

- « Mais vous dites peut-être : Il vit seul, et son âme,  
« Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,  
« Dans cet isolement sèche et se rétrécit ;  
« Il n'a plus de famille, et son cœur se durcit.  
« Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille :  
« Les pauvres sont pour lui mère, enfants, femme et fille.  
« Le Christ met dans son cœur son immense amitié ;  
« Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié.  
« Non, non, dans ma pensée heureuse et recueillie,  
« Ne craignez pas surtout que mon amour s'oublie.  
« Ah ! le Dieu qui me veut n'est pas un Dieu jaloux :  
« Ce vœu me donne à lui sans m'arracher à vous.  
« Plus de sa charité l'océan nous inonde,  
« Plus nous sommes à lui, plus nous sommes au monde,  
« A ses pieux devoirs, à ses liens permis,  
« Aux doux attachements de parents et d'amis.  
« Devant ce Dieu d'amour dont je serai l'apôtre,  
« Aucun nom à l'autel n'effacera le vôtre ;  
« Et chacun des soupirs du céleste entretien  
« Y portera ce nom au ciel avec le mien !  
« Ne fermez pas ainsi vos lèvres interdites,  
« Ne me regardez pas si tristement ; mais dites :

« Que le désir de Dieu s'accomplisse sur toi !

« Dites comme Sara , mère , et bénissez-moi !

. . . . .  
. . . . .

—

20 mai 1786.

Elle a pleuré sept jours, comme sur les montagnes  
La fille de Jephté, que suivaient ses compagnes,  
Demanda quelques nuits au Seigneur irrité,  
Pour pleurer ses printemps et sa virginité;  
Puis, comme un doux agneau revient à sa nourrice,  
Vint d'elle-même offrir sa gorge au sacrifice.  
Ainsi pleurait ma mère, et puis elle a dit : « Oui ! »  
Mais un cœur sur la terre en sera réjoui.  
Sitôt que de ma sœur j'aurai béni la joie,  
Sans regarder derrière, entrons dans notre voie.

---

1<sup>er</sup> juin 1786.

Dieu m'a récompensé : ce fut hier le jour  
Où le Seigneur bénit l'innocence et l'amour.  
De ma sœur et d'Ernest cette sainte journée  
A dans la main de Dieu mêlé la destinée.  
Les voilà dans la paix se possédant tous deux.  
Quel éclat de bonheur rayonnait autour d'eux !  
On eût dit qu'à l'autel se dévoilant d'avance,  
Tous les jours fortunés d'une longue existence,  
Tous les chastes plaisirs d'une pure union,  
Au flambeau de leur noce apportaient un rayon,  
Et, sur leurs fronts seréins concentrant leurs prémices,  
Prodiguaient en un jour un siècle de délices.  
Avant l'heure où blanchit le premier horizon,  
Quelle nouvelle vie animait la maison !  
Tous les volets fermés, hélas ! depuis cette heure  
Où mon père en sortit pour une autre demeure ;  
Ces portes qui du maître encor gardaient le deuil,  
Et dont les fleurs jonehaient dès le matin le seuil,

Semblaient, prenant une âme et sentant cet emblème,  
Tressaillir sur leurs gonds et s'ouvrir d'elles-même,  
Pour accueillir, après un long exil rendu,  
Le bonheur, comme un hôte au foyer attendu.  
La musique élevant sa voix par intervalle;  
Les pas des serviteurs courant de salle en salle;  
Les parents, les amis, arrivant deux à deux,  
Les mains pleines de dons et les cœurs pleins de vœux;  
Des présents de l'époux les fragiles merveilles  
Étalés sur le lit, débordant les corbeilles;  
Les vierges pour les voir se pressant alentour,  
Les touchant, les montrant, s'écriant tour à tour;  
L'une ajustant le voile au front de la fiancée,  
L'autre attachant la perle à ses cheveux tressée,  
Et toutes, le front ceint de grâce et de rougeur,  
Aimant à contempler les apprêts du bonheur,  
A promener sur tout leurs doigts, leur fantaisie,  
Comme on les voit toucher dans un écrin d'Asie  
Les colliers, les anneaux, les secrets talismans  
Dont on aime l'éclat sans comprendre le sens.  
Puis les danses le soir sur l'herbe; puis la ronde  
Dans son cercle qui roule entraînant tout le monde,  
Tout le monde, excepté la fiancée et l'époux,  
Qui fuyaient nos plaisirs pour des plaisirs plus doux,

Impatients du soir qui doit chasser la foule,  
Comptant l'heure qui sonne et la nuit qui s'écoule,  
Se cherchant, se trouvant, et, le bras sous le bras,  
S'égarant d'arbre en arbre et se parlant plus bas;  
Tant le bonheur parfait, qui fuit la multitude,  
A besoin du silence et de la solitude.  
Que ce bonheur perçait, même dans leur tourment !  
Comme tout trahissait leur vague enchantement,  
Ces soupirs, ces regards qui plongeaient l'un dans l'autre,  
Cette langue sans mots qui surpassait la nôtre,  
Cette marche indolente, ou ce pas arrêté  
Comme accablé du poids de leur félicité,  
Cette fuite du monde et ce besoin d'eux-même,  
Cette joie à nommer vingt fois le nom qu'on aime,  
Tout leur réalisait ce rêve de l'amour,  
Qu'on fait toute la vie et qu'on savoure un jour !  
Et moi, seul et rêveur, glissant sans qu'on me voie,  
Du regard et du cœur je poursuivais leur joie :  
Tout le jour, en tout lieu, me trouvant sur leurs pas,  
Me rencontrant partout, ils ne me voyaient pas.  
Du bonheur des amants goûtant au moins l'image,  
Dans leur félicité j'adorais mon ouvrage,  
Et je disais tout bas, dans mon cœur satisfait :  
« Ce bonheur est à moi, car c'est moi qui l'ai fait ! »

3 juin 1786.

Souvent hier au bal, au souper de famille,  
En me montrant du doigt, plus d'une jeune fille,  
De celles dont j'aimais naguère l'entretien,  
Et dont le doux regard faisait baisser le mien,  
Disait : « Lui jeune et beau, Dieu ! pourrait-on le croire,  
Préfère à notre amour une soutane noire ;  
Le monde lui fait peur ! hélas ! le pauvre enfant ! »  
Puis, passant devant moi, d'un coup d'œil triomphant  
M'écrasaient en disant : « Ne sommes-nous plus belles ? »  
Et le rire étouffé circulait autour d'elles.  
J'avais l'air insensible au sarcasme moqueur.  
Vous cependant, mon Dieu, vous lisiez dans mon cœur !...

---



On s'asseyait ensemble à table , mais en vain ;  
Les pleurs se faisaient route , et coulaient sur le pain.  
Ainsi passa le jour ; et quand la nuit suprême ,  
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime ,  
Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais ,  
— « Allez , dis-je à ma mère , et reposez en paix !  
« Reposez votre cœur de soupirs et de larmes ,  
« Bénissez votre enfant , et dormez sans alarmes :  
« Que ce dernier sommeil que je fais près de vous  
« Descende sur vos yeux encor tranquille et doux !  
« De notre long adieu n'anticipez pas l'heure.  
« Hélas ! trop tôt viendra ce long soir où l'on pleure !  
« Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux  
« A ma prière alors viendront sécher vos yeux ;  
« Vous me verrez entrer plus léger dans ma voie ,  
« Car ce qu'on donne à Dieu doit s'offrir dans la joie.  
« Dormez ! Dès que le jour sur l'église aura lui ,  
« Au pied de votre lit je veux être avant lui ;  
« Et si nos yeux alors ont quelque larme amère ,  
« Que Dieu nous la pardonne ! Homme , on n'a qu'une mère. »  
Son baiser lentement sur mon front descendit ,  
Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit ;  
Car , le cœur plein des pleurs que cachait mon visage ,  
Et ne les pouvant pas retenir davantage ,

J'étais déjà sorti de son appartement,  
Et je cherchais la nuit pour pleurer librement.  
Les brises de montagne, avec le soir venues,  
Avaient blanchi le ciel et balayé les nues :  
C'était une des nuits dont la sérénité  
Parle à l'âme de paix, d'amour, d'éternité,  
Où la lune arrondie et dans l'azur assise,  
Répandant sur les bois sa lueur indécise,  
Semble, en dessinant mieux chaque pâle contour,  
Un souvenir muet de la vie et du jour.  
Je m'enfonçai pleurant sous les sombres allées,  
Des traces de ma mère encor toutes peuplées ;  
Je parcourais du pas tout le champêtre enclos  
Où, comme autant de fleurs, mes jours étaient éclos ;  
J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre ;  
Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre ;  
J'allais d'un tronc à l'autre, et je les embrassais ;  
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,  
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,  
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.  
Sur chaque banc de pierre où je m'étais assis,  
Où j'avais vu ma mère assise avec son fils,  
Je m'asseyais un peu ; je tournais mon visage  
Vers la place où mes yeux retrouvaient son image ;

Je lui parlais de l'âme, elle me répondait ;  
Sa voix, sa propre voix dans mon cœur s'entendait ,  
Et je fuyais ainsi du hêtre au sycomore ,  
Réveillant mon passé pour le pleurer encore .  
Du nid de la colombe à la loge du chien ,  
Je revisitais tout et je n'oubliais rien ,  
Et je disais à tout un adieu sympathique ,  
Et , de tout emportant quelque chère relique ,  
Je remplissais mon sein de feuillage roulé ,  
Du sable de la cour par ma mère foulé ,  
De la mousse enlevée aux murs verts des tourelles ,  
Et du duvet tombé du toit des tourterelles ;  
Puis , quand j'eus complété mon douloureux trésor ,  
Pour consumer la nuit qui me restait encor ,  
J'allai dans le parterre , au pied de la fenêtre  
De la chambre où ma mère aussi veillait peut-être ,  
Près du bassin d'eau vive où tremble le bouleau ,  
Le corps sur le gazon , le front penché sur l'eau ,  
Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite ,  
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte ;  
Et là , prenant la terre et l'herbe à pleine main ,  
Collant ma lèvre au sol que j'allais fuir demain ,  
J'embrassai cette terre où j'avais pris racine ,  
D'où m'arrachait si tendre une force divine ;

J'ouvris mon cœur trop plein, et j'en laissai couler  
Ce long torrent de pleurs qui voulait s'y mêler.

Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent,  
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent :  
De son œil infini Dieu seul peut les compter,  
Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter.  
Il est des nuits d'orage où le flot des idées,  
Comme un fleuve trop plein aux ondes débordées,  
Roule avec trop de pente et trop d'empportement  
Pour que notre âme même en ait le sentiment ;  
Un vertige confus bouillonne dans la tête,  
Et, prêt à se briser, le cœur même s'arrête.  
J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,  
Anéantissement, sommeil du désespoir :  
Seulement par moments mes pleurs, pleuvant encore,  
M'éveillaient en tombant dans le bassin sonore.  
L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux,  
Comme un flambeau soudain qui vient blesser les yeux.  
Je voulus, sans revoir un visage de femme,  
Dire à ma mère un mot qui lui laissât mon âme :  
Sur mes genoux tremblants du seuil je m'approchai ;  
De mon front prosterné, muet, je le touchai ;  
J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes ;



Je crus sentir des mains qui rencontraient les miennes.  
« Adieu ! » criai-je. En vain j'y voulus joindre un mot,  
Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot,  
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête,  
Comme un homme qui craint qu'un remords ne l'arrête.

Je marchai devant moi par des champs sans chemin,  
De peur de rencontrer, d'entendre un être humain,  
Jusqu'au sommet aride où la sombre montagne  
S'affaisse et redescend vers une autre campagne.  
Sur une roche grise, une croix de granit  
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,  
S'élève pour bénir à la fois les deux faites,  
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes.  
Là, je me retournai pour la première fois,  
Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix ;  
Je vis se dérouler sous moi le paysage,  
Le jardin verdoyer sous les murs du village,  
La colombe blanchir les toits, et la maison  
Retirer lentement son ombre du gazon.  
Je vis blanchir dans l'air sa première fumée,  
Une main entr'ouvrir la fenêtre fermée.  
Un soupir emporta mon âme à ce doux lieu,  
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : « Mon Dieu !

Vous qui prenez le fils, restez avec la mère !  
Que l'heure du départ n'y soit pas même amère !  
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,  
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour :  
Que l'amour et la paix y restent à ma place,  
Et que le sacrifice attire au moins la grâce !  
Veillez, au lieu de moi, sur ses chers habitants ;  
Bénissez nuit et jour leur route et leurs instants ;  
Soyez vous-même, ô Dieu ! vous, ô céleste père !  
Pour la mère le fils, et pour la sœur le frère ;  
Comblez-les de vos dons, menez-les par la main,  
Par une longue vie et par un doux chemin,  
Au terme où nous devons vous rendre grâce ensemble,  
Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble ! »  
Je dis, et, sous les bois de ces derniers sommets,  
L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.

---

## DEUXIÈME ÉPOQUE





## DEUXIÈME ÉPOQUE.

---

Séminaire de \*\*\* , 1<sup>er</sup> janvier 1793.

Six ans sont retranchés des jours de mon jeune âge,  
Sans qu'une seule trace ait marqué leur passage.  
Nuits, jours, matin et soir, veilles et lendemain,  
Furent des pas égaux dans un même chemin ;  
Je n'ai senti ces jours qu'en calculant leur nombre.  
Le cloître aux noirs piliers m'a caché dans son ombre ;

De ma haute cellule au chœur mélodieux  
Les dalles ont compté mes pas silencieux ;  
La méditation, la prière et l'étude,  
Ont engourdi mes sens dans leur froide habitude ;  
Ces corridors obscurs, ces nefs, ces murs épais ,  
Ont versé sur mon front leur silence et leur paix ;  
Les souvenirs cuisants, les regrets, les images  
De liberté, d'amour, de rians paysages,  
A peine ont jusqu'ici dans mes nuits pénétré ;  
De la paix du Seigneur tout s'y peint par degré,  
Comme, par les vitraux que le pinceau colore,  
Se teignent dans la nef les clartés de l'aurore.  
Qu'il est doux dans son Dieu de renfermer son cœur  
Comme un parfum dans l'or, pour en garder l'odeur ;  
D'avoir son but si haut, et sa route tracée,  
Et de vivre six ans d'une même pensée !  
Aussi, blanche est la page où je notai mes jours.  
Qu'aurais-je écrit ? Ce Dieu que je servis toujours,  
Le soin de ses autels, le goût de ses demeures,  
Ont du même aliment nourri toutes mes heures,  
Et sa main, à ma main ouverte constamment,  
M'a dirigé sans chute et sans événement.  
Ah ! grâce aux passions que mon cœur se retranche,  
Puisse toute ma vie être une page blanche !

Février 1793.

Souvent lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître  
De piliers en piliers s'étend le long du cloître ;  
Quand , après l'Angelus et le repas du soir ,  
Les lévites épars sur les bancs vont s'asseoir ,  
Et que , chacun cherchant son ami dans le nombre ,  
On épanche son cœur à voix basse et dans l'ombre ;  
Moi , qui n'ai pas encore entre eux trouvé d'ami ,  
Parce qu'un cœur trop plein n'aime rien à demi ,  
Je m'échappe ; et , cherchant ce confident suprême  
Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime ,  
Par la porte secrète en son temple introduit ,  
Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit.  
Ossian , Ossian ! lorsque , plus jeune encore ,  
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore ;  
Quand , tes vers dans le cœur et ta harpe à la main ,  
Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin ,  
Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise ,  
Comme l'âme des morts , le souffle de la bise ,

Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents,  
Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants ,  
Précipités du ciel sur le rocher qui fume ,  
Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume ;  
Quand les trous des sapins tremblaient comme un roseau  
Et secouaient leur neige où planait le corbeau ,  
Et qu'un brouillard glacé , rasant ses pics sauvages ,  
Comme un fils de Morven me revêtait d'orages ,  
Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard ,  
Le soleil ravivé me lançait un regard ,  
Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface ,  
Éclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace ,  
Tous mes sens, exaltés par l'air pur des hauts lieux ,  
Par cette solitude et cette nuit des cieux ,  
Par ces sourds roulements des pins sous la tempête ,  
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête ,  
Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument  
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement ;  
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine ,  
Et mes larmes tombaient d'une source divine ,  
Et je prêtai l'oreille et je tendais les bras ,  
Et comme un insensé je marchais à grands pas ,  
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage  
L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage ,

Et je croyais dans l'air entendre en longs échos  
Sa voix , que la tempête emportait au chaos ;  
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore ,  
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,  
J'aurais voulu trouver une âme et des accents,  
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens !

Ce sont de ces moments d'ineffables délices  
Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices ,  
Des éclairs de lumière et de félicité  
Qui confondent la vie avec l'éternité.  
Notre âme s'en souvient comme d'une pensée  
Rapide, dont en songe elle fut traversée.  
Ah ! quand je les goûtais, je ne me doutais pas  
Qu'une source éternelle en coulait ici-bas !

Eh bien ! quand j'ai franchi le seuil du temple sombre  
Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre ;  
Quand je vois s'élever entre la foule et moi  
Ces larges murs pétris de siècles et de foi ;  
Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile,  
Solitude de pierre, immuable, immobile ,  
Image du séjour par Dieu même habité,  
Où tout est profondeur, mystère, éternité ;

Quand les rayons du soir que l'occident rappelle  
Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle,  
Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit  
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit,  
Que la voix du clocher en son doux s'évapore,  
Que, le front appuyé contre un pilier sonore,  
Je le sens, tout ému du retentissement,  
Vibrer comme une clef d'un céleste instrument,  
Et que du faite au sol l'immense cathédrale,  
Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,  
Tel qu'un être animé, semble à la voix qui sort  
Tressaillir et répondre en un commun transport;  
Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,  
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,  
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,  
M'attire à lui, me parle un langage entendu,  
Se communique à moi dans un silence intime,  
Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme:  
Alors, mes deux genoux pliés sur le carreau,  
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,  
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,  
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme,  
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,  
Et l'écoute et l'entends, voix à voix, cœur à cœur.

Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,  
Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire;  
L'âme éprouve un instant ce qu'éprouve notre œil  
Quand, plongeant sur les bords des mers près d'un écueil,  
Il s'essaye à compter les lames, dont l'écume  
Étincelle au soleil, croule, jaillit et fume,  
Et qu'aveugle d'éclairs et de bouillonnement,  
Il ne voit plus que flots, lumière et mouvement;  
Ou bien ce que l'oreille éprouve anprès d'une onde  
Qui des pics du mont Blanc s'épanche, roule et gronde,  
Quand, s'efforçant en vain, dans cet immense bruit,  
De distinguer un son d'avec le son qui suit,  
Dans les chocs successifs qui font trembler la terre,  
Elle n'entend vibrer qu'un éternel tonnerre.

Et puis ce bruit s'apaise, et l'âme qui s'endort  
Nage dans l'infini sans aile, sans effort,  
Sans soutenir son vol sur aucune pensée,  
Mais immobile et morte et vaguement bercée,  
Avec ce sentiment qu'on éprouve en rêvant  
Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que, le vent  
Vous prêtant un moment ses impalpables ailes,  
Vous planez dans l'éther tout semé d'étincelles,  
Et vous vous réchauffez, sous des rayons plus doux,

Au foyer des soleils qui s'approchent de vous.  
Ainsi la nuit en vain sonne l'heure après l'heure :  
Et quand on vient fermer la divine demeure ,  
Quand sur les gonds sacrés les lourds battants d'airain  
Tournent en ébranlant le caveau souterrain ,  
Je m'éloigne à pas lents , et ma main froide essuie  
La goutte tiède encor de la céleste pluie!...



Séminaire de \*\*\* , 15 février 1793.

Tandis que nous vivons au fond d'un monde à part ,  
En Dieu seul , pour Dieu seul , et sous son seul regard ,  
L'autre monde , animé d'un autre esprit de vie ,  
Ou d'un souffle de mort , de colère et d'envie ,  
Mugit autour de nous , et jusqu'en ce saint lieu  
Poursuit de ses fureurs les serviteurs de Dieu.  
Un grand peuple , agité par l'esprit de ruine ,  
Fait écrouler sur lui tout ce qui le domine ;  
Il veut renouveler trône , autels , mœurs et lois :  
Dans la poudre et le sang tout s'abîme à la fois.  
Oh ! pourquoi suis-je né dans ces jours de tempête  
Où l'homme ne sait pas où reposer sa tête ,  
Où la route finit , où l'esprit des humains  
Cherche , tâtonne , hésite entre mille chemins ,  
Ne pouvant ni rester sous un passé qui croule ,  
Ni jeter d'un seul jet l'avenir dans son moule ?  
Métal extravasé qui bouillonne et qui fuit ,  
Court , ravage et renverse , et dévore et détruit ,

Et, consumant la main qui touche à son cratère,  
Déracine le siècle et l'homme de la terre !  
Heureux du moins, heureux que la lueur de foi  
Vive encor dans mon œil et marche devant moi,  
Et, séparant mes pas de la foule élancée,  
Trace une route à part à ma pauvre pensée,  
Route qui mène ailleurs que celle d'ici-bas,  
Et que Dieu même éclaire, et qui ne finit pas !

On dit que le pouvoir aux mains du roi se brise,  
Et qu'en mille lambeaux le peuple le divise ;  
Le peuple, enfant cruel qui rit en détruisant,  
Qui n'éprouve jamais sa force qu'en brisant,  
Et qui, suivant l'instinct de son brutal génie,  
Ne comprend le pouvoir que par la tyrannie ;  
Force aveugle que Dieu lâche de temps en temps,  
Ainsi que l'avalanche, ainsi que les autans,  
Pour donner à l'éther un courant plus rapide,  
Pour frapper un grand coup et pour faire un grand vide !

---

23 février 1793.

O jours, jours de douleur, de silence et d'effroi !  
La terre du royaume a bu le sang du roi ,  
Et le sang des sujets massacrés par centaines  
Coule dans les ruisseaux comme l'eau des fontaines !  
Tout ce qui porte un nom , ou génie ou vertu , *oh, oh !*  
Sous le niveau du crime est soudain abattu ;  
Le doigt du délateur au bourreau fait un signe :  
La seule loi du peuple est la mort au plus digne !  
Sa hache aime le juste et choisit l'innocent :  
L'innocence est son crime ! O peuple ivre de sang ,  
Tu détruis de tes mains l'erreur qui nous abuse ,  
Et de tous tes tyrans ton exemple est l'excuse !

28 février 1793.

Je creuse nuit et jour dans mes réflexions  
Cet abîme sanglant des révolutions ,  
Du grand corps social remède ou maladie  
Qui brise ou rajeunit la machine engourdie ;  
De la nature humaine incalculable effort,  
Qui fait lutter en elle et la vie et la mort.

Pour tenir les bassins égaux de la balance  
Où l'on veut les peser, il faut un grand silence  
Des passions du siècle et de ses intérêts ;  
La main tremble à qui veut les juger de trop près :  
Comme au juge placé trop bas dans la carrière ,  
Le but est trop souvent caché par la poussière.  
Mais, jeune, enseveli dans l'ombre du saint lieu ,  
Hors du siècle, et voyant tout au seul jour de Dieu ,  
Peut-être juge-t-on de plus haut ce problème ,  
Ce procès éternel du temps contre lui-même ,  
Cette lutte fatale où le passé vaincu

Dit, pour toute raison de vivre : « J'ai vécu. »  
Qui peut sonder de Dieu l'insondable pensée ?  
Qui peut dire où finit son œuvre commencée ?  
Des mondes à venir lui dérober le soin ?  
Lui dire comme aux flots : « Tu n'iras pas plus loin ? »  
Devant cet océan placer son grain de sable ,  
Et tarir d'un seul mot l'abîme intarissable ?  
Moins insensé celui qui dirait au soleil :  
« Prends mon heure ! attends-moi pour luire à mon réveil ,  
Borne à mon horizon ta lumière féconde ,  
Et quand mon œil se ferme , éteins-toi pour le monde ! »  
Non, Dieu n'a dit son mot à personne ici-bas ;  
La nature et le temps ne le comprennent pas ;  
Et si de son mystère il perce quelque chose ,  
Ne le cherchons qu'en lui ; c'est là que tout repose !  
C'est là qu'à nos esprits, dans le doute noyés ,  
Lui seul soulève un coin du voile, et dit : « Voyez ! »  
Qu'annonce la nature en sa marche éternelle ?  
Où s'arrête sa course ? où se repose-t-elle ?  
De ces mille soleils tournant sous l'œil de Dieu ,  
Rayons étincelants de son céleste essieu ,  
Lequel dort au milieu de sa courbe enflammée ?  
Quelle route du ciel devant eux s'est fermée ?  
Quelle vague des airs croupit dans son repos ?

Quelle goutte des mers dort dans le lit des flots ?  
Quel océan couché dans d'éternels rivages  
Cesse de dévorer ou d'enfanter des plages ?  
Quels monts ont étouffé leur creuset souterrain ?  
Quoi donc était hier ce qu'il sera demain ?  
Et, du sable au rocher, de l'âme à la matière,  
De l'abîme des cieus jusqu'au grain de poussière,  
Quel autre que Dieu seul peut dans ce mouvement  
Reconnaître une forme, un être, un élément ?  
On sent à ce travail, qui change, brise, enfante,  
Qu'un éternel levain dans l'univers fermente,  
Que la main créatrice à son œuvre est toujours,  
Que de l'Être éternel éternel est le cours,  
Que le temps naît du temps, la chose de la chose ;  
Qu'une forme périt afin qu'une autre éclore ;  
Qu'à tout être la fin n'est qu'un commencement ;  
La souffrance, travail ; la mort, enfantement !

En vain l'homme, orgueilleux de ce néant qu'il fonde,  
Croit échapper lui seul à cette loi du monde,  
Clôt son symbole, et dit, pour la miillième fois :  
« Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois ! »  
A chaque éternité que sa bouche prononce,  
Le bruit de quelque chute est soudain la réponse,

Et le temps, qu'il ne peut fixer ni ralentir,  
Est là pour le confondre et pour le démentir :  
Chaque siècle, chaque heure, en poussière il entraîne  
Ces fragiles abris de la sagesse humaine,  
Empires, lois, autels, dieux, législations ;  
Tentes que pour un jour dressent les nations,  
Et que les nations qui viennent après elles  
Foulent pour faire place à des tentes nouvelles ;  
Bagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas,  
Que l'avenir méprise et ne ramasse pas.

Depuis ces jours obscurs dont la tardive histoire  
A jusqu'à nos moments traîné quelque mémoire,  
Avec combien de cieux le temps s'est-il joué ?  
Combien de fois la terre a-t-elle secoué,  
Comme l'arbre au printemps ses arides feuillages,  
Les croyances, les lois, les dieux des autres âges ?  
C'est demander combien de feuillages flétris  
Ont engraisé le sol formé de leurs débris,  
Ou combien de ruisseaux ou de gouttes d'orages  
Ont fait enfler les mers sans fond et sans rivages ?

Oui, l'esprit du Seigneur travaille incessamment  
Par l'esprit des mortels, son aveugle instrument ;

Il a donné pour vie à la pensée humaine  
Ce flux et ce reflux qui l'apporte et l'entraîne :  
S'il cessait de tourner dans ce cercle divin,  
S'il s'arrêtait un jour, ce jour serait sa fin.  
Mais pour lui, sur la route à ses pas accordée,  
Une idée est toujours en avant d'une idée ;  
Il s'élance, il l'atteint au terme d'un sentier ;  
Il crée à son image un monde tout entier ;  
Puis à peine entre-t-il dans l'œuvre commencée,  
Qu'il demande à courir vers une autre pensée,  
La réalise et passe, et, d'essor en essor,  
Gagne un autre horizon pour le franchir encor.  
Ainsi de siècle en siècle il lègue ses chimères :  
De vérités pour lui les vérités sont mères,  
Et Dieu, les lui montrant jour à jour, pas à pas,  
Le mène jusqu'où Dieu veut qu'il aille ici-bas ;  
Terme qu'il a lui seul posé dans sa sagesse,  
Et qu'on n'atteint jamais, en approchant sans cesse. ✈

Mais si l'esprit de Dieu, travaillant par nos mains,  
A ces renversements condamne les humains,  
Comment donc marque-t-il du sang pur des victimes  
Les révolutions, ce solstice des crimes ?  
Comment l'esprit d'amour, de justice, de paix,



Sert-il l'iniquité, la haine et les forfaits?  
Ah! c'est que dans son œuvre il agit avec l'homme :  
La vertu les conçoit, le crime les consomme ;  
L'ouvrier est divin, l'instrument est mortel ;  
L'un veut changer le Dieu, l'autre brise l'autel ;  
L'un sur la liberté veut fonder la justice,  
L'autre sur tous les droits fait crouler l'édifice.  
Puis vient la nuit fatale où l'esprit combat  
Ne sait plus où trouver le crime et la vertu ;  
Chaque parti s'en fait d'horribles représailles.  
Les révolutions sont des champs de batailles  
Où deux droits violés se heurtent dans le temps :  
Quel que soit le vainqueur, malheur aux combattants!  
L'un, possesseur jaloux d'un héritage inique,  
Se fait un titre saint d'une injustice antique,  
Veut que l'oppression consacre l'oppresser,  
Et croit venger le ciel en défendant l'erreur ;  
L'autre, le cœur aigri par une vieille offense,  
Dans la raison qui luit ne voit qu'une vengeance :  
Et, s'armant à sa voix d'un droit ensanglanté,  
Brûle, pille et massacre à coups de vérité :  
Ainsi l'abîme appelle un plus profond abîme.  
Qu'y faire ? La raison n'a que le choix du crime.  
Faut-il que le bien cède et recule à jamais ?

Faut-il vaincre le mal à force de forfaits ?  
Devant ces changements le cœur du juste hésite :  
Malheur à qui les fait ! heureux qui les hérite !

---

Séminaire de \*\*\* , 2 mars 1793.

Ma pauvre mère, hélas ! ma pauvre sœur, mon Dieu !  
Quoi ! la tempête aussi descend en si bas lieu ?  
Quoi ! la maison de paix , de prière et d'aumône ,  
Où la charité seule avait son humble trône ,  
N'a pas pu trouver grâce aux yeux des factions ?  
Ce toit qu'avaient couvert leurs bénédictions ,  
Ce seuil où leur misère était sans cesse assise ,  
Où la veuve et l'enfant entraient comme à l'église ;  
Cette chambre où ma mère, avec sa douce main ,  
Pansait leurs pieds meurtris et leur rompait le pain ;  
Ils l'ont brûlée ! ils ont chassé leur providence ,  
Autour des murs fumants mené l'horrible danse ,  
Tandis qu'à la lueur qui montait de ses toits ,  
Ma mère et ses enfants s'enfuyaient dans les bois !  
Ainsi tout ce que j'aime est arraché de terre ;  
Ainsi, si je cherchais la maison de mon père ,  
Mes yeux ne verraient plus qu'un pan de mur noirci ,  
Et le mendiant seul dirait : « C'était ici ! »

Ah ! je sens en moi-même, à cette horrible image  
De ma mère fuyant les torches du village,  
Qu'un Dieu seul peut donner le pardon aux humains :  
Et si je ne brisais mon cœur entre ses mains,  
A ma soif de vengeance ou plutôt de justice  
Je ferais de mes jours cent fois le sacrifice ;  
Je me consacrerai, pour punir ces bourreaux,  
Deux poignards dans les mains, à des dieux infernaux ;  
Et j'irais, de ce toit vengeant chaque parcelle,  
D'une goutte de sang payer chaque étincelle !

---

Séminaire de \*\*\* , 6 mars 1793.

Pardonnez-moi, mon Dieu ! la vengeance est à vous !  
Ah ! pour la désarmer je tombe à vos genoux.  
Que la faute et l'horreur de ces jours de tempêtes  
Retombent sur le temps, et non pas sur leurs têtes !

Séminaire de \*\*\* , 8 mars 1793.

Ce soir, un inconnu m'a glissé dans la main  
Un rouleau recouvert d'un pli de parchemin ;  
Mes yeux en ont soudain reconnu l'écriture ,  
Bien qu'une larme seule en fût la signature ;  
Et tout en la lisant je baisais mille fois ,  
O ma mère, ces mots où j'ajoutais ta voix ,  
Et ces douze louis , ta dernière ressource ,  
Que ta main pour adieu jette encor dans ma bourse.  
Oh ! que cet or sacré ne la quitte jamais,  
Ou, donné par l'amour, n'en sorte qu'en bienfaits !

---

Séminaire de \*\*\* , 9 mars 1793.

Ainsi me voilà seul , orphelin dans ce monde !  
Ma mère avec ma sœur est errante sur l'onde ;  
Elles vont , au hasard des vents et de la mer ,  
D'un parent inconnu chercher le pain amer ,  
Et , sur un continent peuplé de solitudes ,  
Changer de ciel , d'amis , de cœur et d'habitudes !  
« Fuis , pars , viens , mon enfant ! dit ma mère. Que Dieu  
« Te porte tout l'amour qui brûle en cet adieu !  
« Je n'aurai pas un jour de paix en ton absence.  
« Quitte un sol dévorant qui proscrit l'innocence ,  
« Où la prière même est un crime mortel.  
« Qu'est-il besoin de prêtre à qui n'a plus d'autel?... »  
Ah ! ma mère , pour moi ta tendresse t'égare :  
L'esprit souffle-t-il moins quand l'étoile est rare ?  
N'en eussions-nous plus qu'une à rallumer ici ,  
Qu'une larme à sécher dans un œil obscurci ,  
Ah ! e'en serait assez pour garder à la terre ,  
Pour couvrir dans nos seins le feu du sanctuaire ,

Pour rester dans le temple, et pour y revêtir

La robe du lévite ou celle du martyr.

Je resterai.

. . . . .  
. . . . .

---



De la grotte des Aigles, au sommet des Alpes  
du Dauphiné, 15 avril 1793.

Gravons au moins, pour ma mémoire,  
De ces deux mois si pleins l'épouvantable histoire.

Le peuple, soulevé sur la foi d'un faux bruit,  
Force le seuil sacré, nous frappe, et nous poursuit;  
Il s'enivre de vin dans l'or des saints calices,  
Hurle en dérision les chants des sacrifices,  
Et, comme s'il n'osait vierge encor le frapper,  
Il viole l'autel avant de le saper.  
Les prêtres, n'élevant contre eux que la prière,  
Sont par leurs cheveux blancs trainés dans la poussière;  
Les uns de leur vieux sang teignent ces chers pavés,  
Au couteau solennel d'autres sont réservés;  
Quelques-uns comme moi, sauvés par leur jeunesse,  
Par un front de vingt ans dont la grâce intéresse,  
S'échappent dispersés sous les coups de fusil,  
Et vont chercher plus loin le supplice ou l'exil.  
Une femme me prend par la main dans le nombre,

Me guide hors des murs à la faveur de l'ombre,  
Me montre ces sommets brillant dans le lointain,  
Et me dit : « Mon enfant, fuyez; voici du pain. »  
Je fuis pendant sept nuits à travers les campagnes,  
En dirigeant toujours mes pas sur les montagnes.  
Le jour pour sommeiller me couchant sous les blés,  
La nuit loin des sentiers hâtant mes pas troublés,  
J'arrive au pied des monts; je traverse à la nage  
Des torrents, dont le flot me jette à l'autre plage.  
Un chasseur me découvre à la voix de ses chiens :  
Il change par pitié ses habits pour les miens.  
Je commence à gravir ces gradins de collines  
Où les Alpes du nord enfoncez leurs racines,  
Immense piédestal par sa masse abaissé,  
Qui sous le poids des monts semble s'être affaissé,  
Et dans l'encaissement des rochers éboulées  
Cache les lacs profonds et les noires vallées.  
Je remonte le cours de leurs mille ruisseaux  
Qui passent en lançant leur fumée au lieu d'eaux;  
J'avance en frissonnant sous l'arche des cascades;  
Les pins m'ouvrent plus loin leurs hautes colonnades,  
Je les franchis; j'arrive à ces prés suspendus  
Sur la croupe des monts, verts tapis étendus,  
Où les chalets, des bois bordent les précipices.

Un vieux pâtre y gardait un troupeau de génisses :  
Les yeux vers le soleil couchant, entre ses doigts  
Il roulait, sans me voir, un rosaire de bois.  
Cet aspect rend l'audace à mon âme attendrie :  
Je suis sûr d'un ami dans tout homme qui prie.  
Je l'aborde soudain, sans crainte, au nom de Dieu ;  
Il se trouble en voyant un vivant en ce lieu :  
Il croit voir un coupable en moi. Je le rassure ;  
Il écoute en pleurant ma touchante aventure,  
Étend la feuille morte en lit sous le chalet,  
Et partage avec moi son pain noir et son lait.  
Le lendemain matin, il dit : — « Soyez en joie :  
« Je ne renverrai pas celui que Dieu m'envoie.  
« Voyageant suivant l'herbe et suivant la saison,  
« Mes vaches ont fini de pâtre ce gazon ;  
« Demain, je vais chercher d'autres vertes montagnes.  
« Mais lorsqu'après l'hiver nous montons des campagnes,  
« On nous donne en partant du pain pour tout l'été ;  
« Tout ce pain est à vous, car vous l'avez goûté.  
« Les bergers, dont souvent j'ai nourri la détresse,  
« Remplaceront pour moi celui que je vous laisse.  
« Mais vous ne pouvez pas me suivre au milieu d'eux :  
« Ils se demanderaient pourquoi nous sommes deux ?  
« Vos blonds cheveux n'ont pas durci dans les tempêtes ;

- « La blancheur de vos mains leur dirait qui vous êtes  
« Vous ne pouvez non plus rester sous ce chalet,  
« On le voit de trop loin fumer sur la forêt.  
« Des soldats du bourreau ces routes sont connues ;  
« Ils montent quelquefois jusque parmi ces nues ,  
« Pour aller de plus haut, sous leurs serres surpris ,  
« Comme l'oiseau de proie, épier les proscrits.  
« Mais venez ; je connais une grotte profonde  
« Qu'aucun autre que moi ne connaît dans le monde.  
« Rien n'y peut parvenir que l'éclair et le vent ,  
« Et l'aigle que j'allais y dénicher souvent ,  
« Quand, dans mon jeune temps, le suivant sur ces cimes,  
« Mon pied comme mon œil se jouait des abîmes.  
« J'y puis monter encore avec l'aide de Dieu ;  
« C'est pour vous que sa main m'a découvert ce lieu ;  
« Vous y vivrez de peu, mais sans inquiétude,  
« Si votre ange suffit à votre solitude.  
« On y peut puiser l'eau dans le creux de sa main.  
« Et quand je penserai que vous manquez de pain ,  
« Tous les deux ou trois mois, sans qu'on puisse me suivre,  
« J'apporterai de loin ce qu'il vous faut pour vivre.  
« Remarquez bien la gueule ouverte à ce rocher,  
« Venez de temps en temps sous la brume y chercher ;  
« Car lorsque je viendrai vous porter votre vie,

« Je n'irai pas plus loin, de peur qu'on ne m'épie. »

Nous partons; nous posons nos pieds audacieux  
Où le chasseur des monts n'ose poser ses yeux;  
Nous enlaçons nos doigts crispés aux fils du lierre,  
Aux cheveux de la plante, aux angles de la pierre;  
Du rocher chancelant qui s'enfuit sous nos pas,  
Le bruit sourd et profond monte à peine d'en bas,  
Et, des eaux du glacier dont la poudre s'élève,  
Le vent nous frappe au front comme le froid d'un glaive.  
Devant l'abîme ouvert que ces eaux ont fendu,  
Mon pied cloué d'horreur s'arrête suspendu;  
Du noir pilier des monts la colonne d'écume  
Tombe en rejaillissant dans le gouffre qui fume,  
Hurle dans sa ruine avec tous ses ruisseaux,  
Remonte en blancs flocons, retombe en verts lambeaux,  
Et remplit tout le vide, où flotte en bas sa foudre,  
De vent, de bruit, de flots, de vertige et de poudre.  
Un seul débris de roc que le fleuve a broyé,  
Tremblant aux coups de l'onde, et d'écume noyé,  
Comme un vaste arc-en-ciel appuyé sur deux cimes,  
Se dresse en voûte immense et franchit ses abîmes.  
Mon guide fait sur lui le signe de la croix,  
Tâte d'un pied douteux les fragiles parois,

S'élançe ; je le suis. Sous cette arche profonde,  
Nous voyons à cent pieds cet ouragan de l'onde  
Passer comme le trait qu'un regard ne suit pas :  
Le pont miné, tremblant, résonne sous nos pas ;  
Notre œil tourne, nos mains cherchent, notre pied glisse ;  
Mais notre ange à nos yeux voile le précipice ,  
Et déjà nous foulons sur le bord opposé  
Un vallon d'herbe en fleur par l'écume arrosé.

La nature en ce lieu , plus amie et plus douce,  
Festonne les rochers d'arbustes et de mousse.  
D'un pas moins essoufflé nous montons ses remparts ;  
Un horizon nouveau s'ouvre sous nos regards ,  
Et nous redescendons des pentes qu'elle incline ,  
De coteaux en coteaux, de colline en colline,  
Jusqu'à ce creux vallon qu'elle arrondit<sup>6</sup> exprès ,  
Pour n'étaler qu'à Dieu ses plus divins attraits.  
Là mon guide s'arrête, et me montre l'asile  
Qu'offre la Providence à ceux que l'homme exile ;  
Me découvre à son bruit la source sous le bois ,  
M'enseigne à façonner le hêtre où je la bois ,  
A sécher au soleil les mousses pour ma couche ,  
A juger la saveur des fruits sains pour ma bouche ,  
A dérober tout chaud, dans le creux du rocher ,

L'œuf pondu du matin que l'aigle y va cacher,  
A nourrir un feu lent qui couve dans l'écorce,  
A voiler aux oiseaux le piège sous l'amorce,  
A lancer dans le lac le fil de l'hameçon  
Qui fait frissonner l'onde au contact du poisson;  
A surprendre à son nid le faon qui vient d'éclore;  
A ravir le chevreau pendant qu'il tette encore,  
Pour que sa mère aussi vienne, au cri de sa faim,  
Tendre pour le nourrir sa mamelle à la main.  
Puis, me recommandant à cette Providence  
Qui nourrit sans travail et garde sans prudence :  
« Priez-la, mon enfant ! tout est plein d'elle ici !... »  
Nous prions ; je l'embrasse ; il part ; et me voici.

---

Grotte des Aigles, 17 avril 1793,  
pendant la nuit.

O nuit majestueuse, arche immense et profonde  
Où l'on entrevoit Dieu comme le fond sous l'onde,  
Où tant d'astres en feux portant écrit son nom,  
Vont de ce nom splendide éclairer l'horizon,  
Et jusqu'aux infinis, où leur courbe est lancée,  
Porter ses yeux, sa main, son ombre, sa pensée !  
Et toi, lune limpide et claire, où je crois voir  
Ces monts se répéter comme dans un miroir,  
Pour que deux univers, l'un brillant, l'autre sombre,  
Du Dieu qui les créa s'entretenissent dans l'ombre;  
Et vous, vents palpitant la nuit sur ces hauts lieux,  
Qui caressez la terre et parfumez les cieux;  
Et vous, bruit des torrents ; et vous, pâles nuages  
Qui passez sans ternir ces rayonnantes plages,  
Comme à travers la vie, où brille un chaste azur,  
L'ombre des passions passe sur un cœur pur ;  
Mystères de la nuit que l'ange seul contemple,  
Cette heure aussi pour moi lève un rideau du temple !



Ces pics aériens m'ont rapproché de vous ;  
Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux ,  
Et j'assiste à la nuit comme au divin spectacle  
Que Dieu donne aux esprits dans son saint tabernacle !

Comme l'œil plonge loin dans ce pur firmament !  
Quel bleu tendre, et pourtant quel éblouissement !  
On dirait l'eau des mers quand une faible brise  
Fait miroiter les flots où le rayon se brise.  
— Voilà sur l'horizon l'étoile qui descend !  
— L'ombre des noirs sapins me voile le croissant ;  
Sa mobile blancheur semble sous ce nuage  
Une neige qui tombe et fond sur le feuillage.  
— Au doux vent que ma joue à peine a senti,  
Quel immense soupir de leur cime est sorti !  
Il naît, il gronde, il baisse, ... il meurt. C'est la tempête  
Qui passe avec ses voix et ses coups sur ma tête ;  
C'est la voile où le vent siffle et tonne la nuit,  
Quand sur les sombres mers la vague la poursuit.  
— Non, c'est un souffle mort dont la nuit les effleure.  
— Oh ! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure !  
N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami  
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi ,  
Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme ,

Et, par pitié pour nous, pleurer avec notre âme ?

\* Arbres harmonieux, sapins, harpe des bois,  
Où tous les vents du ciel modulent une voix,  
Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,  
Où de ses mille échos la nature s'enchanté,  
Où, dans les doux accents d'un souffle aérien,  
Tout homme a le soupir d'accord avec le sien !  
Arbres saints qui savez ce que Dieu nous envoie,  
Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie !  
Seul il sait, dans les sons dont vous nous enchantez,  
Si vous pleurez sur nous, ou bien si vous chantez. †

---

Grotte des Aigles, 18 avril 1793.

Le sommeil m'a surpris sous le nocturne dôme;  
L'alouette a chanté mon réveil; mon royaume  
Sous un jour de printemps en fleurs m'est apparu,  
Et du matin au soir mes pas l'ont parcouru.  
Qu'il est vert ! Et pour qui, sur ces hauts précipices,  
Dieu créa-t-il un jour ce vallon de délices,  
Et, d'un triple rempart élevé de ses mains,  
En ferma-t-il l'accès et la vue aux humains ?

Là le gouffre tonnant où le glacier se verse,  
Et qu'à travers la mort le pont de roc traverse;  
Ici ces pics glacés, qui ne fondent jamais,  
L'entourent à demi de leurs neigeux sommets;  
Et plus bas, à l'endroit où son lit qui serpente  
Semble au penchant des monts vouloir unir sa pente,  
Le rocher tout à coup l'arrête et le retient,  
Et d'un escarpement dans les airs le soutient;  
Sur ses parois, polis par l'égout des ravines,

Nulle herbe, nulle fleur ne pend par ses racines ;  
Et la voix des bergers, qu'on voit à peine en bas,  
Se perd dans la distance et ne m'y parvient pas.  
A l'abri de ces flots, de ces rocs, de ces neiges,  
Ne craignant des mortels ni surprise ni pièges,  
Je trouve comme l'aigle, en mon aire élevé,  
Tout ce que le désir d'un poète eût rêvé :  
Arbres fils de leur gland courbés sous les tempêtes,  
Mais dont la foudre seule ose ébrancher les têtes ;  
Lianes, de leurs pieds à leur front serpentant,  
Qui bercent fleurs et nids sur leur filet flottant ;  
Rayon doré du jour qui sous leur nuit se joue,  
Tremblant sur l'herbe, au gré du vent qui les secoue ;  
Hauts gazons où sur l'or nagent les papillons,  
Où les vents creusent seuls leur trace en verts sillons ;  
Herbe que chaque brise en molles vagues roule,  
Répandant mille odeurs sous mon pied qui les foule ;  
Eau qui dort dans la feuille où l'ombre la brunit,  
Ou remplit jusqu'au bord ses coupes de granit ;  
Écume des ruisseaux sur leurs pentes fleuries,  
Se perdant comme un lait dans le vert des prairies ;  
Lac limpide et dormant comme un morceau tombé  
De cet azur nocturne à ce ciel dérobé,  
Dont le creux transparent jusqu'au fond se dévoile,

Où , quand le jour s'éteint, la sombre nuit s'étoile ,  
Où l'on ne voit flotter que les fleurs du lotus  
Que leur poids de rosée a sur l'onde abattus ,  
Et le duvet d'argent que le cygne sauvage ,  
En se baignant dans l'onde , a laissé sur la plage ;  
Golfes étroits , cachés dans les plis des vallons ;  
Aspects sans borne ouverts sur les grands horizons ;  
Abîmes où l'oreille écoute l'avalanche ;  
Cimes dans l'éther bleu noyant leur flèche blanche ;  
Grandes ombres des monts qui brunissent leurs flancs ;  
Rayon répercuté des pics étincelants ;  
Air élastique et tiède , où le scin qui s'abreuve  
Croît boire , en respirant , une âme toujours neuve ;  
Bruit qu'on entend si loin descendre ou s'élever ;  
Silence où l'âme dort et s'écoute rêver ;  
Partout avec la paix , mouvement qui l'anime :  
Des troupeaux de chamois qui volent sur l'abîme ,  
Chevreuils rongeanl l'écorce , écureuils dans les bois ,  
Chants de milliers d'oiseaux qui confondent leurs voix ,  
Vols d'insectes dorés et bourdonnements d'ailes ,  
De leurs prismes flottants semant les étincelles ,  
Fleurs partout sous mes pas et parfums dans les airs :  
Voilà ce que le ciel a fait pour ces déserts.

Même date, le soir.

Mais de ces lieux charmants le chef-d'œuvre est la voûte  
Dans le rocher, dont l'aigle a seul trouvé la route ;  
A l'orient du lac et le long de ses eaux  
La montagne en croulant s'est brisée en morceaux ,  
Et, semant ses rochers en confuses ruines ,  
A de leurs blocs épars entassé les collines.  
Ces rocs accumulés, par leur chute fendus,  
L'un sur l'autre au hasard sont restés suspendus ;  
Les ans ont cimenté leur bizarre structure,  
Et recouvert leurs flancs et le sol de verdure.  
On y marche partout sur un tertre aplani  
Que la feuille tombée et la mousse ont jauni ;  
Seulement quand on frappe, on peut entendre encore  
Résonner sous les pas le terrain plus sonore.  
Cinq vieux chênes, germant dans ses concavités,  
Y penchent en tous sens leurs troncs creux et voûtés ;  
De leurs pieds chancelants les bases colossales  
Du granit au granit joignent les intervalles,

S'enlacent sur le sol comme de noirs serpents,  
Et retiennent les blocs entre leurs nœuds rampants :  
Le plus vieux , suspendu sur l'une des ravines,  
La couvre comme un pont de ses larges racines ;  
Puis , aux rayons du jour pour mieux la dérober,  
Étend un vaste bras qu'il laisse retomber,  
Et , sous ce double abri de rameaux , de verdure ,  
Il voile à tous les yeux son étroite ouverture.  
Il faut , pour découvrir cet antre souterrain ,  
Ramper en écartant les feuilles de la main.  
A peine a-t-on glissé sous l'arche verte et sombre ,  
Un corridor étroit vous reçoit dans son ombre ;  
On marche un peu courbé sous d'humides arceaux ,  
De circuits en circuits , au bruit profond des eaux ,  
Qui , creusant à vos pieds un canal dans la pierre ,  
Murmurent jusqu'au lac dans leur solide ornière.  
Un jour pâle et lointain , lueur qui part du fond ,  
Guide déjà les yeux dans ce sentier profond ;  
La voûte s'agrandit , le rocher se retire ;  
Le sein plus librement se soulève et respire ;  
Le sol monte , trois blocs vous servent de degrés ,  
Et dans la roche vide enfin vous pénétrez.

Vingt quartiers , suspendus sur leur arête vive ,

En soutiennent le dôme en gigantesque ogive ;  
Leurs angles de granit en mille angles brisés,  
Leurs flancs pris dans leurs flancs, l'un sur l'autre écrasés,  
Ont rejailli du poids comme une molle argile ;  
L'eau que la pierre encor goutte à goutte distille  
A poli les contours de ces grands blocs pendants,  
De stalactite humide a revêtu leurs dents,  
Et, les amincissant en immenses spirales,  
Les sculpte comme un lustre au ciel des cathédrales.  
Ces gouttes, qu'en tombant leur pente réunit,  
Ont creusé dans un angle un bassin de granit,  
Où l'on entend pleuvoir de minute en minute  
L'eau sonore qui chante et pleure dans sa chute :  
Toujours quelque hirondelle au vol bas et rasant  
Y plane, ou sur le bord s'abreuve en se posant ;  
Puis, remontant au cintre où l'oiseau frileux niche,  
Se pend à l'un des nids qui bordent la corniche.

Le rocher vif et nud enclôt de toutes parts  
La grotte enveloppée en ces sombres remparts ;  
Mais du côté du lac une secrète issue,  
Fente entre deux grands blocs, étroite, inaperçue,  
En renouvelant l'air sous la terre attiédi,  
Laisse entrer le rayon et le jour du midi.



On ne peut du dehors découvrir l'interstice ;  
Le rocher pend ici sur l'onde en précipice,  
Son flanc rapide et creux par le lac est miné.  
Au-dessus de la grotte un lierre enraciné,  
Laissant flotter en bas ses festons et ses nappes,  
Étend comme un rideau ses feuilles et ses grappes,  
Et, se tressant en grille et croisant ses barreaux,  
Sur la fenêtre oblongue épaissit ses réseaux.  
Je puis, en écartant ce vert rideau de lierre,  
Mesurer à mes yeux la nuit ou la lumière,  
Adoucir la chaleur ou l'éclat du rayon,  
Ou, m'ouvrant de la main un immense horizon,  
Du fond de ma retraite à ces mouts suspendue,  
Laisser fuir mon regard jusqu'à perte de vue.  
Auprès de l'ouverture est un banc de rocher  
Où je puis à mon gré m'asseoir ou me coucher,  
Lire aux rayons flottants qui tremblent sur ma Bible,  
Ou, contemplant de Dieu l'ombre ici plus visible,  
Les yeux sur la nature, élever au Seigneur,  
Dans des transports muets, l'hymne ardent de mon cœur.

Un air égal et doux, tiède haleine de l'onde,  
Règne ici quand la bise ailleurs trauisît ou gronde;  
Aucun vent n'y pénètre, et, le jour et la nuit,

Dans ce nid de mon âme on n'entend d'autre bruit  
Que les gazouillements des becs des hirondelles,  
Le vol de quelque mouche aux invisibles ailes,  
Le doux bruissement du lierre sur le mur,  
Ou les coups sourds du lac, dont les lames d'azur,  
Montant presque au niveau de ma verte fenêtre,  
Renaissent pour tomber et tombent pour renaitre,  
Et suspendent, du bord qu'elles viennent lécher,  
Leurs guirlandes d'écume aux parois du rocher.

---

20 mai 1793.

Voilà donc, quand ma tente ailleurs est renversée,  
La tente que je trouve ici toute dressée.  
J'ai déjà sur la roche étendu pour mon lit  
La feuille des forêts que la mousse amollit ;  
J'ai déjà suspendu dans ma chaude demeure  
Mon bâton, et ma montre où j'entends marcher l'heure,  
Rassemblé du bois mort en tas pour mon foyer,  
Vu la lueur du feu sous la grotte ondoyer,  
Et passé dans la joie et dans la solitude  
Un jour, dont tant de jours me feront l'habitude.

---



### TROISIÈME ÉPOQUE.

### TROISIÈME ÉPOQUE.

---

Grotte des Aigles, 3 juillet 1793.

Quand ce soleil d'été, foyer flottant de vie,  
Me force à rabaisser ma paupière éblouie,  
Et sous ce voile ardent m'éblouissant encor  
Passe à travers mes cils en tièdes reflets d'or;  
Quand ses rayons, frappant ces neiges éternelles,  
Rejaillissent de terre en gerbes d'étincelles,

Font ressembler ces pics et ce bleu firmament  
A la mer qui blanchit sur un roc écumant ;  
Que dans ce ciel, semblable à des lacs sans rivage ,  
Je ne vois que l'éther limpide , où rien ne nage ,  
Excepté l'aigle noir , qui, comme un point obscur,  
Semble dormir cloué dans l'immobile azur ,  
Ou qui , bercé là-haut sur ses serres obliques ,  
S'abaisse en décrivant des cercles concentriques ,  
Lance d'un revers d'aile au soleil , en plongeant ,  
De sa plume bronzée un vif reflet d'argent ,  
Et jette , en me voyant couché près de son aire ,  
Un cri d'étonnement où vibre sa colère ;  
Quand l'arbre ou le rocher répand sous le rayon  
Quelque île fraîche d'ombre au milieu du gazon ;  
Qu'étendu mollement sur cette couche verte  
Du pavillon des cieux seulement recouverte ,  
L'herbe haute , qu'un poids de fleurs fait replier ,  
Dans ces gouffres touffus m'engloutit tout entier ;  
Que du foin desséché le parfum m'environne ,  
Et que je n'entends rien que l'air chaud qui bourdonne ,  
Mon souffle qui se mêle à l'air vierge des cieux ,  
Ou ma tempe qui bat mon front silencieux ;  
Alors je sens en moi des voluptés si vives ,  
Un si complet oubli des heures fugitives ,

Que mon âme, à mes sens échappant quelquefois,  
De son corps détaché ne sent pas plus le poids \*  
Que le cygne, essayant son aile déjà forte,  
Ne sent le poids léger de l'aile qui le porte.  
J'aime dans ce silence à me laisser bercer,  
A ne me sentir plus ni vivre ni penser ;  
A croire que l'esprit qu'en vain le corps rappelle  
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle,  
Et nage pour jamais dans les rayons du ciel,  
Comme dans ces rayons d'été la mouche à miel !  
Dans cet état, où l'homme en Dieu se transfigure,  
Le temps fuit et renaît sans que rien le mesure ;  
On a le sentiment de l'immortalité.  
Puis quand un souffle, un vol d'un insecte d'été  
Me rappelle à la fin à mes sens que j'oublie,  
Dans un plaisir amer sur moi je me replie ;  
Je sens que dans ce ciel d'où je descends si las  
Dieu m'écoute, il est vrai, mais ne me répond pas.  
/ Je cherche autour de moi, là, plus bas, dans ce monde,  
Quelque chose qui sente avec moi, qui réponde :  
Mon cœur est trop rempli pour ne pas déborder,  
Et si mon sort voulait seulement m'accorder  
Un second cœur, un cœur vide et muet encore,  
/ Où la vie et l'amour ne fissent que d'éclore ;



Cette ardeur, que le mien ne peut plus renfermer,  
Suffirait pour l'étreindre et pour le consumer ;  
Je verserais en lui le trop plein de mon âme ;  
Sa flamme servirait d'aliment à ma flamme ;  
Cette double existence, en multipliant moi ,  
Me rendrait, ô mon Dieu, comme une ombre de toi !  
Je sens que je pourrais dans cet autre moi-même  
Jeter ce qui m'opprime et doubler ce que j'aime ,  
Au miroir de mon cœur m'embraser à mon tour ,  
Créer l'âme de l'âme, et l'amour de l'amour ,  
Et, comme ton regard se voit dans ton ouvrage ,  
Consumé de mes feux , m'aimer dans mon image !

Alors ce dôme bleu me semble un beau linceul :  
J'entr'ouvre en vain mes bras au vent, mon cœur est seul ;  
Je cherche en vain des yeux dans cette vie aride ,  
Je jette en vain un nom au hasard à ce vide :  
Le désert seul, hélas ! m'entoure et me répond.  
Je vais du lac au pic , et de la grotte au pont ;  
Je reviens sur mes pas, je m'assieds, je me lève ;  
Mon propre sein me pèse et rien ne le soulève ;  
Il semble qu'à mon être il manque une moitié ,  
Objet de chaste amour ou de sainte amitié ;  
Que je marche à tâtons , que je suis dans ce monde

Une voix qui n'a pas d'écho qui lui réponde,  
Un œil qui dans un œil ne se réfléchit pas,  
Un corps qui ne répand point d'ombre sur ses pas,  
Et que, malgré ce ciel, ce beau lieu qui m'enivre,  
Vivre seul c'est languir, c'est attendre de vivre!  
Tout mon bonheur ainsi se change en vague ennui.  
Solitude! un Dieu seul peut te remplir de lui!

---

Grotte des Aigles, 6 juillet 1793.

Poussé par cet instinct qui vers l'homme m'attire,  
J'ai franchi ce matin le seuil de mon empire;  
J'ai mesuré de l'œil la chute du torrent,  
J'ai touché de la main l'arc-en-ciel transparent,  
Et d'un pied plus hardi, que l'audace accoutume,  
Passé le roc tremblant sous la voûte d'écume.

Dans l'herbe au moindre bruit soigneux de me cacher,  
Et les pieds nus, de peur qu'on m'entendit marcher,  
Suivant dans ses contours le ravin qui serpente,  
De ces monts, pas à pas, j'ai descendu la pente  
Jusqu'au bord d'une gorge où j'entendais parfois  
Mugir les bœufs du pâtre et chanter une voix.  
Là, tapi sous la feuille, et dérobé derrière  
Les troncs des châtaigniers qui bordent la clairière,  
Sans être découvert pouvant tout entrevoir,  
J'ai vu ce que mon cœur aimait à concevoir :  
Une scène de paix, d'amour et d'innocence,

Que l'on rêve la nuit, et qu'éveillé l'on pense ;  
Image innée, hélas ! d'un temps qui nous a fui,  
Que comme un souvenir tout homme porte en lui.

Des chèvres, des brebis et de grasses génisses,  
Celles-là se pendant aux fleurs des précipices,  
Celles-ci dans le pré plongeant jusqu'aux genoux,  
Ruminaient en paissant sous des buissons de houx,  
Tandis que des taureaux, jouant sur des pelouses,  
Pendant leur tête oblique et leurs cornes jalouses,  
Sur leurs jarrets dressés, choquaient comme deux blocs  
Leur front sonore et lourd, retentissant des chocs.

A l'angle d'un buisson, sous un tronc de charmille,  
Un jeune montagnard, puis une jeune fille,  
Sur la même racine étaient assis tous deux ;  
Seuls, n'ayant que le ciel et les bois autour d'eux.  
Ils gardaient sans soucis ces troupeaux dont la cloche,  
Comme un appel lointain, tintait de roche en roche,  
Laisaient veiller le dogue, ou chantaient quelquefois,  
Pour qu'un chevreau perdu se guidât sur la voix.  
Les coudes appuyés sur ses genoux, le pâtre  
Penchait son front chargé de cheveux noirs sur l'âtre,  
Où fumait parmi l'herbe un reste de tison ;

Et, regardant le sol, du bout de son bâton  
Il semblait au hasard écrire sur la cendre.  
Sa rêverie avait quelque chose de tendre ;  
Et quand il relevait son front de ses genoux ,  
Qu'il ouvrait au grand jour son œil limpide et doux ,  
Dans le pli gracieux de sa lèvre ridée  
On voyait en passant sourire son idée ;  
Et quand de son amour ce regard s'inondait ,  
Un soupir contenu de son sein débordait ;  
Mais ce soupir n'était qu'un élan sans tristesse ,  
Un poids levé du cœur que le bonheur oppresse.

La jeune fille avait cette fleur de beauté  
Que n'a mûrie encore aucun rayon d'été ,  
Ce duvet de la joue où la rougeur colore  
La moindre impression qu'un regard fait éclore ;  
Son œil humide et bleu laissait lire au plein jour  
La calme volupté d'un mutuel amour :  
Pour cacher une honte , une ombre , une pensée ,  
Sa paupière aux longs cils n'était jamais baissée ,  
Mais son regard posait confiant , affermi ,  
Comme pose une main dans la main d'un ami .  
Un réseau noir serrait ses cheveux dans sa maille ;  
Deux tresses seulement descendant sur sa taille ,

Où quelques blanches fleurs des prés s'entre-mêlaient,  
Sur l'herbe derrière elle on blonds anneaux roulaient;  
Un étroit corset rouge embrassait sa ceinture;  
Une robe aux plis lourds et de couleur obscure  
Lui venait à mi-jambe, et laissait voir ses pieds  
Nus et blancs, sur la mousse au soleil appuyés,  
Comme dans les débris dont la terre est couverte  
Deux pieds de marbre blanc brillent sur l'herbe verte;  
Ses doigts tressaient l'osier, tandis que son regard  
Dans le vague du pré s'égarait au hasard.  
L'heure ainsi s'en allait l'une à l'autre semblable,  
L'ombre tournait autour des troncs noueux d'érable,  
Le bœuf rassasié sur l'herbe se couchait,  
Des dormantes brebis l'agneau se rapprochait,  
Sans que les deux amants, ivres de solitude,  
Changeassent de bonheur, de regard, d'attitude.  
On voyait, à la paix de leur lent entretien,  
Que leur cœur n'était pas vide comme le mien;  
A peine quelques mots, de distance en distance,  
S'écoulaient de leur lèvres et troublaient le silence,  
Comme une eau qui s'enfuit d'un bassin transparent  
S'échappe goutte à goutte et coule en murmurant.  
Quand le soleil, qui monte en raccourcissant l'ombre,  
Fut à moitié du ciel, sur l'herbe molle et sombre

Le jeune homme étendit son corps pour sommeiller,  
Et, comme abandonnant son front à l'oreiller,  
Sur les genoux pliés de sa paisible amie  
Laissa tomber son coude et sa tête endormie.  
Elle ne dormait pas pendant qu'il sommeillait,  
Mais, essuyant son front que la sueur mouillait,  
Jouant dans ses cheveux avec ses doigts d'ivoire,  
Roulait et déroulait leur boucle épaisse et noire.

L'heure du repas vint; ils mangèrent; leur main  
Puisa le même lait, rompit le même pain.  
Leurs genoux rapprochés leur servirent de table;  
Ils choisirent la fraise au même plat d'érable,  
Partagèrent la grappe et le rayon de miel,  
Et dans la même coupe ils burent l'eau du ciel.

Mais le rayon du soir, qui pompe les orages,  
Sur le vallon plus sombre abaissait les nuages;  
La feuille qu'à midi le vent laissait dormir  
Dans les bois murmurants commença de frémir,  
Et, comme aux flancs des monts un brouillard qui s'essuie,  
La brume descendit sur l'herbe en fine pluie;  
Ils vinrent s'abriter contre le tronc noirci  
Du hêtre, où le troupeau se rassemblait aussi;

Et, comme au bruit du vent qui secouait sa voûte,  
La feuille sur leurs couds distillait goutte à goutte,  
Sous les flancs ténébreux d'une arche de rocher  
Où les oiseaux mouillés à l'abri vont percher,  
Dérobés à mes yeux par un rideau d'ombrage,  
Ils laissèrent en paix égoutter le nuage.

En écoutant de loin leur naïf entretien,  
Jaloux, je comparais leur sort avec le mien ;  
Et le vent m'apportait quelque rire folâtre,  
Où se mêlait la voix de la vierge et du père.

Je quittai cette scène, emportant dans mes yeux  
Ce tableau du bonheur comme un rêve des cieux,  
Plus dévoré du feu de mon inquiétude,  
Plus seul dans ma pensée et dans ma solitude.  
Et me promettant bien de ne plus m'approcher  
De ces eaux où ma soif s'accroît sans s'éteindre.

---



Grotte des Aigles, 24 août 1792.

Il repose; écrivons. Quel jour! quelle semaine!  
De deuil et de bonheur pour moi comme elle est pleine!  
Et par quel coup de foudre, hélas! ai-je acheté  
Cet enfant, compagnon de mon adversité?

Le jour baissait; j'avais passé l'heure après l'heure;  
Errant de site en site autour de ma demeure,  
Je venais de m'asseoir sur le roc incliné  
Qu'en tombant des hauteurs la cascade a miné;  
Mes jambes et mon front pendaient sur cet abîme,  
Et je suivais des yeux ce tourbillon sublime  
Qui, m'enivrant de bruit et d'étourdissement,  
De mes propres pensers m'ôtait le sentiment;  
Je dominais de là l'ouverture profonde  
Où la neige d'été roule en poudre avec l'onde,  
Et le pont naturel qui sur son double bord  
Se dresse, et de mon lac défend l'affreux abord.  
Mon âme se laissait, indolemment bercée,

Emporter flots à flots et pensée à pensée,  
Et, se perdant au sein de ces œuvres de Dieu,  
Était déjà bien loin et du jour et du lieu;  
Quand un coup de fusil, que l'écho répercute,  
Tonne et roule au-dessus du bruit sourd de la chute.  
Je m'éveille en sursaut, je me lève; je vois  
Deux soldats poursuivant deux proscrits aux abois :  
A peine séparés par une courte avance,  
Les fuyards n'avaient plus qu'une faible espérance;  
Les soldats rechargeaient leurs armes en courant;  
Les deux proscrits touchaient aux parois du torrent :  
Il fallait ou périr, ou trouver un passage.  
Ils s'arrêtent glacés d'horreur sur le rivage;  
Le gouffre est sous leurs yeux, et la mort sur leurs pas.  
Je les vois s'embrasser; je ne réfléchis pas  
Qu'un cri de mon séjour va trahir le mystère :  
Je jette un cri soudain, perçant, involontaire;  
Ils n'entendent, j'accours; je montre, de ma main,  
Sur le gouffre fumant le hasardeux chemin.  
Aussitôt des proscrits le plus âgé s'élance,  
Donnant la main à l'autre encore dans l'enfance;  
Pour soutenir leurs pas j'accours de mon côté.  
Au droit sommet du pont ils ont déjà monté;  
Déjà le plus âgé me tend du haut de l'arche

L'enfant pâle et tremblant, dont je soutiens la marche :

« Sauvez, sauvez, dit-il, généreux étranger,

« Cet enfant que je vais ou défendre ou venger !

« J'entraînerai du moins ses bourreaux dans ma chute.

« Fuyez, et que ma mort vous donne une minute ! »

Déjà les deux soldats, poussés par leur ardeur,

Sans sonder du ravin l'immense profondeur,

Sur ces blocs suspendus, plus polis que la glace,

Leurs crosses à l'épaule, avançaient sur sa trace.

Quand le proscrit les voit au plus horrible pas,

Il arme son fusil pour un double trépas ;

Quatre éclairs à la fois jaillissent de la pierre,

Les quatre coups partis ne font qu'un seul tonnerre.

Les deux soldats, frappés par cette double mort,

Tombent comme un seul bloc, glissent, roulent du bord ;

En vain leurs doigts crispés et leurs dents convulsives

Du pont sans parapet pressent, mordent les rives :

La cascade les jette à l'abîme ondoyant ;

Leurs jambes et leurs bras plongent en tournoyant ;

Tout leur corps sur le roc, pilé par l'avalanche,

N'est plus qu'un point obscur dans sa poussière blanche.

Le proscrit, qui les voit tomber, encor debout,

Sent sa poitrine enfin saignant d'un double coup :

Son sang, dont ce regard suspendait seul la perte,

S'échappe en deux ruisseaux de sa chemise ouverte ;  
Il tente un pas, son pied ne peut le soutenir,  
Il va rouler ; mon bras a su le retenir ;  
Je le traîne expirant sur l'herbe du rivage.  
Le bonheur et la mort luttent sur son visage ;  
Il baise avec amour son fusil triomphant ;  
Sa voix rend la parole et l'âme à son enfant.  
Nous étanchons son sang, nous lavons sa blessure ;  
Puis, formant à la hâte un brancard de verdure,  
L'enfant portant les pieds, moi le front, nous marchons,  
Et dans ma grotte enfin, mourant, nous le couchons.

---

25 août 1793.

Étendu sur un lit de mousse ensanglantée,  
Sur les bras de son fils sa tête était jetée;  
Son regard seul sur lui pouvait se soulever;  
Quelquefois il semblait s'endormir et rêver,  
Et, sur son lit, sa main échappée à la mienne  
Cherchait en tâtonnant un fil qui la retenue.  
Le pauvre enfant voulait me dérober en vain  
Des sanglots qui sortaient malgré lui de son sein;  
Chaque fois qu'il levait son front pâli d'alarmes,  
Je voyais dans ses yeux rouler de grosses larmes  
Qui pleuvaient sur le front que son cœur appuyait,  
Et qu'un baiser craintif de sa bouche essuyait;  
Puis il interrogeait mes yeux, comme pour lire  
L'affreuse vérité que je n'osais lui dire;  
Et quand malgré mes yeux mon trouble lui parlait,  
De ses bras convulsifs l'étreinte redoublait;  
Il me jetait dans l'ombre un regard de colère,  
Et, de son corps entier enveloppant son père,

Il semblait défier le ciel et le trépas  
De pouvoir arracher ce mourant de ses bras.  
Alors ses blonds cheveux tombant sur son visage,  
Mêlés aux cheveux blancs de ce front d'un autre âge,  
Me cachaient leur figure, et je n'entendais plus  
De baisers, de sanglots, qu'un murmure confus,  
Deux souffles confondus dans une seule haleine,  
Tantôt forte, tantôt se distinguant à peine,  
Où les derniers élans de deux cœurs, de deux voix,  
Semblaient se ranimer et s'éteindre à la fois.  
Ma torche cependant dans ces mornes ténèbres  
Jetait son jour rougeâtre et ses vapeurs funèbres;  
Moi, debout dans un coin de la grotte, à l'écart,  
De peur de profaner la douleur d'un regard,  
Tantôt je ranimais la torche évanouie,  
Tantôt, pour réveiller quelque signe de vie,  
Je jetais au blessé l'eau froide du courant,  
Ou soufflais la chaleur sur les pieds du mourant;  
Et, tantôt à genoux dans l'ombre la plus noire,  
Cherchant les chants sacrés épars dans ma mémoire,  
Le Christ entre mes mains, je murmurais tout bas  
Les hymnes dont la foi berce encor le trépas,  
Afin qu'une prière au moins, de cette terre,  
Précédât dans le ciel cette âme solitaire!

La moitié de la nuit ainsi se consuma ;  
Vers l'aurore, la vie un peu se ranima.  
Il contempla son fils, il jeta sur la voûte  
Un regard où semblait hésiter quelque doute ;  
Puis, reportant sur moi l'œil fixe de la mort,  
Et recueillant ses sens en un dernier effort :  
« Je meurs, murmura-t-il ; et le ciel vous confie  
« Ce fils mon seul regret, ce fils mon autre vie.  
« Veillez sur ce destin que j'abandonne à Dieu !  
« Soyez pour lui, soyez un père, un frère ! Adieu ! »  
La parole à sa lèvre, hélas ! montait encore,  
Mais dans les sons éteints ne pouvait plus éclore ;  
De moments en moments sa tête s'égarait ;  
Aucun fil ne liait les mots qu'il murmurait ;  
Il parlait aux absents, aux morts, à sa famille ;  
Et, regardant son fils, il appelait sa fille.  
Enfin, quand le regard s'éteignit dans ses yeux,  
Il posa sur sa bouche un doigt mystérieux,  
Et, d'un reste de voix nommant encor Laurence,  
Il mourut en faisant le geste du silence !...

---

26 août 1793.

J'ai passé tout ce jour comme dans un tombeau,  
Le mort enveloppé dans son sanglant manteau,  
Le pauvre enfant auprès, étendu sur la terre,  
Le front enseveli dans le linceul du père,  
Tantôt comme endormi sur le même oreiller,  
Tantôt comme écoutant son père sommeiller,  
Soulevant le manteau qui couvre sa figure,  
Prenant pour son haleine un souffle qui murmure,  
Collant longtemps l'oreille à sa bouche, et longtemps  
Retenant dans son sein ses sanglots haletants ;  
Puis, enfin détrompé, sur le front mort qu'il pleure  
Attachant un regard triste et long comme l'heure,  
Un de ces forts regards qui semble en un moment  
Concentrer toute une âme en un seul sentiment,  
Et qui rendrait, hélas ! la vie à la mort même,  
Si l'amour seul pouvait ranimer ce qu'il aime !

---



27 août 1793.

Pendant qu'un lourd sommeil plus fort que nos douleurs  
Fermait enfin les yeux de l'enfant dans ses pleurs,  
J'ai dénoué ses bras du corps froid de son père,  
Et j'ai rendu ce soir la dépouille à la terre.

Au bord du lac, il est une plage dont l'eau  
Ne peut même en hiver atteindre le niveau ;  
Mais où le flot, qui bat jour et nuit sur sa grève ,  
Déroule un sable fin qu'en dunes il élève.  
Là, le mur du rocher, sous sa concavité,  
Couvre un tertre plus vert de son ombre abrité ;  
La roche en cet endroit par sa forme rappelle  
Le cœur obscur et bas d'une antique chapelle,  
Quand la nature en a revêtu les débris  
De liane rampante et d'arbustes fleuris.  
Là, du pauvre étranger, la nuit, mes mains creusèrent  
La couche dans la terre, et mes pleurs l'arrosèrent ;  
Et les mots consacrés à ce suprême adieu

Remirent son sommeil et son réveil à Dieu.  
Puis, pour sanctifier la place par ~~un~~ signe,  
Et de son saint dépôt la rendre à jamais digne,  
Je fis tomber d'en haut cinq grands blocs suspendus,  
Gigantesques débris de ces rochers fendus ;  
Et, les groupant en croix sur la couche de sable,  
J'imprimai sur le sol ce signe impérissable :  
Bientôt la giroflée et les câpriers verts  
De réseaux et de fleurs les auront recouverts,  
Et le cygne y viendra, saint et charmant présage,  
En sortant de la vague, y changer de plumage.

Grotte des Aigles , 28 août 1793.

Nos cœurs se sont ouverts ; mon jeune compagnon  
M'a confié ce soir son histoire et son nom :  
Il est fils d'un proscrit , il se nomme Laurence ;  
Sa jeune mère est morte en lui donnant naissance ;  
Il n'a ni sœur ni frère ; à seize ans parvenu ,  
Dans toute son enfance il n'a jamais connu  
D'autres soins, d'autre amour, d'autre front sur la terre,  
Que les soins, que l'amour, que le front de son père.  
Heureux avec lui seul et près de lui toujours ,  
Jusqu'à ces temps de meurtre il a passé ses jours  
Dans un manoir désert d'une aride campagne ,  
Sur les bords orageux de la mer de Bretagne.  
Quand l'orage civil en ces lieux retentit ,  
Pour ses lois et son Dieu son père combattit :  
Vaincu , forcé de fuir ses champs héréditaires ,  
Cachant sous un faux nom son nom et ses misères ,  
Il avait traversé la France avec son fils :  
Du haut de ces sommets qu'il visita jadis ,

D'espoir et de bonheur l'âme déjà remplie,  
Ses yeux voyaient de près les champs de l'Italie,  
Quand, aux bords de l'Isère aperçu, des soldats  
Par de vils délateurs sont lancés sur ses pas :  
Ils allaient échapper dans la nuit ; nuit funeste !  
Ses larmes l'étouffaient, et je savais le reste.

---

De la grotte, 16 septembre 1793.

/ Mon cœur me l'avait dit : toute âme est sœur d'une âme ;  
Dieu les créa par couple, et les fit homme ou femme ;  
Le monde peut en vain un temps les séparer,  
Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer ;  
Et quand ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent,  
D'invincibles instincts l'une à l'autre les montrent :  
Chaque âme de sa force attire sa moitié.  
Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié,  
Seule et même union qu'un mot différent nomme,  
Selon l'être et le sexe en qui Dieu la consomme,  
Mais qui n'est que l'éclair qui révèle à chacun  
L'être qui le complète, et de deux n'en fait qu'un.  
Quand il a lui, le feu du ciel est moins rapide.  
L'œil ne cherche plus rien, l'âme n'a plus de vide ;  
Par l'infailible instinct le cœur soudain frappé  
Ne craint pas de retour, ni de s'être trompé ;  
On est plein d'un attrait qu'on n'a pas senti naître ;  
Avant de se parler on croit se reconnaître ;

Pour tous les jours passés on n'a plus un regard ;  
On regrette, on gémit de s'être vu trop tard ;  
On est d'accord sur tout avant de se répondre ;  
L'âme de plus en plus aspire à se confondre :  
C'est le rayon du ciel, par l'eau répercuté,  
Qui remonte au rayon pour doubler sa clarté ;  
C'est le son qui revient de l'écho qui répète,  
Seconde et même voix, à la voix qui le jette ;  
C'est l'ombre qu'avec nous le soleil voit marcher,  
Sœur du corps, qu'à nos pas on ne peut arracher.

*Amour*  
*Ch. L. S. L.*

*Lamini*

17 septembre 1793.

Vous me l'avez donné ce complément de vie,  
Mon Dieu ! Ma soif d'aimer est enfin assouvie.  
Du jour où cet enfant sous ma grotte est venu,  
Tout ce que je rêvais jadis, je l'ai connu.  
Pour la première fois, moi dont l'âme isolée  
N'd'autres jusqu'ici ne s'était pas mêlée,  
Moi qui trouvais toujours dans ce qui m'approchait  
Quelque chose de moins que mon cœur ne cherchait ;  
Au visage, au regard, au son de voix, au geste,  
A l'émanation de ce rayon céleste,  
Aux premières douceurs du premier entretien,  
Au cœur de cet enfant j'ai reconnu le mien.  
Mon âme, que rongear sa vague solitude,  
A répandu sur lui toute sa plénitude ;  
Et mon cœur abusé, ne comptant plus les jours,  
Croit en l'aimant d'hier l'avoir aimé toujours.

---

De la grotte, 20 septembre 1793.

Je ne sens plus le poids du temps ; le vol de l'heure

D'une aile égale et douce en s'écoulant m'effleure ;

Je voudrais chaque soir que le jour avancé

♦ Fût encore au matin à peine commencé ;

Ou plutôt, que le jour naisse ou meure dans l'ombre ,

Que le ciel du vallon soit rayonnant ou sombre ,

Que l'alouette chante ou non à mon réveil ,

Mon cœur ne dépend plus d'un rayon de soleil ,

De la saison qui fuit , du nuage qui passe :

/ Son bonheur est en lui. Toute heure, toute place ,

Toute saison , tout ciel , sont bons quand on est deux .

Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux ?

✕ L'un à l'autre ils se font leur temps , leur ciel , leur monde ;

L'heure qui fuit revient plus pleine et plus féconde ;

Leur cœur intarissable , et l'un à l'autre ouvert ,

Leur est un firmament qui n'est jamais couvert .

Ils y plongent sans ombre , ils y lisent sans voile ;

Un horizon nouveau sans cesse s'y dévoile ;



Du mot de chaque ami le retentissement  
Éveille au sein de l'autre un même sentiment ;  
La parole dont l'un révèle sa pensée  
Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée ;  
Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur,  
L'âme coule toujours et n'a plus de langueur ;  
D'un univers nouveau l'impression commune  
Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une.  
Dans cet autre soi-même, où tout va retentir,  
On se regarde vivre, on s'écoute sentir ;  
En laissant échapper sa pensée ingénue,  
On s'explique, on se crée une langue inconnue ;  
En entendant le mot que l'on cherchait en soi,  
On se comprend soi-même, on rêve, on dit : « C'est moi ! »  
Dans sa vivante image on trouve son emblème,  
On admire le monde à travers ce qu'on aime ;  
Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,  
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour.

---

De la grotte, 25 septembre 1793.

Quand je reviens le soir de mes lointaines chasses,  
Les pieds meurtris, les doigts déchirés par les glaces,  
Rapportant sur mon dos l'élan ou le chamois,  
Et que, du haut d'un pic, du plus loin j'aperçois  
Mon lac bleu resserré comme un peu d'eau qui tremble  
Dans le creux de la main où l'enfant la rassemble,  
Le feston vert bordant sa coupe de granit,  
De mes chênes penchés la tête qui jaunit,  
Et, vacillante au fond de la grotte qui fume,  
La lueur du foyer que Laurence rallume;  
Quand je rêve un moment, quand je me dis : « Là-bas,  
Dans ce point lumineux qu'un lynx ne verrait pas,  
J'ai la meilleure part, l'autre part de moi-même,  
Un regard qui me cherche, un souvenir qui m'aime,  
Un ami dont mon pas fera battre le cœur,  
Un être dont le ciel m'a fait le protecteur,  
Pour moi tout, et pour qui je suis tout sur la terre,  
Patrie, amis, parents, mère, sœur, frère et père,

Qui compte tous mes pas dans son cœur palpitant,  
Et pour qui loin de moi le jour n'a qu'un instant,  
L'instant où, de ces monts me voyant redescendre,  
Il vient de ses deux bras à mon cou se suspendre,  
Et, bondissant après comme un jeune chevreuil,  
En courant devant moi m'entraîne à notre seuil; »  
Alors, pressant le pas sur mon chemin de neige,  
Je me trace de l'œil le sentier qui l'abrège;  
Le glacier suspendu m'oppose en vain son mur,  
Je me laisse glisser sur ses pentes d'azur;  
Je retrouve Laurence au pied de la montagne,  
Car je ne permets pas encor qu'il m'accompagne.  
Il passe alors son bras plus faible sous le mien;  
Je lui conte mon jour, il me conte le sien;  
Nous rentrons, il me dit combien nos tourterelles  
Ont couvé le matin d'œufs éclos sous leurs ailes,  
Combien la chèvre noire a donné de son lait,  
Ou de petits poissons ont rempli son filet;  
Il me montre les tas de mousses et de feuille  
Que pour tapisser l'antre avant l'hiver il cueille,  
Les fruits qu'il a goûtés et rapportés du bois,  
Et dont l'épine aiguë ensanglante ses doigts,  
Les bras de vigne vierge, ou de lierre qui flotte,  
Qu'il a fait serpenter dans les flancs de la grotte,

Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain,  
Et les chevreuils privés qui mangent dans sa main ;  
Car, soit par préférence ou soit par habitude,  
Tous ces doux compagnons de notre solitude,  
Biches de la montagne, élans, oiseaux des bois,  
Accourent à sa vue et volent à sa voix.

Nous mangeons sur la main ce que le jour nous donne,  
Le lait, les simples mets que la joie assaisonne ;  
Nous mordons tour à tour à des fruits inconnus,  
Ou pour nous abreuver nous en pressons le jus :  
Pour les mortes saisons, nous mettons en réserve  
Ceux que le soleil sèche et que le temps conserve.  
A chaque invention de l'un, l'autre applaudit ;  
On prévoit, on combine, on se trompe, et l'on rit ;  
Dans ces mille entretiens le long soir se consume ;  
Sur le foyer dormant le dernier tison fume,  
Et souvent dans le lac, miroir de notre nuit,  
Nous voyons se lever l'étoile de minuit :  
Alors nous nous mettons à genoux sur la pierre,  
Vers la fenêtre où flotte un reste de lumière,  
D'où Laurence, inclinant son front grave et pieux,  
Sur la croix du tombeau jette souvent les yeux ;  
Et quand, après avoir béni cette journée

Que nous rendons à Dieu comme il nous l'a donnée,  
Après avoir prié pour que d'autres soleils  
Nous ramènent demain, toujours, des jours pareils;  
Après avoir offert nos vœux pour ceux qui vivent,  
Au souvenir des morts nos prières arrivent.  
Laurence, en répondant aux versets, bien des fois  
A, malgré ses efforts, des larmes dans sa voix,  
Et de ses pleurs de fils, non encore épuisées,  
Ses mains jointes après sont souvent arrosées.

Ainsi finit le jour, et puis chacun en paix  
Va s'endormir couché sur son feuillage épais,  
Jusqu'à ce que la voix du premier qui s'éveille  
Vienne avec l'alouette enchanter son oreille.

---

De la grotte, 23 octobre 1793.

Depuis que sa douleur par le temps s'engourdit,  
Comme Laurence est fier et beau ! comme il grandit !  
Par moment, quand sur moi son visage rayonne,  
La splendeur de son front m'éblouit et m'étonne ;  
Je ne puis soutenir l'éclat de sa beauté ;  
Et quand dans son regard le mien tombe arrêté,  
Je crois sentir en moi parfois ce qu'éprouvèrent,  
Près du sacré tombeau, les femmes qui trouvèrent  
L'homme assis, qui leur dit : « Allez, il n'est plus là ; »  
Quand leur cœur à ces mots en elles se troubla,  
Et que, croyant parler à l'homme, chose étrange,  
Leurs regards dessillés s'aperçurent de l'ango!...

---

De la grotte, 24 octobre 1793.

Ce soir, je regardais Laurence à la clarté  
Du foyer flamboyant sur son front reflété,  
Pendant qu'assis à terre il regardait lui-même  
Jouer entre ses pieds le jeune faon qu'il aime.  
Jamais rien de si doux et de si gracieux  
Que la biche et l'enfant ne s'offrit à mes yeux.

Repliant ses pieds blancs sous son ventre, la biche,  
Comme dans l'herbe molle où le jour elle niche,  
S'arrangeait confiante entre ses deux genoux,  
Levait sur lui son œil intelligent et doux,  
Broutait entre ses doigts de tendres jets de saule,  
Allongeait et posait le col sur son épaule,  
Et, me jetant de là son regard triomphant,  
Léchait et mordillait les cheveux de l'enfant.

---

28 octobre 1793.

L'enfant ! je ne puis plus nommer ainsi Laurence.  
Ses seize ans l'ont conduit à son adolescence ;  
Son front s'élève presque à la hauteur du mien ;  
A la course, mon pied gagne à peine le sien :  
Seulement sa voix tendre, angélique, argentine,  
Conserve encor l'accent de sa voix enfantine,  
Et ses inflexions, vibrantes de douceur,  
Me font rêver souvent à la voix de ma sœur.  
Alors pour un instant mon cœur que ce son frappe,  
Pour remonter un peu le cours du temps, m'échappe,  
Et me reporte aux jours où ces tendres accents  
De femmes, mère ou sœur, résonnaient à mes sens,  
Et, donnant tant de charme au foyer domestique,  
De mon enfance étaient la suave musique.  
Je les cherche, mon cœur des absents s'entretient ;  
Des larmes dans mes yeux montent : Laurence vient,  
S'assied à mes genoux, me regarde en silence,  
Me demande pourquoi je pleure, à qui je pense ?



Je lui dis mon enfance, il pleure en m'écoutant :  
« Comme ils t'aimaient ! dit-il. Mais moi je t'aime autant ;  
« Ne suis-je pas pour toi comme un fils de ta mère ?  
« N'as-tu pas remplacé dans mon cœur même un père ? »  
Puis, sur la même pierre appuyant nos deux fronts,  
L'un vis-à-vis de l'autre ensemble nous pleurons.

Mais quand à cette voix, revenu de mon rêve,  
Pour m'essuyer les yeux ma tête se relève,  
Que l'ombre de mon front s'éclaire, et que je voi  
Ce visage charmant, tout en eau devant moi,  
Se relever aussi, s'éclairer à mesure  
Comme un miroir vivant de ma propre figure,  
Comme une ombre animée où tout ce que je sens  
Bat dans un autre cœur, se peint dans d'autres sens ;  
Quand je pense que Dieu me rend, dans ce seul être,  
Tous ceux parmi lesquels sa bonté me fit naître,  
Que ce pauvre orphelin n'a que moi pour appui,  
Qu'il existe en moi seul comme moi tout en lui,  
Que mon bras est son bras, que ma vie est sa vie,  
Et que Dieu même a fait l'amitié qui nous lie,  
Ah ! mes larmes bientôt tarissent, et mon cœur  
Dans un seul sentiment trouve assez de bonheur !

De la grotte, 29 octobre 1793.

Beauté, secret d'en haut, rayon, divin emblème,  
Qui sait d'où tu descends ? qui sait pourquoi l'on t'aime,  
Pourquoi l'œil te poursuit, pourquoi le cœur aimant,  
Se précipite à toi comme un fer à l'aimant,  
D'une invincible étreinte à ton ombre s'attache,  
S'embrase à ton approche et meurt quand on l'arrache ?  
Soit que, comme un premier ou cinquième élément,  
Répandue ici-bas et dans le firmament,  
Sous des aspects divers ta force se dévoile,  
Attire nos regards aux rayons de l'étoile,  
Aux mouvements des mers, à la courbe des cieux,  
Aux flexibles ruisseaux, aux arbres gracieux ;  
Soit qu'en traits plus parlants sous nos yeux imprimée,  
Et frappant de ton sceau la nature animée,  
Tu donnes au lion l'effroi de ses regards,  
Au cheval l'ondoiement de ses longs crins épars,  
A l'aigle l'envergure et l'ombre de ses ailes,  
Ou leurs enlacements au cou des tourterelles ;

Soit enfin qu'éclatant sur le visage humain,  
Miroir de ta puissance, abrégé de ta main,  
Dans les traits, les couleurs dont ta main le décore,  
Au front d'homme ou de femme, où l'on te voit éclore,  
Tu jettes ce rayon de grâce et de fierté  
Que l'œil ne peut fixer sans en être humecté;  
Nul ne sait ton secret, tout subit ton empire;  
Toute âme à ton aspect ou s'écrie ou soupire;  
Et cet élan, qui suit ta fascination,  
Semble de notre instinct la révélation.

Qui sait si tu n'es pas en effet quelque image  
De Dieu même, qui perce à travers ce nuage?  
Ou si cette âme, à qui ce beau corps fut donné,  
Sur son type divin ne l'a pas façonné;  
Sur la beauté suprême, ineffable, infinie,  
N'en a pas modelé la charmante harmonie,  
Ne s'est pas en naissant, par des rapports secrets,  
Approprié sa forme et composé ses traits;  
Et, dans cette splendeur que la forme révèle,  
Ne nous dit pas aussi : « L'habitante est plus belle? »

Nous le saurons un jour, plus tard, plus haut. Pour moi,  
Dieu seul m'en est témoin et lui seul sait pourquoi;

Mais, soit que la beauté brille dans la nature ,  
Dans les cieux , dans une herbe , ou sur une figure ,  
Mon cœur, né pour l'amour et l'admiration ,  
Y vole de lui seul comme l'œil au rayon ,  
La couve d'un regard , s'y délecte et s'y pose ,  
Et toujours de soi-même y laisse quelque chose ,  
Et mon âme allumée y jette tour à tour  
Une étincelle ou deux de son foyer d'amour.

Je me suis reproché souvent ces sympathies  
Trop soudaines en moi, trop vivement senties,  
Ces instincts du coup d'œil, ces premiers mouvements,  
Qui d'une impression me font des sentiments ✂  
Je me suis dit souvent : « Dieu peut-être condamne  
Ces penchants où du cœur la flamme se profane ; et  
Mais, hélas ! malgré nous l'œil se tourne au flambeau.  
Est-ce un crime, ô mon Dieu , de trop aimer le beau ? »

(Non!)

De la grotte, 1<sup>er</sup> novembre 1793.

Ces penses (car toujours c'est à lui que je pense)  
Me vinrent l'autre jour en regardant Laurence.  
Jamais la main de Dieu sur un front de quinze ans  
N'imprima l'âme humaine en traits plus séduisants,  
Et, de plus de beautés combinant le mélange,  
Ne laissa l'œil douter entre l'enfant et l'ange :  
Tout ce qu'à son matin l'âme a de pureté,  
Tout ce qu'un œil sans tache a de limpidité,  
Tout ce qu'à son aurore une vie a d'ivresse,  
Tout ce qu'un cœur plus mûr a de grave tendresse,  
Réuni dans ses traits rians ou sérieux,  
Y forme dans l'accord un tout harmonieux,  
Et, selon le rayon que la pensée y verse,  
L'ombre qui les parcourt, l'éclair qui les traverse,  
Y brille dans ses yeux en rayon de splendeur,  
Y rougit sur sa joue en rose de candeur,  
Y flotte à sa paupière en larme transparente,  
Y nage en ses regards en rêverie errante,

S'y creuse en plis pensifs entre ses deux sourcils,  
S'y recueille caché sous le bord de ses cils;  
Sur sa lèvre entr'ouverte un désir vague aspire,  
Ou s'épand sur sa bouche en langoureux sourire.  
Partout où l'enfant passe, on dirait qu'il a lui;  
Un jour intérieur semble sortir de lui;  
Bien souvent, sur la fin d'un jour mourant et sombre,  
{ Lorsque, la grotte et moi, tout est déjà dans l'ombre,  
{ Autour de sa figure il fait encor grand jour;  
{ Son éclat se reflète aux objets d'alentour;  
Il éclaire la nuit d'un reste de lumière,  
Et son regard me force à baisser la paupière :  
On dirait ces rayons du jour dont Raphaël  
A couronné le front de ses vierges du ciel.  
Peut-être que ce jour n'était pas un symbole,  
Et que dès ici-bas l'âme a son auréole.  
J'ai beau chercher bien loin dans ma mémoire; rien  
Des visages connus ne rappelle le sien :  
Aucun des compagnons de ma première enfance,  
Des lévites amis de mon adolescence,  
N'avait ces traits si purs, ce front, cette langueur,  
Ce son de voix ému qui vibre au fond du cœur,  
Cette peau qu'un sang bleu sous les veines colore,  
Ce regard qu'on évite et qui vous perce encore,

Cet œil noir qui ressemble au firmament obscur,  
Lorsque l'aube naissante y lutte avec l'azur,  
Où l'humide rayon de l'âme qu'il dévoile  
Sur un fond ténébreux jaillit comme une étoile;  
Ces cheveux dont la soie imite en blonds anneaux  
Les ondulations et les courbes des eaux :  
Il semble, à cette forme où tout est luxe et grâce,  
Que cet être céleste est né d'une autre race,  
Et n'a rien de commun avec ceux d'ici-bas  
Que ce regard d'ami qui l'attache à mes pas.  
Et quand sur ces hauteurs, ses beaux pieds sans chaussure,  
Sa cravate nouée autour de sa ceinture,  
Dans sa veste sans pli jusqu'au cou boutonné,  
A peine resserrant son sein emprisonné,  
Son col nu, et portant sa tête avec souplesse  
Comme un front de coursier qu'on flatte et qu'on caresse,  
Ses cheveux, que d'un an le fer n'a retranchés,  
Des doux côtés du col en boucles épanchés,  
Et son front, tout baigné de sueur ou de pluie,  
Renversé vers le ciel pour qu'un rayon l'essuie,  
Je le vois accourir de loin, et tout à coup  
Sur un pic du glacier m'apparaître debout;  
Je crois voir, tout troublé, la céleste figure,  
Comme un être idéal au-dessus de nature,

Se détacher de terre et se transfigurer,  
Et je suis quelquefois tenté de l'adorer.  
Mais de sa douce voix la tendre résonnance  
Me rappelle à moi-même, et me montre Laurence!

---



De la grotte, 1<sup>er</sup> décembre 1793.

Des aiguilles de glace où s'éclairent ces monts  
L'année a pour six mois retiré ses rayons ;  
Le soleil est noyé dans la mer de nuages  
Qui brise jour et nuit contre ces hautes plages ,  
Et jette au lieu d'écume , à leur cime , à leurs flancs ,  
La neige que la bise y fouette en flocons blancs.  
Le jour n'a qu'un rayon brisé par les tempêtes ,  
Qui s'étend un moment tout trempé sur ces faites ,  
Et que l'ombre qui court vient soudain balayer ,  
Comme le vent la feuille au pied du peuplier.  
Il semble que de Dieu la dernière colère  
Abandonne au chaos ces cimes de la terre :  
L'éternel ouragan torture ces sommets ,  
Les vagues de brouillards n'y reposent jamais ;  
Un sourd mugissement , qu'une plainte accompagne ,  
Roule dans l'air , et sort des os de la montagne.  
C'est la lutte des vents dans le ciel ; c'est le choc  
Des nuages jetés contre l'écueil du roc ;

C'est l'àpre craquement de la branche flétrie  
Qui sous les lourds glaçons se tord, éclate et crie;  
Du corbeau qui s'abat l'aigre croassement;  
Des autans engouffrés le triste sifflement;  
Les bonds irréguliers de la lourde avalauche  
Qui tombe, et que le vent roule en poussière blanche;  
L'éternel contre-coup des chutes des torrents  
Qui sillonnent les rocs sous leurs bonds déchirants,  
Et font gonfler le gouffre, où la cascade tonne,  
D'un souffle souterrain, continu, monotone,  
Tout semblable de loin aux frémissements sourds  
De la corde d'un arc qui vibrerait toujours.

Plus de fêtes du ciel sur ces cimes voilées,  
D'aurore étincelante ou de nuits étoilées;  
Plus de festons de fleurs pendants à mon rocher;  
Plus d'oiseaux accourus pour chanter ou nicher :  
La corneille égarée y suit ses noires bandes;  
Les frimas congelés sont les seules guirlandes  
Qui garnissent la roche où nous nous enfonçons;  
Le jour ne nous y vient qu'à travers les glaçons;  
Mais dans l'air tiède assis, les deux mains sur la braise,  
Aux lueurs du foyer qu'entretient le mélèze,  
Nous passons sans ennui le temps des mauvais jours :

Ils sont si bien remplis que nous les trouvons courts.  
Des entretiens coupés de quelque heure d'étude  
Nous font de notre grotte une douce habitude ;  
Nous nous y recueillons avec la volonté  
De l'oiseau dans son nid près de l'ancre abrité,  
Que sous un ciel de pluie ou sur la plaine blanche  
Le vain courroux des vents berce au chaud sur sa branche.  
Plus les vents déchaînés hurlent d'horribles cris,  
Plus l'avalanche gronde et roule de débris,  
Plus la nuit s'épaissit sous un ciel bas et terne,  
Plus la neige s'entasse autour de la caverne,  
Plus dans ces sifflements, ces terreurs du dehors,  
Nous trouvons d'àpre joie et d'intimes transports,  
Plus nous nous concentrons dans la roche qui tremble,  
Et nous sentons la main de Dieu qui nous rassemble :  
Et si d'un ciel d'hiver quelque rare soleil  
Effleure par hasard la fenêtre au réveil,  
Échappés du rocher comme un chevreuil du gîte,  
Pour jouir du rayon nous nous élançons vite ;  
Nous crions de plaisir en voyant les cristaux  
Formant des murs, des tours, de transparents châteaux,  
Des arches de saphir, des grottes où l'aurore  
Des verts reflets de l'onde en passant se colore,  
Des troncs éblouissants où le givre entassé

Colle autour des rameaux un feuillage glacé,  
Et la neige sans borne, et dont chaque parcelle,  
Eu criant sous nos pieds, luit comme une étincelle.  
Dans ces déserts mouvants nous creusons au hasard  
Des sentiers dont la poudre ébleuit le regard :  
Comme dans l'herbe en fleurs où le chevreau se noie,  
Dans ces lits de frissons nous nous roulons de joie ;  
Nous rions en voyant tous deux nos cheveux blancs,  
Poudrés par les frimas, de givre ruisselants ;  
Nous nous lançons la neige où nos doigts s'engourdissent ;  
De plaisir, en rentrant, nos pieds trahis bondissent ;  
Car Dieu, qui nous confie en ce rude séjour,  
Donne, même en hiver, sa joie à chaque jour.

---

De la grotte, 16 décembre 1793.

La nuit, quand par hasard je m'éveille, et je pense  
Que dehors et dedans tout est calme et silence,  
Et qu'oubliant Laurence auprès de moi dormant,  
Mon cœur mal éveillé se croit seul un moment;  
Si j'entends tout à coup son souffle qui s'exhale,  
Régulier, de son sein sortir à brise égale  
(Ce souffle harmonieux d'un enfant endormi),  
Sur un coude appuyé je me lève à demi,  
Comme au chevet d'un fils une mère qui veille;  
Cette haleine de paix rassure mon oreille;  
Je bénis Dieu tout bas de m'avoir accordé  
Cet ange que je garde et dont je suis gardé;  
Je sens, aux voluptés dont ces heures sont pleines,  
Que mon âme respire et vit dans deux haleines.  
Quelle musique aurait pour moi de tels accords?  
Je l'écoute longtemps dormir, et me rendors.

---

6 janvier 1794.

Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il me donne ?  
Tandis que sous nos pieds la tempête résonne ,  
Que le jour verse au jour des larmes et du sang ,  
L'inaltérable paix sur ces hauts lieux descend ,  
Et la tendre amitié, qui hait la multitude ,  
Nous fait un univers de notre solitude.

Que cet enfant s'attache à mon ombre ! et combien  
Son cœur à son insu se mêle avec le mien !  
Oh ! qui pourra jamais démêler ces deux âmes  
Que la terre et le ciel joignent par tant de trames ?  
L'un de l'autre il serait plus aisé d'arracher  
Ces deux hêtres jumeaux qu'un nœud semble attacher ,  
Et qui, de jour en jour s'enlaçant avec force ,  
Croissent du même tronc et sous la même écorce.  
Mais les comparaisons manquent. Je me souvien  
D'avoir eu pour ami, dans mon enfance, un chien ,  
Une levrette blanche, au museau de gazelle ,

Au poil ondé de soie, au cou de tourterelle,  
A l'œil profond et doux comme un regard humain :  
Elle n'avait jamais mangé que dans ma main,  
Répondu qu'à ma voix, couru que sur ma trace,  
Dormi que sur mes pieds, ni flairé que ma place.  
Quand je sortais tout seul et qu'elle demeurait,  
Tout le temps que j'étais dehors, elle pleurait ;  
Pour me voir de plus loin aller ou reparaitre,  
Elle sautait d'un bond au bord de ma fenêtre,  
Et, les deux pieds collés contre les froids carreaux,  
Regardait tout le jour à travers les vitraux ;  
Ou, parcourant ma chambre, elle y cherchait encore  
La trace, l'ombre au moins du maître qu'elle adore,  
Le dernier vêtement dont je m'étais couvert,  
Ma plume, mon manteau, mon livre encore ouvert ;  
Et, l'oreille dressée au vent pour mieux m'entendre.  
Se couchant à côté, passait l'heure à m'attendre ;  
Dès que sur l'escalier mon pas retentissait,  
Le fidèle animal à mon bruit s'élançait,  
Se jetait sur mes pieds comme sur une proie,  
M'enfermait en courant dans des cercles de joie,  
Me suivait dans la chambre au pied de mon fauteuil ;  
Paraissant endormi, me surveillait de l'œil.  
Là, le son de ma voix, la plainte inachevée,

Ma respiration plus ou moins élevée,  
Le moindre mouvement du pied sur le tapis,  
Le clignement des yeux sur le livre assoupi,  
Le froissement léger du doigt entre la page,  
Une ombre, un vague éclair passant sur mon visage,  
Semblaient dans son sommeil passer et rejaillir,  
D'un contre-coup soudain la faisaient tressaillir;  
Ma joie ou ma tristesse en son œil retracée  
N'était qu'un seul rayon d'une double pensée.  
Elle mourut, encor son bel œil sur le mien.  
Que de pleurs je versai ! Je l'aimais tant ! — Eh bien ,  
Quoique ma plume tremble, en glissant sur la page,  
De ternir dans mon cœur l'amitié par l'image,  
Que de l'âme à l'instinct toute comparaison  
Profane la nature et mente à la raison ,  
Ce charmant souvenir de mon heureuse enfance  
Me revient dans le cœur quand je songe à Laurence.  
Cet ami de ma race à présent m'aime autant ;  
Il ne peut plus de moi se passer un instant ;  
Il s'attriste, il languit pour une heure d'absence ;  
Il marche quand je marche, il pense quand je pense ;  
Son regard suit le mien, comme si de nos cœurs  
Le rayon ne pouvait se diriger ailleurs ;  
Comme mon pauvre chien ou comme l'hirondelle



Qui ne s'alarme plus de nous voir autour d'elle,  
Il s'est apprivoisé pas à pas, jour à jour ;  
Il boude à mon départ, il saute à mon retour :  
Mais pour toute autre voix , pour tout autre visage,  
Cet enfant du désert redeviendrait sauvage.

Oh ! qui n'aimerait pas ce qui nous aime ainsi ?  
Qui pourrait égaler ce que je trouve ici ?  
Que manque-t-il au cœur nourri de ces tendresses ?  
Mon Dieu ! vos dons toujours dépassent vos promesses !  
Et , dans mon plus beau rêve autrefois d'amitié,  
Mon cœur n'en avait pas deviné la moitié !

Le manuscrit était déchiré à cette place, et il manquait un certain nombre de feuilles. On peut présumer par ce qui suit que Jocelyn avait continué à noter les mêmes sentiments et les mêmes circonstances de sa vie heureuse pendant ces mois de solitude.

---

## QUATRIÈME ÉPOQUE.



## QUATRIÈME ÉPOQUE.

---

Grotte des Aigles, 15 avril 1794.

J'ai trouvé ce matin, dans le creux du rocher,  
Le pain que chaque mois le pâtre y vient cacher,  
De cet homme de bien pieuse providence!  
Deux mots l'accompagnaient : « Redoublez de prudence :  
« Dans nos cités sans Dieu malheur à qui descend !  
« L'échafaud des martyrs a toujours soif de sang. »

Brisez, brisez, Seigneur, ces glaives de colère;  
Abrégez, en faveur des justes de la terre,  
Ces jours de désespoir et de convulsions,  
Où votre nom s'éclipse aux yeux des nations!  
Puisse l'ange de paix bientôt y redescendre!  
Mais moi, je n'ai, Seigneur, que grâce à vous rendre:  
Et si ce temps n'était une ère de forfaits,  
Je dirais : « Que ces jours ne finissent jamais ! »

---

La grotte, 6 mai 1794.

Il est des jours de luxe et de saison choisie  
Qui sont comme les fleurs précoces de la vie,  
Tout bleus, tout nuancés d'éclatantes couleurs,  
Tout trempés de rosée et tout fragrants d'odeurs,  
Que d'une nuit d'orage on voit parfois éclore,  
Qu'on savoure un instant, qu'on respire une aurore,  
Et dont, comme des fleurs, encor tout enivrés,  
On se demande après : « Les ai-je respirés ?  
Tant de parfum tient-il dans ces étroits calices ?  
Et, dans douze moments si courts, tant de délices ?

Aujourd'hui fut pour nous un de ces jours de choix :  
Éveillés aux rayons du plus riant des mois,  
A l'hymne étourdissant de la vive alouette  
Qui n'a que joie et cris dans sa voix de poète,  
Au murmure du lac flottant à petit pli,  
Nous nous sommes levés le cœur déjà rempli,  
Ne pouvant contenir l'impatient délire

Qui nous appelle à voir la nature sourire;  
Et nous sommes allés, pas à pas, tout le jour,  
Du printemps sur ces monts épier le retour.

La neige qui fondait au tact du rayon rose  
Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose,  
Comme la stalactite au bord glacé des toits,  
Distillait des rochers et des branches des bois;  
Chaque goutte en pleuvant remontait en poussière  
Sur l'herbe, et s'y roulait en globes de lumière.  
Tous ces prismes, frappés du feu du firmament,  
Remplissaient l'œil d'éclairs et d'éblouissement :  
On eût dit mille essaims d'abeilles murmurantes  
Disséminant le jour sur leurs ailes errantes,  
Sur leur corset de feu, d'azur et de vermillon,  
Et bourdonnant autour d'un rayon de soleil.  
Puis en mille filets ces gouttes rassemblées  
Allaient chercher leurs lits dans le creux des vallées,  
Y couraient au hasard des pentes sur leurs flancs,  
Y déplaient leur nappe ou leurs longs rubans blancs,  
Y gazouillaient en foule en mille voix légères  
Comme des vols d'oiseaux cachés sous les fougères,  
Courbaient l'herbe et les fleurs comme un souffle en glissant,  
Y laissaient des flocons d'écumes en passant;

Puis la brise venait essuyer cette écume ,  
Comme à l'oiseau qui mue elle enlève une plume.

L'air tiède et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons,  
Semblait tomber avec les célestes rayons ,  
Encor tout imprégné d'âme et de sèves neuves ,  
Comme l'air virginal qui vint fondre les fleuves  
Du globe enseveli dans son premier hiver,  
Quand la vie et l'amour se respiraient dans l'air :  
Il soufflait des soupirs, il apportait des nues  
Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues ;  
Il caressait la terre avec de tels accords ,  
Il étreignait les monts avec de tels transports ,  
Il secouait la neige et les troncs et les cimes  
Avec des mouvements et des bruits si sublimes ,  
Que l'on croyait entendre, entre les éléments,  
Des paroles d'amour et des embrassements ,  
Et, dans les forts élans qui semblaient les confondre ,  
L'eau, la terre, et le ciel, et l'éther, se répondre.  
Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir ;  
La feuille du matin sous l'œil semblait grandir ;  
Comme s'il n'avait eu pour été qu'une aurore ,  
Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore ;  
Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois,



S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits,  
S'entrelaçaient aux troncs, se suspendaient aux roches,  
Sortaient de terre en grappe, en dentelles, en cloches,  
Entravaient nos sentiers par des réseaux de fleurs,  
Et nos yeux éblouis dans des flots de couleurs.  
La sève débordant d'abondance et de force  
Coulait en gommes d'or des fentes de l'écorce,  
Suspendait aux rameaux des pampres étrangers,  
Des filets de feuillage et des tissus légers,  
Où les merles siffleurs, les geais, les tourterelles,  
En fuyant sous la feuille, embarrassaient leurs ailes :  
Alors tous ces réseaux, par leur vol secoués,  
Par leurs extrémités d'arbre en arbre noués,  
Tremblaient, et, sur les pieds du tronc qui les appuie,  
De plumes et de fleurs répandaient une pluie.  
Tous ces dômes des bois, qui frémissaient aux vents,  
Ondoyaient comme un lac aux flots verts et mouvants ;  
Des nids d'oiseaux, bercés au roulis des lianes,  
Y flottaient, remplis d'œufs tachetés, diaphanes,  
Des mères qui fuyaient frêle et doux trésor,  
Comme dans le filet la perle humide encor !  
Chaque fois que nos yeux, pénétrant dans ces ombres,  
De la nuit des rameaux éclairaient les dais sombres,  
Nous trouvions, sous ces lits de feuille où dort l'été,

Des mystères d'amour et de fécondité.  
Chaque fois que nos pieds tombaient dans la verdure,  
Les herbes nous montaient jusques à la ceinture,  
Des flots d'air embaumé se répandaient sur nous,  
Des nuages ailés portaient de nos genoux,  
Insectes, papillons, essaims nageants de mouches,  
Qui d'un éther vivant semblaient former les couches :  
Ils montaient en colonne, en tourbillon flottant,  
Comblaient l'air, nous cachaient l'un à l'autre un instant,  
Comme dans les chemins la vague de poussière  
Se lève sous les pas et retombe en arrière;  
Ils roulaient; et sur l'eau, sur les prés, sur le foin,  
Ces poussières de vie allaient tomber plus loin;  
Et chacune semblait, d'existence ravie,  
Épuiser le bonheur dans sa goutte de vie,  
Et l'air qu'ils animaient de leurs frémissements  
N'était que mélodie et que bourdonnements.

Oh! qui n'eût partagé l'ivresse universelle  
Que l'air, le jour, l'insecte, apportaient sur leur aile?  
Oh! qui n'eût aspiré cette haleine des airs  
Qui tiédissait la neige et fondait les hivers?  
La sève de nos sens comme celle des arbres  
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres;

Et la vie, en battant dans nos seins à grands coups,  
Semblait vouloir jaillir et déborder de nous.  
Nous courions; des grands rocs nous franchissions les fentes;  
Nous nous laissions rouler dans l'herbe sur les pentes;  
Sur deux rameaux noués le bouleau nous berçait;  
Notre biche étonnée à nos pieds bondissait;  
Nous jetions de grands cris pour ébranler les voûtes  
Des arbres, d'où pleuvait la sève à grosses gouttes;  
Nous nous perdions exprès, et, pour nous retrouver,  
Nous restions des moments, sans parole, à rêver;  
Puis nous partions d'un trait, comme si la pensée  
Par le même ressort en nous était pressée,  
Et, vers un autre lieu prompts à nous élancer,  
Nous courions pour courir et pour nous devancer.  
Mais toute la montagne était la même fête;  
Les nuages d'été qui passaient sur sa tête  
N'étaient qu'un chaud duvet que les rayons brûlants  
Enlevaient au glacier, cardaient en flocons blancs.  
Les ombres qu'allongeaient les troncs sur la verdure,  
Se découpant sur l'herbe en humide bordure,  
Dans quelque étroit vallou, berceau déjà dormant,  
Versaient plus de mystère et de recueillement;  
Et chaque heure du jour en sa magnificence,  
Apportant sa couleur, son bruit ou son silence,

A la grande harmonie ajoutait un accord,  
A nos yeux une scène, à nos sens un transport.  
Enfin, comme épuisés d'émotions intimes,  
L'un à côté de l'autre, en paix nous nous assîmes  
Sur un tertre aplani, qui comme un cap de fleurs  
S'avavançait dans le lac plus profond là qu'ailleurs,  
Et dont le flot, bruni par l'ombre haute et noire,  
Ceignait d'un gouffre bleu ce petit promontoire;  
On y touchait de l'œil tout ce bel horizon,  
Une mousse jaunâtre y servait de gazon,  
Et des verts coudriers l'ombre errante et légère,  
Combattant les rayons, y flottait sur la terre.  
Nos cœurs étaient muets à force d'être pleins;  
Nous effeuillions sur l'eau des tiges dans nos mains;  
Je ne sais quel attrait des yeux pour l'eau limpide  
Nous faisait regarder et suivre chaque ride,  
Réfléchir, soupirer, rêver sans dire un mot,  
Et perdre et retrouver notre âme à chaque flot.  
Nul n'osait le premier rompre un si doux silence,  
Quand, levant par hasard un regard sur Laurence,  
Je vis son front rougir et ses lèvres trembler,  
Et deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler,  
Comme ces pleurs des nuits qui ne sont pas la pluie,  
Qu'un pur rayon colore, et qu'un vent tiède essuie.

— Que se passe-t-il donc, Laurence, aussi dans toi ?  
Est-ce qu'un poids secret t'opprime ainsi que moi ?  
— Oh ! je sens, me dit-il, mon cœur prêt à se fendre ;  
Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre :  
Elle voudrait créer une langue de feu ,  
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.  
— Dis-moi, repris-je, ami, par quelles influences  
Mon âme au même instant pensait ce que tu penses ?  
Je sentais dans mon cœur, au rayon de ce jour,  
Des élans de désirs, des étreintes d'amour  
Capables d'embrasser Dieu, le temps et l'espace ;  
Et pour les exprimer ma langue était de glace.  
Cependant la nature est un hymne incomplet,  
Et Dieu n'y reçoit pas l'hommage qui lui plaît,  
Quand l'homme, qu'il créa pour y voir son image,  
N'élève pas à lui la voix de son ouvrage :  
La nature est la scène, et notre âme est la voix.  
Essayons donc, ami, comme l'oiseau des bois,  
Comme le vent dans l'arbre ou le flot sur le sable,  
De verser à ses pieds le poids qui nous accable,  
De gazouiller notre hymne à la nature, à Dieu :  
Créons-nous par l'amour prêtres de ce beau lieu !  
Sur ces sommets brûlants son soleil le proclame,  
Proclamons-l'y nous-même et chantons-lui notre âme !

La solitude seule entendra nos accents :  
Écoute ton cœur battre , et dis ce que tu sens.

LAURENCE.

D'où venez-vous , ô vous , brises nouvelles,  
Pleines de vie et de parfums si doux ,  
Qui de ces monts palpitants comme nous  
Faites jaillir , au seul vent de vos ailes ,  
Feuilles et fleurs comme des étincelles ?  
Ces ailes d'or , où les embaumez-vous ?

Est-il des monts , des vallons et des plaines ,  
Où vous baignez dans ces parfums flottants ?  
Où tous les mois sont de nouveaux printemps ?  
Où tous les vents ont ces tièdes haleines ?  
Où de nectar les fleurs sont toujours pleines ,  
Toujours les cœurs d'extase palpitants ?

Ah ! s'il en est , doux souffles de l'aurore ,  
Emportez-nous avec l'encens des fleurs ,  
Emportez-nous où les âmes sont sœurs !  
Nous prions mieux le Dieu que l'astre adore ;  
Car l'âme aussi veut le ciel pour éclore ,  
Et la prière est le parfum des cœurs !

MOI.

Vois-tu là-haut dans la vallée,  
Où le jour glisse pas à pas,  
Où la neige, en tapis roulée,  
Se fane, fume, et ne fond pas;  
Vois-tu l'arc-en-ciel, dans sa couche,  
Frémir au rayon qui le touche,  
Comme un serpent dans son sommeil,  
Qui sur ses mille écailles peintes  
Reflète à l'œil les triples teintes  
De l'eau, de l'air et du soleil ?

C'est le nid où sur la montagne  
Ce serpent du ciel vient muer :  
A mesure que le jour gagne,  
Vois ses écailles remuer !  
Vois comme en changeante spirale  
Il noue, il concentre, il étale  
Ses tronçons d'orange et de bleu !  
Regarde ! le voilà qui lève,  
Au brouillard, son cou comme un glaive,  
Et lui vibre son dard de feu.

Il monte, aspiré par l'aurore.  
Oh ! comme chaque anneau dormant  
Du glacier qui se décolore  
Se détache insensiblement !  
Il se déroule, il plane, il courbe  
Du mont au ciel sa vaste courbe,  
Et sa tête à ses pieds répond.  
Dieu ! quelle arche de monde à monde !  
Quel océan avec son onde  
Comblerait ce céleste pont?,...

Est-ce un pont pour passer tes anges,  
O toi qui permets à nos yeux  
De voir ces merveilles étranges ?  
Est-ce un pont qui mène à tes cieux ?  
Ah ! si je pouvais, ô Laurence,  
Monter où cette arche commence,  
Gravir ces degrés éclatants ;  
Et, pour qu'un ange m'y soutienne  
L'œil au ciel, ma main dans la tienne,  
Passer sur la mort et le temps !

LAURENCE.

Vois dans son nid la muette femelle



Du rossignol qui couve ses doux œufs :  
Comme l'amour lui fait enfler son aile,  
Pour que le froid ne tombe pas sur eux !

Son cou , que dresse un pen d'inquiétude,  
Surmonte seul la conque où dort son fruit,  
Et son bel œil, éteint de lassitude,  
Clos du sommeil, se rouvre au moindre bruit.

Pour ses petits son sonci la consume,  
Son blond duvet à ma voix a frémi;  
On voit son cœur palpiter sous sa plume,  
Et le nid tremble à son souffle endormi.

A ce doux soin quelle force l'enchaîne?  
Ah ! c'est le chant du mâle dans les bois ,  
Qui, suspendu sur la cime du chêne,  
Fait ruisseler les ondes de sa voix.

Oh ! l'entends-tu distiller goutte à goutte  
Ses lents soupirs après ses vifs transports ?  
Puis, de son arbre étourdissant la voûte,  
Faire écumer ses cascades d'accords ?

Un cœur aussi dans ses notes palpite ;

L'âme s'y mêle à l'ivresse des sens;  
Il lance au ciel l'hymne qui bat si vite,  
Ou d'une larme il mouille ses accents.

A ce rameau qui l'attache lui-même ?  
Et qui le fait s'épuiser de langueur ?  
C'est que sa voix vibre dans ce qu'il aime,  
Et que son chant y tombe dans un cœur !

De ses accents sa femelle ravie  
Veille attentive en oubliant le jour ;  
La saison fuit, l'œuf éclôt, et sa vie  
N'est que printemps, que musique et qu'amour.

Dieu de bonheur, que cette vie est belle !  
Ah ! dans mon sein je me sens aujourd'hui  
Assez d'amour pour reposer comme elle,  
Et de transports pour chanter comme lui !

MOI.

Vois-tu glisser entre deux feuilles  
Ce rayon sur la mousse où l'ombre traîne encor,  
Qui vient obliquement sur l'herbe que tu cueilles  
S'appuyer par le bout comme un grand levier d'or ?

L'étamine des fleurs qu'agite la lumière  
Y monte en tournoyant en sphère de poussière;  
L'air y devient visible; et dans ce clair milieu  
On voit tourbillonner des milliers d'étincelles,  
D'insectes colorés, d'atomes bleus, et d'ailes  
Qui nagent en jetant une lueur de Dieu.

Comme ils gravitent en cadence,  
Nouant et dénouant leurs voils harmonieux!  
Des mondes de Platon on croirait voir la danse  
S'accomplissant aux sons des musiques des cieux.  
L'œil ébloui se perd dans leur foule innombrable;  
Il en faudrait un monde à faire un grain de sable,  
Le regard infini pourrait seul les compter:  
Chaque parcelle encor s'y poudroie en parcelle.  
Ah! c'est ici le pied de l'éclatante échelle  
Que, de l'atome à Dieu, l'infini voit monter.

Pourtant chaque atome est un être!  
Chaque globule d'air est un monde habité;  
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,  
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité!  
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,  
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leurs destins et leur place;

La pensée et la vie y circulent à flot ;  
Et, pendant que notre œil se perd dans ces extases ,  
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases  
Entre la pensée et le mot !

O Dieu ! que la source est immense  
D'où coule tant de vie, où rentrent tant de morts !  
Que perçant l'œil qui porte à de telle distance !  
Qu'infini le regard qui veille à tant de sorts !  
Que d'amour dans ton sein pour embrasser ces mondes,  
Pour couvrir de si loin ces poussières fécondes,  
Descendre aussi puissant des soleils au ciron !  
Et comment supporter l'éclat dont tu te voiles ?  
Comment te contempler au jour de tes étoiles ,  
Dieu si grand dans un seul rayon ?

LAURENCE.

Oh ! comme ce rayon , que son regard nous touche ,  
Lui qui descend d'en haut jusqu'à ces profondeurs !

MOI.

Ah ! puisse son oreille entendre sur ma bouche  
L'humble bégaiement de nos cœurs ,  
Lui qui , du sein de ses splendeurs ,

Entend le battement des ailes de la mouche  
Noyée au calice des fleurs !

LAURENCE.

Qu'il nous garde en ce lieu pour savourer ensemble  
Les trésors que sa main dans le désert assemble !

MOI.

Comme deux rossignols au même nid éclos ,  
Euseignons-nous l'un l'autre à moduler ces hymnes ;  
De la voix de la terre expirant sur ces cimes  
Soyons-lui les derniers échos !

LAURENCE.

Qu'un seul souffle pour lui sorte de deux poitrines !  
Qu'il nous fasse un seul sort ! qu'il nous cueille en commun !

MOI.

Et parfumons ses mains divines ,  
Comme sur un seul jet deux lis qui n'en font qu'un ,

Qui n'ont dans le rocher que les mêmes racines,  
Et qu'on cueille à la fois sur les mêmes collines,  
Tout remplis du même parfum !

Des pleurs mouillaient nos voix ; je regardais Laurence,  
Et longtemps nos esprits prièrent en silence...

---

25 juillet 1794.

Enfant, j'ai quelquefois passé des jours entiers  
Au jardin, dans les prés, dans quelques verts sentiers  
Creusés sur les coteaux par les bœufs du village,  
Tout voilés d'aubépine et de mère sauvage;  
Mon chien auprès de moi, mon livre dans la main,  
M'arrêtant sans fatigue et marchant sans chemin,  
Tantôt lisant, tantôt écorçant quelque tige,  
Suivant d'un œil distrait l'insecte qui voltige,  
L'eau qui coule au soleil en petits diamants,  
Ou l'oreille clouée à des bourdonnements.  
Puis, choisissant un gîte à l'abri d'une haie,  
Comme un lièvre tapi qu'un aboiement effraie,  
Ou couché dans le pré, dont les gramens en fleurs  
Me noyaient dans un lit de mystère et d'odeurs,  
Et recourbaient sur moi des rideaux d'ombre obscure,  
Je reprenais de l'œil et du cœur ma lecture.  
C'était quelque poète au sympathique accent  
Qui révèle à l'esprit ce que le cœur pressent,

Hommes prédestinés, mystérieuses vies,  
Dont tous les sentiments coulent en mélodies,  
Que l'on aime à porter avec soi dans les bois,  
Comme on aime un écho qui répond à nos voix !  
Ou bien c'était eneor quelque touchante histoire  
D'amour et de malheur, triste et bien dure à croire :  
Virginie arrachée à son frère, et partant,  
Et la mer la jetant morte au cœur qui l'attend !  
Je la mouillais de pleurs et je marquais le livre,  
Et je fermais les yeux et je m'écoutais vivre ;  
Je sentais dans mon sein monter comme une mer  
De sentiment doux, fort, triste, amoureux, amer,  
D'images de la vie et de vagues pensées  
Dans les flots de mon âme indolemment bercées,  
Doux fantômes d'amour dont j'étais créateur,  
Dramas mystérieux et dont j'étais l'acteur.  
Puis, comme des brouillards après une tempête,  
Tous ces drames conçus et joués dans ma tête  
Se brouillaient, se croisaient, l'un l'autre s'effaçaient ;  
Mes pensers soulevés comme un flot s'affaissaient ;  
Les gouttes se séchaient au bord de ma paupière,  
Mon âme transparente absorbait la lumière,  
Et, sereine et brillante avec l'heure et le lieu,  
D'un élan naturel se soulevait à Dieu.



Tout finissait en lui comme tout y commence,  
Et mon cœur apaisé s'y perdait en silence;  
Et je passais ainsi, sans m'en apercevoir,  
Tout un long jour d'été, de l'aube jusqu'au soir,  
Sans que la moindre chose intime, extérieure,  
M'en indiquât la fuite, et sans connaître l'heure  
Qu'au soleil qui changeait de pente dans les cieux,  
Au soir plus pâissant sur mon livre ou mes yeux,  
Au serein qui de l'herbe humectait les calices;  
Car un long jour n'était qu'une heure de délices !

Eh bien, ce doux été, dont j'achève le cours,  
N'a pas duré pour moi plus qu'un de ces beaux jours !  
Seulement je n'ai plus de ces vagues images  
Que l'âme vide attire et colore en nuages,  
De ces pleurs de l'instinct que je sentais rouler  
Dans mes yeux, sans savoir qui les faisait conler :  
Tout cela s'est enfui comme un brouillard de l'âme  
Qu'un rayon plus puissant absorbe dans sa flamme.  
Ah ! c'est assez pour moi de lire dans un cœur,  
D'y voir ses sentiments éclore dans leur fleur ;  
Dans chaque impression que chaque heure y fait naître,  
D'étudier son âme et de m'y reconnaître,  
Moi tout entier, mais moi plus jeune de six ans,

Sous des traits plus naïfs, plus doux, plus séduisants,  
Dans cet étonnement tendre que toute chose  
Donne, au premier contact, à l'âme à peine éclosé,  
Daus la limpidité de l'eau dans ce bassin  
Avant qu'un rameau mort soit tombé dans son sein.  
Aussi, je ne lis plus. Moi, lire? Eh! quel poëme  
Égalerait jamais la voix de ce qu'on aime?  
Quelle histoire touchante emporterait mon cœur  
Dans une fiction égale à mon bonheur?  
Quels vers vaudraient pour moi son âme? et quelle page  
Disputerait mes yeux à son charmant visage,  
Quand, sous ses blonds cheveux se dérobaient au jour,  
Il rougit d'amitié comme on rougit d'amour,  
Et que, pour me cacher cette honte enfantine,  
Il m'embrasse en collant son front sur ma poitrine?

Aussi, depuis qu'un cœur bat enfin sur le mien,  
Tous mes instincts sont purs et me portent au bien;  
Mon âme, qui souvent tarit dans la prière,  
Nage toujours en moi dans les flots de lumière:  
Une telle clarté m'échauffe dans ses yeux,  
Le timbre de sa voix m'est si mélodieux,  
Tant de divinité sur ce doux front rayonne,  
Que la splendeur de Dieu jour et nuit m'environne.

Sous un éclair d'en haut qui peut nier le jour?

Ah ! que de vérité dans un rayon d'amour !

Que l'accent de sa voix en priant Dieu me touche !

Il me semble que Dieu m'entend mieux par sa bouche.

15 octobre 1794.

Les seuls événements de notre solitude  
Sont le ciel plus clément ou la saison plus rude,  
La fleur tardive éclore aux fentes du rocher,  
Un oiseau rouge et bleu qui commence à percher  
Dans le chêne, et prépare un toit pour sa famille;  
L'aigle qui de son œuf a brisé la coquille;  
Un combat, sur le lac, du cygne et du faucon;  
La plume ensanglantée y tombant à flocon;  
Des vols de corbeaux noirs qui de la voix s'assemblent,  
Sous leurs ailes de jais les rameaux morts qui tremblent;  
La biche qui reprend son long duvet d'hiver,  
Une aurore de feu le soir traversant l'air :  
Voilà nos seuls soucis ici-bas. Mais notre âme  
Est un monde complet où se passe un grand drame;  
Drame toujours le même et renaissant toujours,  
Dont l'amitié suffit à varier le cours.  
Les entretiens repris, les plaintes fugitives;  
Sur l'avenir douteux les vagues perspectives;

Les plans de destinée et de vie en commun ,  
Cette fraternité de deux êtres en un ;  
Et comment nous n'aurons à nous deux , sur la terre ,  
Qu'un toit, qu'une pensée , et, couple solitaire ,  
Nous la traverserons sans y mêler nos cœurs ,  
Comme un couple d'oiseaux dont le gîte est ailleurs.  
Sur ces plans d'avenir quand par hasard j'insiste ,  
Laurence écoute moins ; l'avenir le rend triste ;  
On dirait qu'un présage est là pour le frapper :  
Il craint toujours de voir le présent s'échapper.  
Oh ! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie ;  
Qu'une goutte à sa lèvre est une mer de joie !  
La mouche aussi s'irrite et s'enfuit , quand le doigt  
Efface sur la fleur la perle qu'elle boit.

---

1<sup>er</sup> novembre 1794.

Ce soir, un doux retour des vents chauds du midi  
Balayait de nos monts le sommet attiédi ;  
Triste et tendre soupir que ce vent nous apporte,  
Dernier baiser d'adieu sur une saison morte.  
Le ciel était profond et pur comme une mer,  
Et dans ses profondeurs on voyait s'allumer  
Les foyers de soleils aux lueurs argentines,  
Comme un feu de berger le soir sur les collines ;  
La lune sur un pic brillait comme un glaçon,  
Et sur les eaux du lac courait en blanc frisson ;  
Des chênes dépouillés de leurs cimes touffues  
Les squelettes dressaient leurs longues branches nues ;  
Les feuilles que roulaient les secousses du vent  
Ondoyaient sous nos pas comme un marais monvant,  
Et les bois morts tombés bruïssaient sur la terre  
Comme les ossements qu'un fossoyeur déterre.  
A ces craquements sourds des cimes, à ces coups  
Des tempêtes, nos cœurs se serraient malgré nous,

Et nous nous rapprochions pas à pas, en silence,  
Du rocher où dormait le père de Laurence.

Quand nous fûmes auprès, je ne sais quel penser

Monta de cette tombe et vint me traverser :

— « Pauvre Laurence, dis-je, en t'enlevant ton père

« Dieu te fit dans moi seul retrouver père et mère;

« Et, tant que je vivrai, tout leur amour pour toi,

« Multiplié du mien, plane et t'entoure en moi.

« Mais si Dieu, rappelant le seul être qui t'aime,

« T'enlevait ton ami; si je mourais moi-même!

« Toi, que deviendrais-tu? » — « Ce que je deviendrais?

« Peux-tu le demander, toi? Moi, si tu mourais!... »

Puis, me fermant du doigt la bouche avec colère,

M'entraîna sans répondre au tombeau de son père :

« Il m'a mis dans tes bras comme un sacré dépôt,

« S'écria-t-il; tu dois le lui rendre là-haut;

« Il veille dans le ciel sur ta double existence :

« Je crois à ton soutien comme à sa Providence.

« Mais, en croyant au Dieu que m'enseigne ta voix,

« Ah! ne t'y trompe pas, c'est à toi que je crois;

« Et s'il brisait en toi sa plus sensible image,

« Si je ne voyais plus son ciel dans ton visage,

« S'il ne m'éclairait plus le cœur par ton regard,

« Va, je ne croirais plus qu'au malheur, au hasard,

« Et j'irais dans la mort l'interroger lui-même ,  
« Pour savoir si l'on dort là-bas , ou si l'on aime ! »  
Et , comme revenant de son égarement :  
— « Pardonne , reprit-il , j'ai trop d'empportement ;  
« J'ai peut-être dit là des mots dont Dieu s'offense.  
« Mais la mort , n'est-ce pas une éternelle absence ?  
« Tu n'en parlerais plus , ami , si tu m'aimais.  
« Ta mort , la mienne , oh ! moi , je n'y pense jamais ! »  
Puis , s'échappant soudain d'une course insensée ,  
Comme pour secouer du front une pensée ,  
Il courut vers les bords d'un abîme sans fond ,  
Où deux rochers , courbés comme l'arche d'un pont ,  
Laisant entre leurs pans un intervalle immense ,  
Du lac qui gronde au pied recouvraient toute une anse ;  
Et , prenant son élan comme pour s'y jeter ,  
Il le franchit d'un bond qui me fit palpiter.  
— « Ah ! tu frémis ! dit-il avec un rire étrange ;  
« Tant mieux ; tu m'as parlé de mort , et je me venge ! »  
J'ai voulu le gronder , mais il s'était enfui.  
Du cœur de cet enfant quel sombre éclair a lui ?  
Que cette âme , profonde à l'œil qui la regarde ,  
Fait aimer et frémir ! et qu'il faut prendre garde !

---



6 novembre 1794.

Ici l'hiver précoce est déjà descendu ,  
Le linceul de la terre est partout étendu ;  
Les vents roulent sur nous des collines de neige.  
Oh ! béni soit le roc dont l'ancre nous protège !  
Car nous ne pourrions plus faire un pas sans péril  
Hors de l'obscur abri qui cache notre exil.  
On ne distingue plus les vallons de leurs cimes ,  
Les torrents de leurs bords, les pics de leurs abîmes ;  
Le déluge a couvert d'un océan gelé  
Les gorges, les sommets, et tout est nivelé,  
Et les vents des frimas, labourant la surface,  
Font changer chaque nuit les collines de place,  
La biche même tremble, et, ne nous quittant pas,  
Sur la plaine trompeuse hésite à faire un pas.  
L'arche par où ces monts touchent à la vallée  
D'une énorme avalanche aujourd'hui s'est comblée,  
Et, comme dans une île inaccessible aux yeux ,  
Nous tiendra renfermés jusqu'aux mois pluvieux.

Oh ! que j'aime ces mois où , comme cette terre ,  
En lui-même le cœur se chauffe et se resserre ,  
Et recueille sa sève en cette demi-mort  
Pour couler au printemps plus abondant , plus fort !  
Comme avec volupté l'âme qui s'y replie  
S'enveloppe de paix et de mélancolie ,  
Mêle même au bonheur je ne sais quoi d'amer  
Qui relève son goût comme un sel de la mer ;  
Jouit de se sentir aimer, penser, et vivre ,  
Pendant que tout frissonne et tout meurt sous le givre ,  
Et s'entoure à plaisir, dans ces jours sans soleil ,  
De rêves de son choix comme pour un sommeil !

---

7 décembre 1794.

La foudre a déchiré le voile de mon âme !  
Cet enfant, cet ami, Laurence, est une femme...  
Cette aveugle amitié n'était qu'un fol amour.  
Ombres de ces rochers, cachez ma honte au jour !

. . . . .

---

Même date, la nuit, à onze heures.

Elle dort, la poitrine un peu moins oppressée ;  
La fièvre en mots sans suite égare sa pensée :  
« Mon père !... Jocelyn !... où sont-ils tous deux... ? Morts ! »  
Ses pieds veulent courir. Oh ! dors, pauvre enfant, dors !  
Jocelyn vit encor pour te rendre à la vie.  
Mais, oh ! qu'elle te soit ou rendue ou ravie,  
Il vit l'âme en suspens entre ces deux malheurs :  
Mort pour toi si tu vis, et mourant si tu meurs !

Même date, 7 décembre, à minuit.

L'heure a versé sa paix sur son front qui sommeille;  
Ses pieds sont moins glacés dans mes mains!... Quelle veille!  
Quel jour et quelle nuit! et demain, et toujours!  
Quel repos! quel réveil! quelles nuits et quels jours!  
Est-ce un rêve d'un an que j'ai fait dans ces ombres?  
Mon cœur nage incertain comme sur des mers sombres,  
Ne pouvant ni toucher le fond, ni voir le bord,  
Entre le désespoir, ou le crime, ou la mort!  
Ah! recueillons un peu mon esprit qui s'égare!  
D'hier à cette nuit un siècle me sépare.  
Souvenons-nous : sachons au moins nous retracer  
Ce gouffre qu'un instant nous a fait traverser :  
Repassons pas à pas toutes les circonstances  
Du jour fatal qui rompt d'un coup deux existences;  
Marquons l'heure où, du haut de ma félicité,  
Dans l'abîme sans fond Dieu m'a précipité.

Les rayons du matin colorés par la neige

Brillaient comme un appât pour l'oiseau dans un piège ;  
L'air ambiant et pur semblait s'être adouci ,  
Quelques oiseaux posaient sur le givre durci ;  
Ce jour de mort avait l'éclat d'un jour de fête :  
La biche impatiente au vent tendait sa tête.  
Je me sentis tenté de prendre aussi l'essor ;  
Laurence dans sa mousse, hélas ! dormait encor.  
La biche qui la nuit au bord de ses pieds couche ,  
De peur de l'éveiller, n'osa quitter sa couche ,  
Et, d'un œil inquiet me regardant sortir ,  
Comme un pressentiment paraissait m'avertir.  
Je sortis. La montagne éblouit ma paupière :  
Tout l'horizon glacé rayonnait de lumière ,  
De chaque atome d'air une lueur sortait.  
Je tentai quelques pas ; la neige me portait ,  
Et craquait sous mes pieds comme un morceau de verre  
Qu'on trouve sur ses pas et qu'on écrase à terre.  
Je frémis de plaisir, et m'élançai plus loin :  
De mouvement et d'air mes sens avaient besoin ;  
Je courus jusqu'au pont formé par l'avalanche ;  
Je franchis le ravin sur cette croûte blanche  
Dont la voûte tremblait et grondait sous mes pas ,  
Et me cachait les eaux qui mugissaient plus bas.  
Je voulus profiter de cette arche gelée

Pour descendre en deux bonds jusque dans la vallée,  
Et voir si le berger ne serait pas venu  
Apporter quelque chose au dépôt convenu.  
Je n'y trouvai qu'un mot : « Gardez-vous de descendre ! »  
Mot que sa charité d'en bas faisait entendre.  
Je remontai bien vite, et déjà du matin  
Le ciel s'était sali comme un dôme d'étain ;  
Il éteignait le jour qui s'efforçait d'éclorre,  
Et ramenait la nuit une heure après l'aurore :  
Le vent, que les brouillards paraissaient renfermer,  
En remuait les flots comme une lourde mer ;  
Il éclatait parfois dans le choc des orages  
Comme un coup de cañon tiré dans les nuages ;  
Mais, quoique encor bien haut il parût retentir,  
La montagne en travail semblait le pressentir,  
Et ses vastes rameaux de granit et de marbre  
Craquaient et se tordaient comme les bras d'un arbre.  
Semblable au brasier vert que l'on vient d'allumer,  
Je voyais la montagne en mille endroits fumer :  
Ces vapeurs de la neige amollissaient la croûte ;  
Mes pieds n'y trouvaient plus une solide route,  
Mais, lourds et sans appui sur ce terrain mouvant,  
A chaque pas de plus enfonçaient plus avant.  
Je courais, je tremblais que la neige fondue

Ne fit crouler le pont de glace suspendue  
Avant que du ravin j'eusse atteint l'autre bord :  
Ah ! j'aurais préféré des millions de mort !  
Que serait devenu loin de moi le seul être  
Qui m'attendait?... Hélas ! mieux eût valu peut-être !  
Dieu ne le permit pas ; au suprême moment  
Où le pont s'abîmait sur le gouffre écumant ,  
Où l'avalanche en poudre affaissant sa colline  
Fondait comme des pans de montagne en ruine ,  
Je franchissais le gouffre et l'arche d'un élan ;  
Mais à peine mon pied touchait à l'autre pan ,  
Que l'ouragan s'échappe , et de toutes les crêtes  
Fait voler dans les fonds l'écume des tempêtes ,  
Les lance en poudre , en flots immenses, tournoyants ,  
Comme l'étroit ravin de leurs blocs ondoyants ;  
Jusqu'aux gneules du pont les dresse, les entasse.  
L'arc-boutant de granit chancelle sous la masse ,  
Se précipite et roule , et sur ces noirs sommets  
Du séjour des vivants nous sépare à jamais.  
Je m'accrochai des mains aux angles de ravine ,  
Qui tremblaient comme un cap que la mer déracine ;  
Le roc concave et creux m'abritait ; ses rebords  
Du choc de l'avalanche y préservaient mon corps.  
J'embrasse cet appui pendant que la tourmente



De ses propres débris s'accélère, s'augmente,  
Et passe sur ma tête avec ses vents, ses flots,  
Et sa mer de brouillard flottant dans son chaos.  
Là, le sein sans haleine et le front sans pensée,  
Comme une feuille morte au rameau balancée,  
J'attendais que la neige, entassant pli sur pli,  
M'eût du linceul glacé, vivant, enseveli.  
Je voyais, de ma niche, au souffle des rafales,  
Se dérouler au loin les lames colossales,  
Creuser de hauts sillons qui croulaient sur leurs flancs,  
Surmonter leurs sommets par d'autres sommets blancs,  
Se heurter, se briser, s'enfoncer en silence,  
Jusqu'au ciel obscurci jaillir en gerbe immense,  
Tournoyer en nuage et tomber. Chaque fois  
Que la vague en pleuvant m'enfonçait sous son poids,  
Pour m'arracher du gouffre et revoir la lumière,  
Sous mes pieds, sous mes mains j'écrasais la poussière,  
Et, retardant ainsi l'instant, l'instant fatal,  
Dressais contre la roche un nouveau piédestal.  
Oh ! quand une lueur me rendait l'espérance,  
Que je bénissais Dieu d'être là sans Laurence ;  
De savoir cet enfant sous la grotte endormi,  
A l'abri de la mort où luttait son ami !  
Je ne me doutais pas qu'à ce péril suprême

Sa tendresse pour moi l'avait jeté lui-même.  
Pourtant, dans ce chaos de bruit, de mouvements,  
À travers les roulis, les coups, les sifflements,  
Au milieu d'une pause et d'un affreux silence,  
Doux fois je crus entendre, éteints par la distance,  
Parmi les cris du vent des cris aigus courir,  
Mon nom inachevé dans des sanglots mourir.  
Mon cœur avait frémi... Mais c'était impossible !  
L'ange même de Dieu, dans la mêlée horrible  
De la neige et du vent luttant pour l'entasser,  
Sur des ailes de feu n'eût pas osé passer !  
Je ne sais pas combien dura cette agonie :  
Quand la mort la mesure, une heure est infinie :  
Et, pour mesurer l'heure et compter les moments,  
Je n'avais de mon cœur que les lourds battements.

. . . . .

Enfin le vent tomba ; le jour teignit les nues ;  
Sa lueur n'éclaira des plages inconnues ;  
Un souffle aigu du nord, courant comme un frisson,  
Durcit la neige en poudre et la pluie en glaçon ;  
Les abîmes mouvants, gelés à cette haleine,  
Devinrent sous mes pas une solide plaine ;

J'orientai mon œil au soleil éclatant,  
Je me précipitai dans l'antrè haletant :  
« Laurence!... » L'écho seul me renvoya « Laurence!... »  
Mon cœur pétrifié plongea dans ce silence...  
Un éclair de terreur m'illumine à demi :  
Il a bravé la mort pour sauver son ami !  
Je ressors à l'instant de la caverne vide,  
Je cherche sur la neige une empreinte, une ride ;  
J'appelle ; tout se tait. Je m'élance au hasard ;  
J'aurais voulu sonder l'espace d'un regard ;  
Mon oreille à mes cris attendait la réponse,  
Comme un homme jugé dont l'arrêt se prononce :  
Entre l'affreux silence et le cri de ma voix ,  
Dans un seul battement mon cœur mourut cent fois ;  
Je tombais, quand la biche, à ma voix accourue,  
Bondit autour de moi. Je frémis à sa vue ;  
Elle lécha mes mains , et se mit à marcher,  
En se tournant vers moi comme pour me chercher ;  
Puis, franchissant d'un bond une blanche colline,  
Disparut à mes yeux au fond d'une ravine.  
Sur le rebord glissant, d'un trait je la suivis ;  
Le gouffre d'un regard fut sondé ; je la vis,  
Sur la pente des rocs dont les arêtes nues  
Hérissaient les frimas de leurs pointes aiguës ,

Voler jusqu'au lit creux de l'abîme profond ,  
Écarter du museau la neige épaisse au fond ,  
Et découvrir au jour, dans sa fosse glacée,  
Le corps inanimé de l'enfant ! La pensée  
Ne franchit pas plus vite un espace idéal :  
Je fus aussitôt qu'elle au fond du creux fatal.  
Sur la neige en monceaux que son pur sang colore,  
Laurence évanoui, blessé, mais tiède encore,  
Ses beaux cheveux souillés de sang et de glaçons, e  
Luttait avec la mort et ses derniers frissons :  
Je me jette sur lui, je le prends, je l'enlève ;  
Je l'emporte insensible et léger comme un rêve,  
Comme une mère porte un enfant dans ses bras,  
Sans en sentir le poids et sans faire un faux pas ,  
Comme si quelque force intérieure, intime ,  
M'eût aidé d'elle-même à remonter l'abîme.  
Dans la grotte à l'abri je fus en un moment ;  
J'y déposai le corps toujours sans mouvement ;  
Je rallumai du feu, je tournai vers la flamme  
Les pieds ; et, soutenant le front que la mort pâme  
Sur mes genoux, du cri, du souffle, de la main,  
Je rappelai la vie, hélas ! longtemps en vain.  
Mes lèvres ne pouvaient réchauffer sur sa bouche  
Le souffle évanoui ; je le mis sur ma couche,

J'étanchai sur son front le sang qui s'y gelait.  
De sa poitrine encor d'autre sang ruisselait,  
Et de son vêtement souillé les déchirures  
M'indiquaient sur son corps aussi d'autres blessures.  
Pour lui donner de l'air et pour les découvrir,  
Je déchire des dents l'habit lent à s'ouvrir...  
Un sein de femme, ô ciel ! sous la sanglante toile !  
Ma main recule froide et mon regard se voile !...  
Mon front tourne et bourdonne et bat sans sentiment,  
Et je ne sais combien dura l'affreux moment.  
Cependant le péril me rend à la nature :  
Le sang que le froid glace aux bords de la blessure  
Rentre dans la poitrine et semble l'étouffer.  
Rien là pour l'humecter, rien pour la réchauffer !  
Sur ce sein déchiré sans souffle je me penche,  
De mes lèvres en feu je l'échauffe et l'étanche :  
Il coule... , elle revit... , voit son sein découvert,  
Rougit, ferme son œil, et ne l'a plus rouvert !  
De ses sens affaiblis le délire s'empare,  
La fièvre ou la douleur dans ses rêves l'égare ;  
Elle accuse ou bénit, mord ou baise ma main ;  
Puis enfin elle dort !... Oh ! quel réveil demain !

---

8 décembre, le matin.

Toute ma longue nuit déjà s'est écoulée  
A presser dans mes doigts sa main toujours gelée,  
A rappeler vingt fois le sang et la chaleur  
A la plante des pieds réchauffés sur mon cœur,  
A retenir la biche à côté sur sa mousse,  
Pour que de son duvet la tiédeur saine et douce,  
En se communiquant de plus près corps à corps,  
Ranimât par degrés ses membres demi-morts ;  
A mouiller d'un peu d'eau par la flamme attiédie  
Sa tête ensanglantée ou sa tempe engourdie ;  
A voir vers le matin son souffle sommeiller ;  
A retenir le mien , de peur de l'éveiller ;  
Puis quand l'accablement , qui succède au délire ,  
A son haleine égale à la fin s'est fait lire ,  
J'ai saisi par instinct ce moment de repos  
Pour essuyer le sang qui durcit ses caillots ;  
J'ai déchiré la toile, et de ses découpures  
Arraché fil à fil le duvet des blessures ;

Séparant les anneaux de cheveux, j'ai lavé  
Son front entre mes bras mollement soulevé;  
De son flanc déchiré j'ai d'une large bande  
Fermé sous un lin pur la blessure plus grande,  
Et déposé le corps doucement recouché:  
Tout tremblant, comme si ma main avait touché  
Un enfant endormi retourné dans ses langes,  
Ou comme un vil mortel qui toucherait des anges.

---

8 décembre, le soir.

Elle a jeté sur tout un regard interdit ;

Puis, d'une voix éteinte et tendre, elle m'a dit :

« Il est donc vrai ! tu sais... Si je n'ai plus qu'une heure

« A vivre, oh ! Jocelyn, pardonne, et que je meure !

« Je t'ai trompé ; mon père ainsi l'avait voulu :

« Je devais respecter mon serment absolu.

« Il m'avait interdit à son moment suprême

« De révéler mon sexe à personne, à toi-même.

« Soit que, sous cet habit qui dut me protéger,

« Il crût de son enfant les jours moins en danger,

« Soit qu'il eût je ne sais quelle autre prévoyance,

« Je devais à son ordre aveugle obéissance.

« Ah ! qu'il m'en a coûté de me cacher de toi !

« Ah ! j'aurais dû penser que j'outrageais ta foi,

« Que nous n'étions pas deux, que mon âme et la tienne

« N'ont rien qui ne se mêle et qui ne s'appartienne.

« Faut-il te l'avouer ? Souvent je le pensai,

« Souvent je résolu, souvent je commençai ;

« Mais toujours, au moment de trahir mon mystère,



« Je ne sais quelle main me forçait à me taire.  
« J'avais trop attendu déjà, je n'osais plus;  
« Mon front couvert de honte était rouge et confus.  
« Puis je savais ta vie et ta pieuse enfance;  
« Je redoutais l'effet de cette confidence,  
« J'avais peur du regard que tu me jetterais,  
« Du son de voix, du mot froid que tu me dirais :  
« Ce mot, pour moi, c'était ou la mort ou la vie !  
« Je mourais à tes pieds, si tu m'avais bannie !  
« Oh ! pouvais-je risquer, contre un précoce aveu,  
« Cent fois plus que ma vie à ce terrible jeu ?  
« J'aimais mieux me fier à cette destinée  
« Qui m'avait de si loin dans ton ombre amenée,  
« Jouir du jour au jour, et remettre à plus tard;  
« Tout attendre de Dieu, du moment, du hasard.  
« Ah ! ce hasard fatal n'est venu que trop vite !  
« Mais si ta main se ferme et si ton cœur hésite,  
« Oh ! du moins, Jocelyn, je ne le saurai pas !...  
« J'ai cherché la tempête et la mort sous tes pas ;  
« Avec joie à la mort j'ai couru pour te suivre :  
« L'abîme me prend seule, et toi te laisse vivre.  
« Tu sais tout, mais je meurs ! Dis, me pardonnes-tu ? »

Oh ! les anges du ciel ont-ils cette vertu ?

Peuvent-ils de leurs mains, sans pitié pour eux-même ,  
Se déchirer en deux dans le cœur qui les aime ?  
Pour moi, faible mortel , fait de sang et de chair,  
Je ne pus me frapper sur un être si cher,  
Et, repoussant l'amour dans le sein qui se donne ,  
Briser notre âme en deux. « Oh ! oui, je te pardonne,  
« Lui dis-je , enfant ou sœur, pauvre être abandonné,  
« L'amour que je te donne et que tu m'as donné !  
« De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore  
« Je te nomme... et je t'aime, et j'en invente encore !  
« Ah ! vis pour les entendre et les répéter tous !  
« Que Dieu nous illumine et dispose de nous ;  
« Dans ce ciel où ses mains nous ont portés d'avance ,  
« Comme deux esprits purs vivons en sa présence ,  
« Et laissons-lui le soin, à lui seul , de nommer  
« L'amour ou l'amitié dont il faut nous aimer ! »

---

9 décembre 1794, le soir.

On eût dit que sa vie eût coulé par ma bouche,  
Et son cœur soulevait le manteau sur sa couche :  
— « Que tu m'as fait de bien ! dit-elle. Oh ! quel bonheur !  
« Quoi ! nous n'étions qu'amis, nous serons frère et sœur !  
« Frère ! sœur ! oh ! s'il est un nom encor plus tendre ,  
« Laisse-moi le chercher pour te le faire entendre ;  
« Tu m'aimes donc de même après l'aveu fatal ?  
— « C'est toujours toi !... Pourtant, Laurence, tu fis mal  
« De me tromper ; on doit tout dire à ce qu'on aime.  
« Tu m'exposais, enfant, à me tromper moi-même,  
« A prendre auprès de toi, sans soupçon, jour à jour,  
« Pour la sainte amitié quelque coupable amour ;  
« A puiser, dans tes yeux et dans la solitude ,  
« D'un bonheur surhumain l'enivrante habitude ;  
« Et quand il eût fallu fuir et ne plus te voir,  
« A mourir de ma honte ou de mon désespoir.  
« Car, vois-tu, bien qu'encore aucun vœu ne me lie,  
« Aux autels, tu le sais, j'ai destiné ma vie ;  
« Ma promesse au Seigneur me dévouait à lui :  
« Qui sait si je puis même y manquer aujourd'hui ?

« Qui sait, lorsque le sang du martyr l'arrose,  
« Si je puis en honneur abandonner sa cause?  
« De l'Église où j'entrai sur mes pas revenir?  
« Et, sans m'être rendu par Dieu, m'appartenir?  
« Pour savoir quel arrêt d'en haut il faut attendre,  
« Par la voix des pasteurs j'ai besoin de l'entendre.  
« Mais ne songe à présent qu'à vivre! Le rocher  
« S'est écroulé; d'ici nul ne peut approcher  
« Avant qu'un autre été, vidant l'eau de l'abîme,  
« Ait rejoint de nouveau la vallée à la cime;  
« L'aigle seul peut franchir le gouffre, et le Seigneur  
« Pendant des mois entiers nous condamne au bonheur. »  
— « Je vivrai, je le sens, Jocelyn, me dit-elle.  
« Oh! du fond de la mort cette voix me rappelle!  
« Heureuse je vivrai toujours, toujours, toujours!  
« Que m'importe quels vœux enchaîneront tes jours,  
« Ton travail en ce monde, et le pain dont tu vive,  
« Et ton chemin. Si Dieu permet que je t'y suive;  
« Si partout, comme ici, je t'entends, je te vois;  
« Si je marche à ton ombre et m'éveille à ta voix;  
« Si je suis en tout lieu ta sœur ou ta servante,  
« Toute chose me plait, ou m'est indifférente.  
« Tu m'aimes, c'est assez; tu l'as dit! Que de toi  
« Tout soit à l'univers, si le cœur est à moi! »

Même date, plus tard.

— « Mais, lui disais-je encor, tu ne sais pas peut-être  
« Qu'an venvage du cœur Dieu condamne le prêtre,  
« Lui défend les doux noms et d'amant et d'époux,  
« Et qu'il n'est à personne afin qu'il soit à tous;  
« Que si Dieu me voulait tout à son saint service,  
« Il faudrait boire, hélas! mon sang dans ce calice;  
« A vivre l'un sans l'autre un jour s'habituer! »  
— « Alors, dit-elle, écoute : il vaut mieux me tuer!  
« Mais à quoi penses-tu? Ce Dieu qui nous rassemble  
« Ne nous a-t-il pas mis par la main, seuls ensemble,  
« Perdus, nous unissant dans un exil commun  
« Plusqu'il n'unit jamais deux cœurs, deux sorts en un?  
« Ne m'a-t-il pas jetée à ton bras, comme on trouve  
« L'enfant abandonné qu'on réchauffe et qu'on couve?  
« Me rejetteras-tu froide et morte à mon sort?  
« Lui diras-tu : Seigneur, mon frère unique est mort?  
« Lui consacreras-tu, comme un encens, ta vie  
« Et la mienne? oui, la mienne, après l'avoir ravie?  
« N'en maudirait-il pas l'abominable don?

« N'appellerait-il pas ton remords par mon nom ?  
« Oh ! non, sa volonté n'est plus un vain problème :  
« Je me fie à l'arrêt qu'il a porté lui-même ,  
« A cet isolement complet dans ce désert ,  
« Au seul cœur ici-bas que sa main m'ait ouvert ,  
« A ce renversement des choses de la terre ,  
« Qui rend notre bonheur lui-même involontaire.  
« Ah ! oui, grâce à ce Dieu, mon bonheur est ta loi.  
« Ni bonheur, ni vertu, dans ce monde, sans moi. »

J'hésitais. Elle mit ses deux doigts sur ma bouche ,  
Et, de son autre main m'attirant vers sa couche ,  
« Jure-moi, jure-moi, dit-elle, ô Jocelyn ,  
« A moi ta pauvre sœur, à moi ton orphelin ,  
« Jure-moi mon bonheur devant Dieu qui l'ordonne :  
« Je jure de mourir, moi, si tu m'abandonne !  
« Et je sens que ma vie ou ma mort en suspens  
« Vont sortir de ton cœur dans le mot que j'attends. »  
Et ses yeux sur les miens, et sa bouche entr'ouverte ,  
Implorèrent, aspiraient son triomphe ou sa perte.  
Ah ! mon cœur tout entier criait pour elle en moi :  
Un regard lui donna le gage de ma foi ,  
Et sur sa pâle main ma lèvre qui se colle  
La retint à la vie avec une parole.

12 décembre 1794.

D'heure en heure depuis elle se rétablit.  
Pour la première fois elle a quitté son lit,  
Et, d'un pas chancelant sur mon bras appuyée,  
Elle a voulu marcher sur la neige essuyée :  
O soleil de décembre, éclairas-tu jamais  
Une plus pâle fleur d'hiver sur ces sommets ?

Que j'aimais à sentir ce poids de sa faiblesse,  
A porter sur mon sein ce beau corps qui s'affaisse,  
A penser que sans moi ses pas, ses faibles pas,  
N'auraient pu soutenir ce qu'appuyait mon bras ;  
A rendre devant nous sa route plus unie,  
A pétrir ou la glace ou la neige aplanie,  
De peur que son beau pied qu'elles venaient blanchir  
N'eût à se soulever trop haut pour les franchir !  
Et comme son regard et comme son sourire ,  
Et comme le bonheur qui dans ses traits respire ,  
Et comme de son cœur le tendre battement ,

Sensible sur mon bras malgré son vêtement,  
Pour me récompenser des soins de ma tendresse,  
M'enivraient de sa vue et n'étaient que caresse !

●

---



6 janvier 1793.

Un sang pur, le bonheur, le repos, la nature,  
Ont bien vite fermé sa dernière blessure ;  
Son visage un peu pâle a repris ses couleurs ;  
Le souffle de la vie a bu d'un trait ses pleurs ,  
Et comme sur la rose, où flotte encor la pluie ,  
Un rayon fait briller la goutte qu'il essuie .  
Ah ! si ce n'était pas que cet ange souffrait,  
Même dans ce bonheur mon cœur regretterait  
Ces longues nuits de veille autour de cette couche  
A compter en tremblant les souffles de sa bouche ,  
Les battements du poulx soulevés par le cœur ;  
A promener ma main sur son front en sueur ,  
A retourner son corps allangui par la fièvre ,  
A verser larme à larme une eau fraîche à sa lèvre ,  
A voler au chevet si j'entendais gémir ,  
A voir son œil se clore , à l'écouter dormir ;  
Ou quand le lourd sommeil , rebelle à mes prières .  
Par un rêve agité fuyait de ses paupières ,

A venir à la voix de l'enfant effrayé,  
Mon coude au bord du lit tout près d'elle appuyé,  
Pour l'assoupir un peu chercher dans ma mémoire,  
Ou dans mon cœur, d'amants quelque touchante histoire,  
Oubliés comme nous du monde, et se faisant  
D'eux-même et de leurs cœurs un monde suffisant,  
Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature,  
Dans quelque île sans nom portés par aventure,  
Tels qu'en voit au matin le songe d'un amant,  
Ou qu'en chante une mère en berçant son enfant;  
Et de voir sur son front sa terreur ou sa joie  
Passer en humectant de pleurs ses cils de soie;  
Tandis que je roulais comme sur des fuseaux  
Ses cheveux sous mes doigts en molleux écheveaux.

Février 1795.

Quelquefois, je ne sais quelle timidité,  
Comme le sentiment de notre nudité,  
Devant elle me trouble et vient saisir mon âme;  
Et je n'ose parler, en pensant qu'elle est femme.  
Mais elle ne sent pas, dans sa chaste candeur,  
Cette honte des sens qui me remonte au cœur;  
Son sentiment naïf, dans cette âme si pure,  
A bien changé de nom, mais non pas de nature;  
C'est toujours de l'enfant l'ardente affection  
N'ayant qu'une pensée et qu'une passion,  
Et ne soupçonnant pas, dans sa douce ignorance,  
Que l'amour devant Dieu ne soit pas l'innocence.  
Au contraire, depuis nos doux aveux, souvent  
Elle est plus caressante et plus libre qu'avant;  
Avec moins d'abandon la vierge se confie  
Au frère qui puisa du même soin la vie;  
Elle ne comprend pas pourquoi, depuis ce jour,  
Je suis plus réservé pour avoir plus d'amour,

Et pourquoi, tout tremblant, de sa main je repousse  
De sa lèvre à mon front l'impression trop douce.  
Moi pourtant je ne puis, comme avant, prolonger  
Ces regards où le cœur au cœur va se plonger,  
Ni ses bras à mon cou, ni sa tête charmante  
Sur mes genoux pliés, comme autrefois dormante;  
Ni ses cheveux jetés par le vent sur ma peau,  
La faisant frissonner comme le vent fait l'eau;  
Ni ces mots caressants où son amour se joue,  
Ni sa main dans ma main, ni son front sur ma joue.  
Et quand, tel qu'un enfant qui joue avec le feu,  
Je retire ma tête et je la gronde un peu;  
Quand je sors, tout ému, comme d'une fournaise,  
Pour respirer dehors l'air glacé qui m'apaise,  
Elle pleure, elle dit que je ne l'aime pas,  
On me boude, ou s'attache obstinée à mes pas :  
Un sourire la calme et nous réconcilie,  
Et je la laisse aimer et dire, et tout s'oublie!

---

Mars 1795.

Pour nous conserver purs la nuit, sous l'œil de Dieu,  
Après avoir prié nous nous disons adieu,  
Et chacun va chercher sa couche solitaire,  
Elle sous le rocher, moi dehors sur la terre,  
Dans un abri de mousse et de feuillage, obscur,  
Que je me suis creusé sous le rebord du mur.  
Là, comme un chien fidèle au seuil de son asile,  
Je lui garde sa vie et son sommeil tranquille;  
Rien ne pourrait venir la troubler du dehors,  
Sans m'éveiller moi-même et passer sur mon corps.  
Oh! que j'aime à sentir, sous la pluie ou la neige,  
Que des rigueurs de l'air cet abri la protège;  
Que je garde à ce prix cet ange du Seigneur,  
Sacrée et toute à lui jusqu'au jour du bonheur,  
Jusqu'à l'heure où sa main, qui bénit ce qui s'aime,  
Dans mon sein altéré la jettera lui-même!  
Quelle douce pensée! Ah! oui, mais quel effort  
De savoir qu'elle est là, là, si près; qu'elle y dort,

Qu'elle y veille peut-être, et, par l'amour bercée,  
S'y retourne cent fois sous la même pensée;  
Que l'ange de Dieu seul voit ses chastes appas;  
Qu'entre le ciel et moi je n'aurais qu'un seul pas!  
Oh! que de fois chassé de ma brûlante couche,  
Le cri de mes désirs étouffés sur ma bouche,  
Ainsi qu'un insensé qui se lève la nuit,  
Fuyant dans les frimas l'image qui me suit,  
Comme un faon égaré qui cherche sa compagne,  
Pour fatiguer mes pas j'erre sur la montagne,  
Dans ma poitrine en feu j'aspire les vents froids,  
Je pétris du glacier les cristaux dans mes doigts,  
Jusqu'à ce qu'énervé de fatigue et de veille  
Sur ma couche transie un moment je sommeille!  
Et que, vite éveillé par des songes d'amour,  
Avec impatience encor j'attends le jour,  
Le moment où Laurence à son tour éveillée,  
Et dans l'obscurité de la grotte habillée,  
Vient, ses beaux yeux encor tout chargés de sommeil,  
Comme une jeune sœur m'embrasser au réveil,  
Dans notre tiède abri par mon nom me rappelle,  
Et, vers le doux foyer m'entraînant auprès d'elle,  
Sur un feu que la nuit couve sans l'étouffer,  
Me prend entre ses mains mes mains pour les chauffer!

16 mars 1795.

Je ne sais quel respect à tant d'amour se mêle,  
Et s'accroît tous les jours dans mon âme pour elle;  
Comme un dieu, je craindrais du doigt de la toucher;  
A ses pieds quelquefois je voudrais me coucher,  
Pour que cet être, roi de toute la nature,  
Me foulât sous son pas comme sa créature.  
Plus son sourire est tendre et son regard m'est doux,  
Plus je sens le besoin de tomber à genoux,  
De consacrer mon cœur en lui rendant hommage,  
Et d'adorer mon Dieu dans ce divin ouvrage.  
Pour ne pas offenser ses sentiments chrétiens,  
Devant elle tremblant, pourtant je me retiens;  
Mais quand elle se baisse ou détourne la tête,  
Qu'elle marche un moment devant moi, je m'arrête;  
Je contemple sa forme avec recueillement,  
Comme un être éthéré tombé du firmament,  
Dont l'émanation éclaire la lumière,  
Et dont le pied céleste honore la poussière.

Je suis avec les miens les traces de ses piés,  
Comme si ce contact les eût sanctifiés;  
Dans l'air qu'elle occupait j'aime à prendre sa place,  
Comme si son passage eût consacré l'espace;  
A marcher dans son ombre, à ramasser les fleurs  
De l'herbe dont son corps a foulé les couleurs,  
A respirer le vent qui dans ses cheveux joue,  
Quand son front renversé comme un flot les secoue,  
Et l'air que sa poitrine a déjà respiré,  
Comme un parfum du cœur par mon âme aspiré.  
Il semble qu'un contact avec ce que j'adore,  
A cet être divin, moi, mortel, m'incorpore,  
Et que de mon néant un regard de ses yeux  
Pourrait, s'il le voulait, me soulever aux cieux.  
Amour, dont les amants savent seuls le mystère,  
Tu fais plus : ton regard met leur ciel sur la terre!

---



Avril 1795.

Oh ! quels plans nous faisons sous l'arbre ce matin !  
Que ce présent pour elle encore a de lointain !  
Que j'aimais à la voir, avec l'air du délire ,  
Avec ses yeux rêveurs qui si loin semblaient lire ,  
Bâtir et renverser, et rebâtir encor  
Mille ombres de bonheur avec ses songes d'or,  
Pour le temps où , sortis du désert où nous sommes,  
Nous serons descendus du ciel parmi les hommes ;  
Soit que nous retrouvions dans ses manoirs chéris  
De ses biens paternels quelques nobles débris ,  
Et qu'au sein d'une large et somptueuse aisance  
Notre amour de nos cœurs s'épanche en bienfaisance ;  
Soit que, déshérités de tout bien ici-bas ,  
Nous fécondions un coin de terre avec nos bras ,  
Et nous nous bâtions dans notre étroit royaume ,  
Pour couvrir nos amours, un pauvre toit de chaume ;  
Ou que dans les cités, pour gagner notre pain ,  
Nous vivions d'un salaire et d'un travail de main ,

Pauvre couple caché dans quelque chambre nue,  
Abritant sous les toits une joie inconnue,  
Achétant par le jour le doux repos du soir,  
Puis au soleil couché revenant s'y rasseoir,  
Y rendre grâce à Dieu, dans leur reconnaissance,  
De ce bonheur obscur caché sous l'indigence,  
De cette chaste couche où l'amour les bénit,  
De ces oiseaux en cage et chantant sur leur nid,  
Et de ces beaux enfants qui se roulent à terre,  
Nus entre leurs berceaux et les pieds de leur mère...

---

Mai 1795.

Un enfant ! ah ! ce nom couvre l'œil d'un nuage !  
Un être qui serait elle et moi , notre image ,  
Notre céleste amour de terre se levant ,  
Notre union visible en un amour vivant ,  
Nos figures , nos voix , nos âmes , nos pensées  
Dans un élan de vie en un corps condensées ,  
Nous disant à toute heure en jouant devant nous :  
« Vous vous mêlez en moi , regardez , je suis vous !  
Je suis le doux foyer où votre double flamme  
Sous ses rayons de vie a pu créer une âme ! »  
Ah ! ce rêve que Dieu pouvait seul inventer ,  
Sur la terre l'amour pouvait seul l'apporter !

---

Mai 1795.

Le jour succède au jour, le mois au mois ; l'année  
Sur sa pente de fleurs déjà ronle entraînée.  
A tout moment, mon Dieu, je tombe à vos genoux :  
Est-ce que votre ciel a des soleils plus doux ?

---



## CINQUIÈME ÉPOQUE.



## CINQUIÈME ÉPOQUE.

---

Grenoble, 2 août 1795, la nuit, cache  
chez un pauvre menuisier.

Est-ce moi ? suis-je ici ?... Mon Dieu, veillez sur elle !

Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile !

Quoi ! j'ai laissé Laurence à la foi du rocher ?

Mon cœur brisé n'a-t-il rien à se reprocher ?

. . . . .  
. . . . .



Mais pouvais-je, ô mon Dieu, repousser la prière  
Du mourant qui m'appelle à son heure dernière ?  
Pouvais-je résister à la voix du pasteur  
Qui de ma pauvreté se fit le protecteur,  
M'accueillit tout enfant parmi les saints lévites,  
M'y chérit entre tous, non pas pour mes mérites,  
Mais pour mon abandon, et fut dans le saint lieu  
Mon maître, mon ami, mon père selon Dieu ?

. . . . .

Quand il n'a pour palais qu'un cachot sur la terre ;  
Quand de l'épiscopat le sacré caractère  
Est aujourd'hui son crime et son arrêt de mort ;  
Quand l'échafaud dressé lui présage son sort ;  
Que, n'ayant que le fond de son calice à boire ,  
Il cherche un nom ami, bien loin, dans sa mémoire ;  
Que le mien s'y réveille et se présente à lui ;  
Qu'il m'appelle à son aide, implore mon appui ;  
Qu'un hasard merveilleux que Dieu seul peut conduire  
Fait monter jusqu'à moi le cri de son martyre ,  
Oh ! pouvais-je être un homme et ne pas accourir ?  
Sans une voix d'ami le laisser là mourir ?  
Non, non, j'aurais été parjure, ingrat ou lâche !

Quelle ivresse aurait pu me cacher cette tâche ?  
Laurence m'eût poussé du cœur au dévouement.

. . . . .

Des choses d'ici-bas divin enchaînement !  
Par quel simple ressort la main de Dieu dirige  
Ce sort, où l'œil ne voit que hasard et prodige !

. . . . .  
. . . . .

Un pauvre Savoyard, dans la froide saison,  
Descend de son chalet et sert dans la prison,  
Porte l'eau, fend le bois ; des guichetiers sévères  
Prend, pour les adoucir, tous les durs ministères ;  
Et quand il a trempé la soupe au prisonnier,  
Revient, le cœur content, dormir dans son grenier.  
Cet homme est le neveu du seul berger qui sache  
Le mystère profond de l'ancre qui nous cache.  
Il monte à son village, il dit au vieux berger  
Que l'évêque est captif, et qu'on va le juger ;  
Qu'il lui parle souvent ; que sa main enchaînée  
S'abaisse tous les jours sur sa tête inclinée ;

Qu'il attend sa couronne avec sérénité,  
Comme un juste qui voit du cœur l'éternité;  
Qu'il ne demande pas grâce aux bourreaux d'une heure;  
Qu'il voudrait seulement révoir avant qu'il meure  
Un des fils que sa main devait sanctifier;  
Qu'il a quelque secret divin à confier;  
Qu'il en nomme souvent un d'un accent plus tendre,  
Jocelyn, le plus jeune. Oh! s'il pouvait l'entendre,  
Oh! celui-là, du moins, ne le laisserait pas  
Monter sans une main les marches du trépas!

. . . . .

Le berger, à mon nom, croit que Dieu lui commande  
De découvrir le fils que l'évêque demande :  
Il révèle la grotte où son pas m'a conduit.  
Ces deux hommes de bien y montent dans la nuit :  
Pour franchir le ravin que le torrent déborde,  
Au tronc sur l'autre rive ils lancent une corde;  
Ils approchent; j'entends leurs pas lourds retentir;  
Laurence qui dormait ne me voit pas sortir.  
Les bergers en deux mots me font leur saint message;  
Une lutte rapide en moi-même s'engage,  
L'amour dans mon esprit combat le dévouement;

Mais la mort n'attend pas. Je demande un moment,  
Je rentre dans la grotte, et j'arrache une feuille  
Du livre où pour prier Laurence se recueille ;  
J'écris ces mots tremblants : « Dors en paix, mon amour !  
« Mon absence de toi ne sera que d'un jour ! »  
Ce papier tout trempé des pleurs dont je l'arrose ,  
Ma main sur son chevet, tremblante, le dépose.  
Quel réveil !... je ne puis y penser sans frémir !  
Je regarde un moment ce front calme dormir,  
Je sens mon cœur se fendre au paisible sourire  
Qui la trompe en dormant, quand je vais au martyre !  
Si je la réveillais, je ne partirais pas !  
Du guide impatient j'entends sonner les pas ,  
Je me jette à genoux au bord de cette couche ;  
Je colle sur ses pieds mon front, mes yeux, ma bouche ; .  
J'invoque dans mon cœur tous les anges de Dieu  
A la garde de l'ange assoupi dans ce lieu ;  
Je la bénis de l'œil, des larmes et du geste ;  
Mon pied fixé s'arrache au sol où mon cœur reste ;  
Les bergers loin du roc m'entraînent avec eux ;  
Je descends sur leurs pas l'échelle aux mille nœuds ;  
Dans le chalet désert j'échange avec le pâtre  
Mes vêtements usés contre un sarreau blanchâtre ;  
Je chausse mes pieds nus de ses souliers à clou ;

Mes longs cheveux bouclés qui roulent sur mon cou,  
Mon front hâlé, mes doigts qu'a gercés la froidure,  
D'un jeune montagnard me donnent la figure.  
A travers les hameaux, inconnu, je descends,  
Sans qu'un aspect nouveau me trahisse aux passants ;  
Mon guide sur ses pas me conduit par la ville,  
Comme son compagnon me loge en son asile,  
Et dans la prison même, introduit avec lui,  
Aux pieds du saint martyr je dois être aujourd'hui.

---

Dans l'hôpital de Grenoble,  
5 août 1795, au soir.

Où suis-je ? où m'engloutir ? où perdre ma pensée ?...  
Seigneur !... oh ! pardonnez à cette âme insensée !  
Non , non , frappez ce cœur hésitant , combattu ,  
Qui n'a su distinguer ni crime ni vertu ,  
Et qui , dans les accès d'une nuit de délire ,  
Ne sait plus si le ciel le déteste ou l'admire !

. . . . .  
Oui, je me hais moi-même. Oh ! cachez-moi de moi !  
L'évêque !... il me bénit !... Laurence ! ô toi , mais toi ?  
Assassin à la fois et charitable apôtre ,  
J'ai sauvé d'une main et j'ai tué de l'autre !

. . . . .  
. . . . .  
Mais où suis-je ? en quel lieu m'a-t-on porté mourant ?

Tout est étrange et neuf à mon regard errant ;  
Du pauvre montagnard ce n'est plus là l'asile !  
Quels sont ces lits de lin dont la nombreuse file  
Se prolonge dans l'ombre et correspond au mien ?  
Que veut dire au plafond ce signe du chrétien ?  
Que sont ces voiles blancs, ces femmes ou ces ombres,  
Qui se croisent sans bruit dans ces corridors sombres,  
Entr'ouvrent les rideaux, se penchent sur les lits,  
Comme la jeune mère au chevet de ses fils ?  
Aux douteuses lueurs de leur lampe qui veille,  
Oh ! de la charité j'entrevois la merveille,  
Ces auberges du pauvre où l'on bénit ses pas,  
Ces toits de Dieu, ces lits de ceux qui n'en ont pas,  
Ces épouses du Christ au chevet des misères,  
Mères de tous les fils et sœurs de tous les frères !

---

Même lieu, 6 août 1795, au matin.

Dans le monde, en un jour, qu'est-il donc survenu ?  
Comment suis-je là, moi, sous mon nom, reconnu ?  
D'où viennent ces respects, ces soins qui m'environnent,  
Ces signes de bonheur que leurs regards me donnent ?  
Ils disent que Paris a tué le tyran,  
Que la France a fini ce long meurtre d'un an,  
Que les cachots vidés s'ouvrent partout d'eux-même,  
Que de Dieu dans le temple on rétablit l'emblème,  
Que la foule a brisé ses instruments de mort,  
Et reporte aux autels sa joie ou son remord,  
Que le meurtre d'hier fut le dernier supplice ;  
Que l'on m'a rapporté du lieu du sacrifice  
Tout arrosé du sang du bienheureux martyr,  
Mourant, n'entendant plus sur mes pas retentir,  
A travers mille cris, le cri de délivrance  
Qui semblait du tombeau ressusciter la France,  
Et que le guichetier, en ouvrant la prison,  
Aux femmes de l'hospice a révélé mon nom !...



Même lieu, même date, le soir.

Tout dort... à mon chevet veille une sainte femme...  
Le jour se fait en moi : recueillons-nous, mon âme !  
Le sommeil sur mes yeux ne peut plus s'arrêter :  
Où mon cœur est toujours, mes pas voudraient monter ;  
Mais ma force ne peut les soulever encore ;  
Mes pieds me porteront demain avec l'aurore,  
Ces sœurs me laisseront de ce lieu me lever,  
Pour courir... où je tremble, ô mon Dieu, d'arriver !  
Oh ! dans cette éternelle et brûlante insomnie,  
• Les scènes de la veille et de mon agonie  
Remontent par un vague et lointain souvenir,  
Comme des fils brisés qu'on cherche à réunir :  
Ils viennent dans mon front se renouer en foule ;  
De moi-même à mes yeux le tableau se déroule ;  
Je me comprends enfin, je me sens, je me vois.  
• Je vis ce jour terrible une seconde fois !

. . . . .

. . . . .  
. . . . .

De l'évêque captif le juge populaire  
Avait voté la mort, le soir, dans sa colère ;  
J'entendais en passant les coups sourds du marteau  
Qui clouait dans la nuit le bois de l'échafaud.  
J'entrai dans la prison ; des escaliers rapides  
La descente était longue et les marches humides,  
Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant,  
Semblait sur les degrés se coller dans du sang.  
Je ne sais quelle odeur de larmes sous les voûtes,  
Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes,  
Des angoisses de l'homme y peignaient les tourments ;  
Chaque dalle y rendait de longs gémissements :  
On eût dit que ces murs, ces froides gémonies  
Comme des condamnés suaient leurs agonies.  
Au bas de cet obscur et profond entonnoir,  
L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir  
Tout creusé dans le roc, hormis l'étroite porte  
Dont les lourds gonds scellaient la grille basse et forte.  
Sous la main du geôlier qui tourna les verrous  
La porte en gémissant recula devant nous ;  
L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne,

Qui jeta sur les murs un jour livide et terne ;  
Et je vis le vieillard , ébloui par ce jour,  
Qui regardait sans voir du fond du noir séjour ;  
Le rayon concentré, dardant sur sa figure,  
La détachait en clair de la muraille obscure,  
Comme si, du cachot pour racheter l'affront,  
Une auréole sainte eût éclairé son front.

Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille,  
Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille ;  
De ses habits troués les somptueux débris  
Laisaient percer partout ses membres amaigris ;  
Il serrait d'une main autour de sa ceinture  
Des pauvres prisonniers la blanche couverture,  
De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers  
Qui tombait en anneaux de ses bras découverts ;  
Ses pieds nus, que nouaient deux restes de sandales,  
Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles.  
Un tas de paille humide et rongé par les bords  
Gardant encor l'empreinte et les plis de son corps,  
Une écuelle de bois pour recevoir la soupe,  
Une goutte de vin dans le fond d'une coupe,  
De son palais de boue étaient l'ameublement,  
Le breuvage, le lit, le vase, et l'aliment ;

Mais les traits allongés de son pâle visage,  
Ses cheveux éclaircis, sonillés, blanchis par l'âge,  
Sur son front demi-chauve en couronne bouclés,  
Ou sur son maigre buste en anneaux déroulés;  
Sa barbe, que d'un an le fer n'a retranchée,  
Sur le creux de sa joue en écume épanchée;  
Ses yeux caves, cernés par un sillon d'azur,  
Brillant comme un charbon dans leur orbite obscur;  
Son regard affaibli par cette ombre éternelle  
Nous cherchant sans nous voir du fond de sa prunelle;  
La force écrite en haut dans ses sourcils épais;  
Sur sa lèvre entr'ouverte un sourire de paix;  
Dans ses traits, imprégnés d'une sainte harmonie,  
La résignation au sein de l'agonie;  
L'humanité vaincue asservie à la foi,  
Tout éclatait en lui!... Je crus voir devant moi  
Un de ces champions des vérités nouvelles  
Que les anges de Dieu servaient, couvaient des ailes,  
Et qui, nourris déjà du pain caché du fort,  
Exultaient du supplice et vivaient de leur mort.

A l'entrée, ébloui par ce front de lumière,  
Sur mes genoux tremblants je tombai sur la pierre,  
Comme si quelque main m'eût forcé de plier,

N'osant ni m'approcher, ni m'enfuir. Le geôlier  
Lui dit : « Que votre nuit avec Dieu se consume !  
« J'ai rempli ma promesse, et voilà ce jeune homme. »  
Puis posant à mes pieds sa lanterne, il sortit,  
Et, refermé sur nous, le battant retentit.  
« Est-ce vous, mon enfant ? venez que je vous voie !  
« Oh ! que ma dernière heure ait la dernière joie  
« De presser sur mon cœur un fils en Jésus-Christ,  
« Un frère dans ma foi nourri du même esprit !  
« Soyez béni, mon Dieu, dont la grâce infinie  
« Me gardait en secret ce don pour l'agonie !  
« J'ai vidé jusqu'au fond mon calice de fiel,  
« Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel !  
« Mon fils, je vais mourir ; mon éternelle aurore  
« De ma dernière nuit va tout à l'heure éclore ;  
« Demain j'entonnerai l'Hosanna triomphant.  
« Aujourd'hui je suis homme et pécheur. Mon enfant,  
« Devant le Saint des saints avant que de paraître,  
« J'ai besoin de laver mon âme aux eaux du prêtre :  
« Chargé du saint troupeau pour le sanctifier,  
« J'ai mon divin bercail, partant, à confier ;  
« Je ne puis déposer que dans sa main sacrée  
« Les clefs du saint des saints dont je gardais l'entrée ;  
« Je ne puis en mourant recevoir que de lui

« Le pardon que j'avais, que j'implore aujourd'hui ;  
« Mais tous ceux qui portaient le divin caractère,  
« Fugitifs ou proscrits, sont errants sur la terre ;  
« L'exil ou la prison, ou le couteau mortel,  
« N'épargnent nul de ceux qui montaient à l'autel :  
« Il ne reste que vous, pauvres jeunes lévites,  
« Qui n'aviez pas encor lié vos mains bénites !  
« J'en demandais au ciel un seul, à deux genoux :  
« Dieu m'inspirait, mon fils, et je pensais à vous !  
« Oh ! que mon cœur, d'ici, pressentait bien le vôtre !

« J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'apôtre,  
« La prison, l'échafaud vous verrait accourir,  
« Séduit par le martyre et tenté de mourir,  
« Et que, plus il est plein de l'horreur du supplice,  
« Plus vous accepteriez de boire mon calice... »

Je ne répondais rien, et je n'entendais plus,

Et je baissais dans l'ombre un front rouge et confus.

« Faut-il mieux m'expliquer ? reprit-il : un saint prêtre  
« Est nécessaire à Dieu ; mon fils, vous allez l'être !  
« Pour qu'un double holocauste ici soit consommé,  
« La Providence et moi, nous vous avons nommé ;  
« Je vais vous consacrer sur ce bord de ma tombe :  
« Baissez la tête, enfant, pour que le chrême y tombe !  
« Et quand l'esprit de force aura coulé sur vous,

« Je vais, pécheur, mourant, tomber à vos genoux ,  
« Et recevoir de vous dans le saint sacrifice  
« Le pain du viatique et le vin du supplice.  
« Recevez du martyr l'auguste sacrement,  
« Mourez pour que Dieu vive!... » — « O mon père, un moment ! »  
Lui dis-je en repoussant du front le sacré signe.  
« Arrêtez, arrêtez ! tremblez, j'en suis indigne !  
« Mon âme est à mon Dieu, mon sang est à ma foi ;  
« Mais mes jours profanés, ils ne sont plus à moi ;  
« Et Dieu n'exige pas que je lui sacrifie  
« Deux morts dans une mort, deux cœurs dans une vie. »  
Son œil sonda le mien, et son front s'obscurcit ;  
Alors, balbutiant, je lui fis le récit  
De ces deux ans passés loin de lui, de ma fuite,  
De cette enfant par Dieu dans mon désert conduite,  
De son triste abandon, de ma tendre pitié,  
De cet amour longtemps convé sous l'amitié,  
De ces habits trompeurs qui, me cachant la femme,  
A la séduction apprivoisaient mon âme ;  
De ce secret fatal et découvert trop tard,  
De nos serments donnés, de mou furtif départ,  
De sa mort qui suivrait au même instant la mienne,  
Si j'arrachais ainsi cette main de la sienne ;  
Si, même au prix du ciel, d'un mot j'allais tromper

Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper.  
Je me tus : dans ses traits indignés je crus lire  
Tantôt l'horreur, tantôt un dédaigneux sourire.  
« Ainsi donc, mon enfant , voilà ce grand secret  
« Dont tout autre qu'un père en l'écoutant rirait ;  
« Voilà dans quel honteux et ridicule piège  
« L'esprit trompeur poussait vos pas au sacrilège.  
« Insensé ! bénissez ce hasard de ma mort  
« Qui vous prend sur l'abîme et vous arrête au bord.  
« Que l'esprit tentateur prêt à vous y conduire  
« Connaissait bien ce cœur qu'il avait à séduire !  
« Quand il ne peut au crime entraîner nos élus ,  
« Il les y mène aussi, mon fils , par leurs vertus.  
« Ah ! brisez son embûche, et rougissez de honte !  
« Quoi ! ce rêve d'une âme à s'enflammer trop prompte  
« Pour un enfant jeté par hasard sous vos pas,  
« Ce trouble d'un cœur pur qui ne se connaît pas ,  
« D'un périlleux amour cette anitié prélude,  
« Mauvais fruit du loisir et de la solitude ;  
« Ces élans, ces soupirs, ces serremments de main  
« Que le vent de la vie emportera demain ;  
« Ces jeux de deux enfants loin des yeux de leurs mères,  
« Qui prennent pour amour leurs naïves cliquères ;  
« Risible enfantillage et des sens et du cœur,



- « Voilà ce qui du ciel en vous serait vainqueur ?  
« Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause  
« Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose ?  
« Vous laisseriez ma mort sans secours, sans adieu ,  
« Le temple sans ministre, et le monde sans Dieu ?  
« Je ne me doutais pas que dans ces jours sinistres  
« Où l'autel est lavé du sang de ses ministres,  
« Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi  
« S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi,  
« Pendant que l'univers avec horreur admire  
« La bataille de sang du juge et du martyr,  
« Héitant pour savoir où décider son cœur,  
« Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur ;  
« Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple,  
« Du lévite autrefois la lumière et l'exemple,  
« Au grand combat de Dieu refusant son secours ,  
« Amollissait son âme à de folles amours ;  
« Au pied des échafauds où périssaient ses frères ,  
« Sacrifiait au Dieu des femmes étrangères ,  
« Pensant sous quels débris des temples du Seigneur  
« Il cacherait sa couche avec son déshonneur ! »  
— « O mon père, pitié ! Quel mot osez-vous dire ?  
« Le ciel sait si mon cœur a tremblé du martyr ;  
« Il sait si j'hésitai, pour arriver à vous ,

« D'affronter cette mort dont je serais jaloux ;  
« Mais, ébloui de zèle, et moins homme qu'apôtre,  
« Vous ne jugez, hélas ! nos cœurs que par le vôtre ;  
« Vous croyez que mon cœur, de l'amour triomphant,  
« N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant,  
« Que le sien m'oublierait ; que je pourrais moi-même  
« Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime ;  
« Absous par votre main d'un parjure innocent,  
« Noyer son souvenir dans des pleurs ou du sang ;  
« Que cette affection au cœur enracinée,  
« Cette existence à deux, ce rêve d'une année,  
« Ce rayon qui nous fit ensemble épanouir,  
« Comme un rêve d'un soir pourrait s'évanouir ?  
« Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme :  
« Il joint leur double vie en une seule trame ;  
« Il survivrait, coupable, à la honte, au remord,  
« Plus vivant que la vie, et plus fort que la mort. »  
— « Silence ! cria-t-il ; vous profanez cette heure,  
« Ces moments tout au ciel, ces fers, cette demeure,  
« Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr  
« N'eût jamais entendu de tels mots retentir.  
« Parler d'amour, grand Dieu ! sous ces ombres muettes !  
« Insensé, regardez, et songez où vous êtes !  
« Voyez dans les cachots ces membres amaigris,

« Ces bras levés à Dieu , par des chaînes meurtris ;  
« Cette couche où l'Église expire , et sent en rêve  
« Le baiser de l'époux dans le tranchant du glaive ;  
« Ce sépulcre des morts par la vie habité ,  
« Qui ne se rouvre plus que sur l'éternité ;  
« Ces fers dont les anneaux tout rouillés sur nos membres  
« Ont rivé Jésus-Christ à chacun de ses membres ;  
« Et ce ce pain d'amertume , et ce vase de fiel ,  
« Délicieux banquet de ces noces du ciel !  
« Et c'est là , c'est devant ces témoins du supplice ,  
« Devant ce moribond qui marche au sacrifice ,  
« Que vous osez parler de ces amours mortels ,  
« Vous , dévoué d'avance à nos heureux autels ;  
« Vous , que leur sacré deuil , le sang qui les colore ,  
« Par un plus fort lien y consacrait encore !  
« Ah ! que cette amertume ajoute à mon trépas !  
« Quoi ! vous , trahir ! Mais non , cela ne se peut pas !  
« Vous ne souillerez pas une si chaste vie ,  
« Vous ne jetterez pas à mon front cette lie ,  
« Vous ne donnerez pas cette absinthe , au lieu d'eau ,  
« Au vieillard qui demande une goutte au bourreau ;  
« Vous ne laisserez pas l'âme de votre père  
« Partir sans emporter le pardon qu'elle espère ,  
« Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu

- « La parole de paix et le salut d'adieu !  
« Ah ! que j'ai demandé cette heure au divin Maître !  
« Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre  
« A ses pieds, comme Dieu, me reçût à genoux,  
« Me dit avant la mort : Vivez, je vous absous !  
« Pour qu'il offrit pour moi, la veille du supplice,  
« Cette coupe du sang, ce fruit du sacrifice  
« Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir,  
« Et me bénît ce pain que je n'ose bénir !  
« Et quand l'ange, exauçant enfin ma dernière heure,  
« Vous amène du ciel au père qui vous pleure ;  
« Quand, pour diviniser cette heure du trépas,  
« Il ne me faut qu'un mot... vous ne le diriez pas !  
« Oh ! mon enfant, au nom de ces larmes dernières  
« Qui sur vos mains de fils tombent de mes paupières,  
« Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots,  
« De ces membres promis demain aux échafauds ;  
« Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme,  
« Au nom de votre mère, au nom de cette femme  
« Qui, si son œil de vierge ici pouvait vous voir,  
« Vous pousserait du geste et du cœur au devoir,  
« Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute  
« Acheter votre vie au prix qu'elle vous coûte,  
« Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux,

« Dites ce mot, mon fils ; que je l'emporte aux cieux !... »

La sueur de mon front tombant à grosse goutte,  
Avançant, reculant comme un homme qui doute,  
Je demeurais muet, méditant, interdit.

D'un courroux surhumain son regard resplendit ;  
Son corps se redressa , comme si son idée  
L'eût soulevé du sol , grandi d'une coudée ;  
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi ;  
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.

Je crus voir de son front la foudre intérieure  
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure ;  
Sa voix prit la colère et la vibration  
Du prophète lançant la malédiction ,  
Des lions de Juda rugissement terrible !

« Eh bien ! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible ;

« Puisque la charité pour un père expirant

« Ne peut en rallumer en vous le feu mourant ;

« Puisque entre le salut que le vieillard implore

« Et votre infâme amour vous hésitez encore ,

« Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus :

« Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus !

« Sortez de ce Calvaire où votre Maître expire ;

« Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire ;

« Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir

« Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir,  
« Mais digne seulement de garder dans la rue  
« L'habit ensanglanté du licteur qui le tue!  
« Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré;  
« Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré;  
« Sortez, en emportant la divine colère  
« Sur vous et sur l'objet... — N'achevez pas, mon père;  
« Ne la maudissez pas, arrêtez! tout sur moi! »  
Il lut d'un seul coup d'œil sa force et mon effroi,  
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle.  
« Écoutez! » me dit-il d'une voix solennelle,  
Comme s'il eût parlé d'au delà du trépas  
A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas :  
« Il est dans notre vie une heure de lumière,  
« Entre ce monde et l'autre indécise frontière,  
« Où l'âme des chrétiens, prête à quitter le corps,  
« De l'abîme des temps voit déjà les deux bords,  
« Où de l'éternité l'atmosphère divine  
« D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,  
« Et, des choses d'en bas lui découvrant le sens,  
« Donne un son prophétique à ses derniers accents.  
« Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute ;  
« Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute.  
« Je suis à cet instant, et je sens dans mon cœur

« Ce verbe du Très-Haut qui parle sans erreur.  
« Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine,  
« Un de ses fils au piège où le monde l'entraîne;  
« Il donne à mes accents l'autorité du sort;  
« Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort,  
« Je prends sur mon salut la sainte violence  
« Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance :  
« Obéissez à Dieu, qui tonne dans ma voix ! »  
De sa main, de ses fers mon front sentit le poids;  
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre  
Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre.  
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés,  
Je tombai sans parole et sans souffle à ses piés :  
Un changement divin se fit dans tout mon être ;  
Quand il me releva de terre, j'étais prêtre!...

. . . . .  
. . . . .

Le vieillard à son tour à mes pieds se jeta,  
Et confessa sa vie au Dieu qui l'éconta;  
Puis me fit célébrer pour lui le saint mystère.  
Un angle du rocher fut notre autre Calvaire.  
Sur cet autel des pleurs, un noir morceau de pain

Fut l'image du Dieu que lui rompit ma main ;  
Une coupe de bois fut le divin calice  
Où le vin figura le sang du sacrifice ;  
Et la lampe jetant ses funèbres clartés,  
Le cierge et le flambeau de nos solennités.  
Je répétais les mots qu'il me dictait lui-même.  
Quand je fus au moment où du festin suprême  
Le prêtre, rappelant le symbolique adieu,  
Dans ce pain voit un corps et dans ce corps un Dieu ;  
Le lieu, l'émotion, l'heure, ces murs funèbres,  
L'écho des mots sacrés roulant dans ces ténèbres,  
Ce mourant à mes pieds dans un divin transport,  
Me demandant des yeux l'aliment de sa mort ;  
Ce sentiment confus de m'immoler moi-même  
A cette charité dont je tenais l'emblème,  
Ce retentissement de ma pensée en moi,  
Tout concentra mon âme en un éclair de foi ;  
Je crus sentir le Dieu qui souffre et qui console,  
Du ciel même arraché par la sainte parole,  
Descendre, et transformer en sang nouveau le vin,  
Le pain du prisonnier en aliment divin ;  
Et je crus dans ce pain, que notre foi consomme,  
Humaniser le Verbe et diviniser l'homme !  
Sa lèvre l'aspira dans un élan d'amour ;



La lampe s'éteignit dans l'ombre... — Il était jour.

Un bruit sourd de la mort nous fit deviner l'heure.  
Le geôlier vint rouvrir la lugubre demeure,  
Et chercher le vieillard pour l'échafaud. Ses fers  
Tombèrent en laissant leur trace dans ses chairs.  
Pour qu'il pût achever le funèbre voyage,  
Il fallut soutenir son corps miné par l'âge;  
J'affermisais ses pas, vêtu comme un gardien;  
Son bras paralysé s'appuyait sur le mien.  
Bénissant ses bourreaux du geste et du sourire,  
Comme on marche au triomphe, il marchait au martyre,  
Sachant que la victoire en ces combats de foi  
Est à celui qui tombe et qui meurt pour sa loi.  
J'aidai sa main tremblante et son pied qui chancelle  
A monter les degrés de la fatale échelle;  
Jusque sur l'échafaud j'accompagnai ses pas.  
Un vil peuple ondoyait et rugissait en bas;  
Mais lui, n'entendant plus ce stupide blasphème,  
Dans mon regard ami cherchait l'adieu suprême;  
Il y lut, et coucha sur le fatal pilier  
Son front, comme il eût fait le soir pour sommeiller.  
Dans l'éclair du couteau je vis la mort me luire!  
Moi-même je tombai teint du sang du martyre,

Confusément frappé de rumeurs et de cris,  
Soit que l'horreur du sang eût glacé mes esprits;  
Soit qu'animé par Dieu d'un plus mâle courage  
Tant que je n'avais pas accompli son message,  
Mon œuvre consoimée et le saint vieillard mort,  
Je ne puisasse plus de force dans l'effort,  
Et, retrouvant Laurence en mon cœur effacée,  
Je tombasse frappé par ma propre pensée !...

---

Même date, même lieu, même nuit.

Ah ! je respire enfin ! Providence de Dieu,  
On vous trouve attentive et présente en tout lieu !  
Une sœur de l'évêque, aimable et douce sainte,  
Qui vit tonte au Seigneur, cachée en cette enceinte,  
A reçu dans son sein le terrible secret,  
M'a dit qu'à la montagne elle-même elle irait  
Prendre demain l'enfant, l'aimer comme sa fille,  
Jusqu'à ce qu'une lettre instruisit sa famille,  
Et qu'on vint la chercher pour lui rendre à la fois  
Et son nom et ses biens, que lui rendaient les lois.

12 août 1795.

Précédé de la sœur que le pâtre accompagne,  
Ce matin, faible et seul, j'ai monté la montagne,  
M'arrêtant, hésitant, revenant sur mes pas,  
Comme un homme qui doute, ou qui marche au trépas.  
Arrivé sur les bords de la gorge profonde,  
Dont trois jours de soleil avaient abaissé l'onde,  
J'ai trouvé deux sapins l'un à l'autre liés  
Par le bout sur un bord et sur l'autre appuyés;  
Pont que les deux bergers avaient jeté sans doute  
Pour que la pauvre sœur y pût frayer sa route.  
Ils venaient de passer, et j'entendais leurs voix.  
Par des ravins franchis dans mes jeux tant de fois,  
Je devançai leurs pas qui cherchaient une issue,  
Et je fus à la grotte avant qu'ils l'enssent vue;  
Mais à la fois brûlant, tremblant d'y pénétrer,  
La force de mon cœur me faillit pour entrer.  
Écartant d'une main le feuillage du hêtre,  
Je me pendis de l'autre au roc de la fenêtre,

Et, le cœur écrasé, sans souffle, l'œil hagard,  
Je sondai jusqu'an fond la grotte d'un regard.  
Je la vis; dans mon sein mon cœur cria : Laurence!  
Mais ma lèvre étouffa ce cri dans son silence.  
Elle était à genoux sur ses talons pliés,  
Ses membres fléchissants à la roche appuyés,  
Son front pâle et pensif, sous le poids qui l'incline,  
Comme écrasé du poids, penché sur sa poitrine;  
Ses bras tout défaillants passés autour du con  
De sa biche, qui dort les flancs sur son genou;  
Et pressant d'une étreinte inerte et convulsive  
L'animal qui dressait une oreille attentive,  
Et, du tendre regard que son œil lui dardait,  
Semblait attendre aussi celui qu'elle attendait.  
Ses longs cheveux traînaient en flocons sur la corne;  
Sous ses cils abaissés son regard terne et morne  
Se relevait parfois comme pour écouler  
Des gouttes que ses yeux ne sentaient pas couler;  
Sa respiration, dans son sein inégale,  
En soupirs, en sanglots sortait par intervalle...  
Le bruit qu'en approchant les pas firent en hant  
Réveilla son oreille et son âme en sursaut;  
Elle se redressa comme un mort qu'on appelle,  
Courut les bras ouverts : « Jocelyn ! » cria-t-elle.

La sœur parut dans l'ombre : « O ciel ! ce n'est pas lui !... »

Elle fléchit, chercha sur la pierre un appui,

Et d'un œil foudroyé, fixe comme son âme,

Regarda sans parler les pâtres et la femme.

« Ma fille, dit la sœur, venez, ne craignez pas.

« Je viens comme une enfant vous prendre entre mes bras ;

« Et Dieu qui vous donna, qui vous enlève un frère,

« Au lieu d'un frère en moi vous envoie une mère. »

Alors en peu de mots tout lui fut raconté,

Par quel coup du destin Dieu l'avait emporté,

Par quels vœux arrachés à mon âme surprise,

La mort m'avait jeté tout saignant dans l'Église,

Et comment et mon nom et tout ce doux passé,

De son cœur pour jamais devait être effacé :

« C'est un rêve d'enfant qu'on regrette et qu'on pleure,

« Mais qu'un rayon du jour dissipe en un quart d'heure ;

« Il n'en restera rien qu'un souvenir bien doux,

« Un invisible ami qui priera Dieu pour vous ! »

Laurence écoutait tout, immobile, éperdue,

La droite avec terreur vers la sœur étendue,

Comme pour repousser de l'œil et de la main

Les coups de chaque mot, qu'elle écartait en vain ;

Son œil ouvert et morne, égaré dans le vide ;

Sa lèvre frémissante, entr'ouverte, livide ;

Sur sa bouche les mots manquant à la douleur ;  
Femme changée en marbre, en ayant la pâleur !  
Tout à coup je ne sais quel éclair de pensée  
Lui remonta du cœur sur sa joue effacée ;  
Son front reprit la vie et se teignit un peu ;  
La colère anima son œil d'un sombre feu ;  
Ses cheveux , par l'angoisse aplatis sur sa tête,  
Ondoyèrent pareils aux flots dans la tempête ;  
Sa lèvre, du courroux prenant le pli soudain ,  
Y mêla dans l'horreur le rire du dédain ;  
De la pieuse sœur les mains jointes tremblèrent ,  
Et d'effroi sous son œil les pâtres reculèrent :  
« Ah ! vous mentez, dit-elle ; ah ! qui que vous soyez ,  
« Retournez seuls vers ceux qui vous ont envoyés.  
« Vous pensiez que j'étais un enfant qu'on abuse :  
« Allez , mon cœur n'est pas dupe de cette ruse !  
« Vous vouliez profiter de l'absence d'un jour  
« Pour m'arracher aux lieux où j'attends son retour.  
« Mais s'il en est ainsi, détrompez-vous, madame !  
« Car vous arracheriez plutôt le corps à l'âme ,  
« Et ce bloc au rocher par les siècles durci ,  
« Que mon cœur à son cœur et que mes pieds d'ici... »  
Sa voix d'airain vibrait dans la grotte ébranlée ,  
Et sa main convulsive à ses parois collée

Semblait si fortement aux angles s'accrocher,  
Qu'on eût dit que ses doigts s'écrasaient au rocher.  
La sœur voulut parler : « Pauvre jeune insensée !  
« Comment briser, mon Dieu, dans son cœur sa pensée ? »  
Et sa voix s'attendrit, et sa main essuya  
Des pleurs, que le regard de Laurence épia.  
« Des pleurs ? des pleurs ? dit-elle avec un ton d'alarmes.  
« Incrédule à leurs voix, en croirai-je leurs larmes ?  
« S'ils mentaient, auraient-ils pour moi cette pitié ? »  
Le doute affreux sembla l'envahir à moitié ;  
Puis passant sur son front sa main roide et glacée,  
Comme quelqu'un qui rêve et chasse une pensée :  
« Non, cria-t-elle, non, non, je ne crois que lui !  
« Lui, comme un vil parjure il se serait enfui ?  
« Moi, par Dieu par mon père, à son sein confiée  
« Comme un autre Caïn il m'eût sacrifiée ?  
« Il m'eût abandonnée en cet affreux désert  
« Comme un agneau trouvé qu'on caresse et qu'on perd,  
« Moi sa fille, sa sœur, sans parents, sans patrie,  
« Du même lait que lui pendant deux ans nourrie ?  
« A son Dieu sans remords il se fût immolé ?  
« Cet abri sur mon front se serait écroulé ?  
« Ce cœur, dont n'approcha jamais l'ombre d'un crime,  
« Se serait entr'ouvert sous moi comme un abîme,



« M'aurait toute vivante en sa mort englouti ?  
« Non, non, cela n'est pas. Oui, vous avez menti !  
« Oui, votre vil mensonge est encore un blasphème :  
« Je ne le croirais pas s'il le disait lui-même ! »  
Puis d'un son de voix bas, d'un air plus abattu :  
« Ah ! Jocelyn, dit-elle, ah ! frère, où donc es-tu ?  
« Ah ! si du pied des monts tu pouvais les entendre,  
« Comme d'un œil vengeur tu viendrais me défendre !  
« Comme du seul aspect tu les démentirais !  
« Comme du seul regard tu les écraserais !  
« Jocelyn, Jocelyn ! à travers la distance  
« Accours ! viens à leurs mains disputer ta Laurence ;  
« Viens me rendre à leurs yeux, dans tes bras entr'ouverts,  
« Cet asile où mon cœur braverait l'univers !... »

Je ne pus résister à l'élan de mon âme ;  
Je m'élançai de l'ombre au milieu de ce drame :  
Un long cri de bonheur dans la grotte éclata ;  
D'un seul bond sur mon cœur son élan la jeta ;  
Elle entourait mon cou de ses mains enlacées,  
Toucha mon front, mes yeux, de ses lèvres glacées,  
Sembla comme un serpent à mon corps se ployer,  
Se colla sur mon sein comme pour s'y noyer ;  
Me pressa, m'étouffa de si fortes étreintes

Que je sens à mes mains ses mains encore empreintes;  
Puis, m'enlaçant le cou du bras comme autrefois,  
S'y suspendit longtemps fière et de tout son poids.  
« Osez me l'arracher ! demandez-lui s'il m'aime,  
« Dit-elle ; le voilà pour répondre lui-même.  
« Parle, Jocelyn, dis s'il est vrai que ton cœur  
« A trahi ton ami, ton amante, ta sœur !  
« Dis-leur si de ce sein où Dieu l'avait jetée  
« Sur la pierre à leurs pieds tu m'as précipitée !  
« Dis-leur si cet amour, notre vie en ce lieu,  
« Tu l'aurais renié même à la voix de Dieu !  
« Un Dieu ! S'il était vrai, si je doutais encore,  
« Je le détesterais autant que je t'adore ! »  
On lisait sur sa lèvre un sourire âpre et fier,  
Et son geste en parlant semblait les défier.  
« Jocelyn, parle donc, » reprit-elle, « à ces hommes ;  
« Venge-toi, venge-nous, et dis-leur qui nous sommes ! »

L'aveugle instinct du cœur dans le premier moment  
Me fixait là sans yeux, sans voix, sans mouvement,  
Ainsi qu'un insensé qui, tombé dans l'abîme,  
Ne sent le coup qu'au fond sur le roc qui l'abîme.  
La secousse des sens que son cri me donna  
D'une horrible clarté soudain m'environna ;

Je sentis que mon bras se condamnait lui-même  
A retourner le fer dans le seul cœur qui m'aime;  
Je cherchai par surprise à fuir, à déplier  
Son bras qu'à mon épaule un nœud semblait lier;  
Mais, comme un nœud coulant que chaque effort resserre,  
Plus je me dégageais, plus j'étais sous sa serre.  
Enfin, d'un bond soudain j'échappai de ses bras :  
« Non, lui dis-je à genoux, non, ne me touche pas;  
« Non, non, je ne suis plus celui que tu crois être;  
« Je suis...—N'achève pas, s'écria-t-elle!...—Un prêtre!  
« J'ai trahi par faiblesse ou bien par dévouement  
« Mon enfant, mon amour, mon bonheur, mon serment;  
« J'ai, pour offrir au ciel mon affreux sacrifice,  
« Bu ton sang et le mien dans mon premier calice :  
« En trahissant ta foi, j'ai trahi plus qu'un Dieu !  
« Fuis-moi, ne me dis pas même un suprême adieu;  
« N'abaisse pas tes yeux sur un tel misérable;  
« Foule-moi sous ton pas comme un ver sur le sable;  
« En passant sur mon corps écrase-moi du pié;  
« Maudis-moi sans remords, franchis-moi sans pitié;  
« Couvre de ton mépris ma mémoire éclipsée,  
« Et n'y détourne pas seulement ta pensée ! »  
Et, le front dans la poudre, avili, prosterné,  
Jusques à ses genoux mon corps s'était traîné,

Pour qu'en passant sur moi, son pied, dans sa colère,  
Pût écraser ma vie et mon front contre terre.  
Mais elle, pas à pas, fuyant ce front rampant  
Comme le pied recule à l'aspect du serpent,  
Les mains avec horreur ouvertes, dépliées,  
Les prunelles de plomb fixes, pétrifiées,  
Ne jeta qu'un seul cri, comme si tout son cœur,  
Écrasé d'un seul coup, eût éclaté d'horreur :  
Terrible et dernier cri de l'âme évanouie,  
Écho du coup qui fait écrouler une vie,  
Et que jusqu'au tombeau j'entendrai. Puis, glissant  
Sur les pointes du roc que son front teint de sang,  
Ses membres sur les miens en tombant s'affaîsèrent,  
Et ses mains en touchant les miennes les glacèrent.  
J'échauffai sur mon cœur, j'entourai de mes bras  
Ce corps, ces membres froids disputés au trépas.  
Des noms les plus cruels je m'outrageais moi-même ;  
J'aurais fait jusqu'à Dieu rejaillir mon blasphème !  
Je couvrais de baisers (anges, pardonnez-moi !)  
Ce front sanglant, ces yeux : « Laurence, éveille-toi !  
« Oh ! reviens à mes cris ! oh ! si tu vis, j'abjure  
« Mes infâmes vertus et mon sacré parjure !  
« Je n'ai rien prononcé ! plus d'autel, plus d'adieu !  
« Dans ton cœur, dans tes bras ! ah ! c'est là qu'est mon Dieu ;

« C'est là que je n'aurai de flamme que ta flamme,  
« D'autre ciel que tes yeux, d'autre âme que ton âme.  
« Non, non, ils ont menti ; reviens, reviens au jour :  
« L'enfer n'est pas possible avec un tel amour ! »  
Glacés d'effroi, la sœur, les pâtres s'approchèrent ;  
De mes bras contractés par force ils arrachèrent  
Laurence, dont le sein ranimé sur mon cœur  
Reprenait par degrés la vie et la chaleur ;  
Je vis de son front blanc, qui sur leur brancard flotte,  
Les blonds cheveux traîner en sortant de la grotte,  
Comme d'une aile d'ange on voit le dernier pli.  
Et moi, par le délire et l'horreur affaibli,  
Sans pouvoir faire un pas pour disputer ma vie,  
Le regard sur la porte où mon œil l'a suivie,  
Je restai là couché sur la roche où je suis...  
Depuis quand ? Je ne sais ; tous mes jours sont des nuits !

. . . . .

—

Grotte des Aigles, 15 août 1795.

. . . . .  
. . . . .

O Christ, j'ai comme toi sué mon agonie  
Dans ces trois doubles nuits d'horreur et d'insomnie!  
Oh ! pourquoi cette voix dans mon Gethsémani  
Ne me dit-elle pas aussi : « Tout est fini ? »  
Après avoir vécu deux ans du pain de vie,  
De l'amour débordant que ton ciel nous envie,  
Pourrais-je vivre en bas de ce fiel mêlé d'eau ?  
Pourrais-je du passé supporter le fardeau,  
Suivre jour après jour sans rêver, sans attendre  
Ce que chacun d'eux rêve et nul ne doit me rendre ;  
Et, chaque soir marchant sans but dans mon chemin,  
Me dire : « Rien ici, rien là-bas, rien demain ? »  
Ma vie est un sépulcre où Dieu même condamne  
Le souvenir : semblable à la lampe profane  
Qui ne doit plus brûler dans la paix d'un tombeau,

Cœur mort, il faut encore éteindre ton flambeau;  
Il faut que si ton feu couve ou si ton sang saigne,  
Toujours la main de glace ou l'étanche ou l'éteigne !  
Oh ! vivre ainsi, mon âme, est un trop rude effort !  
Pourquoi me réveiller ? Mon Dieu, la mort, la mort !

. . . . .  
. . . . .

La mort ? Oui, si j'étais encore homme peut-être ?  
Pardonnez !... J'oubliais, mon Dieu, que j'étais prêtre !  
Prêtre, dans les cachots par le sang consacré !  
Homme immolé déjà, déjà régénéré ;  
Victime humaine au Dieu que l'holocauste adore,  
Dont la chair sur l'autel palpite et fume encore,  
Et qui s'offre elle-même, avant d'oser offrir  
La prière d'un monde où prier c'est souffrir.

. . . . .  
. . . . .

Dieu me sèvre à jamais du lait de ses délices.  
Eh bien, j'épuiserai la coupe des supplices ;  
Dans les vases fêlés où l'homme boit ses pleurs,

Avec lui je boirai ses gouttes de douleurs ;  
J'élèverai le cri de toutes ses alarmes ,  
Je saurai l'amertume et le sel de ses larmes ;  
Comme dans ceux du juste immolé sur la croix ,  
Tous ses gémissements gémiront dans ma voix ;  
Du haut de ma douleur comme de son Calvaire ,  
Ouvrant des bras saignants plus larges à la terre ,  
J'embrasserai plus loin , de ma sainte amitié ,  
Mes frères en exil , en misère , en pitié !  
Mon amour fut ma vie : en épurant sa flamme ,  
O Jésus , prête-moi ta charité pour âme !  
Fais que j'aime le monde avec le même amour  
Dont j'aimai l'ange absent que j'entrevis un jour !  
Que chaque enfant de l'homme à mes yeux soit Laurence !  
Oui , fais-moi vivre ainsi d'amour et d'espérance !  
D'espérance ! O mon Dieu , vous ne condamnez pas  
Cette goutte de l'eau du ciel tombée en bas ,  
Que l'on boit dans sa main sans s'arrêter pour boire .  
Mon espérance à moi , mon Dieu ! c'est ma mémoire !  
Oui , quand nos jours d'absence auront été comptés ;  
Quand , par divers chemins , nous seront remontés  
Dans le sein créateur d'où nos âmes jumelles  
Descendirent ici , se reconnaîtront-elles ?  
Je m'oublierais moi-même , ô Laurence , avant toi !



Et ne suis-je pas elle, et n'est-elle pas moi ?  
Renaitre sans se voir et sans se reconnaître,  
Ce serait remourir, Seigneur, et non renaitre !  
Oui, ton ciel tout entier n'est dans ton sein, mon Dieu,  
Que l'éternel retour après le court adieu,  
Que le regard sans fin, que le long cri de joie  
Qu'en retrouvant sa sœur l'âme à l'âme renvoie,  
Que l'immortelle étreinte où tout ce qui s'aima  
Retrouve les doux noms dont l'amour le nomma !  
Oui, dans les profondeurs des cieux où tu te voiles,  
Dans ces espaces bleus, dans ces sentiers d'étoiles,  
Il est, il est, ô Père, un suprême séjour  
Que ta main comme un nid prépare au saint amour,  
Des déserts dans tes cieux tout voilés de mystères,  
Des cimes comme ici, des grottes solitaires  
Où les âmes en toi pour s'aimer s'enfuient,  
Et dont tes anges même à peine approcheront.  
A ta magnificence, ô Père, je me fie !  
Tu rends cent mille fois ce qu'on te sacrifie,  
Mais de plus qu'ici-bas je ne demande rien.  
D'autres rêvent leur ciel ; mais moi j'ai vu le mien !...

---

De la Grotte, 16 août 1793.

Pendant , écrasé sur cette roche aride ,  
Referme-toi , mon cœur , comme un sépulcre vide ,  
Comme après la blessure une trompeuse chair  
Qui se referme un temps sur la balle ou le fer ,  
Et montre de la vie au dehors l'apparence ,  
Pendant que sous la chair tout est mort et souffrance !  
Seul soupir de mon cœur , dors dans son dernier pli ;  
Que ton nom pour toujours s'y cache enseveli !  
Dans mes rêves éteints , sur mes lèvres glacées ,  
Ne remonte jamais du fond de mes pensées !  
Que les hommes trompés ne se doutent jamais  
Qu'en les aimant c'était encor toi que j'aimais ;  
Que de ma charité l'âme était un mystère ;  
Que je vivais du ciel en marchant sur la terre!...  
De cette charité que le divin charbon  
Sur ma langue consume et dévore ton nom ;  
Que nulle bouche humaine ici-bas ne le sache ;  
Qu'à tous , hormis à Dieu , ma poitrine le cache

Jusqu'au jour de ma mort, ce nom, secret chéri,  
Comme un trésor visible après le flot tari !

Mais elle ? Oh ! qu'elle vive aux dépens de ma vie !  
Oui, je le veux, mon Dieu ! que Laurence m'oublie !  
Par l'amer souvenir de notre amour, Seigneur,  
Ne lui corrompez pas sa coupe de bonheur,  
Et qu'heureuse sans moi... ! Mais qu'elle s'en souvienn  
Au sépulcre, où mon âme ira chercher la sienne !...

---

## NOTES.



# NOTES.

---

## NOTE PREMIÈRE.

( PROLOGUE. — PAGE 79. )

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre.....

Jocelyn, comme je l'ai dit ailleurs, n'est point une invention, c'est presque un récit. Son nom, dans la vie réelle et dans la mémoire de mon amitié, est l'abbé D....., curé de B..... Je détache la page que je lui ai consacrée dans les *Confidences*, et je la place ici comme le *fac-simile* de la vérité de ce poème. C'est le dessin au crayon et sans cadre du portrait poétique de Jocelyn. Il ne diffère que par cette couleur qui est le jour et la teinte du souvenir.

\* Une circonstance me confirmait encore dans ces découragements de cœur et dans ces mépris pour le monde : c'était la société et les entretiens avec un autre solitaire aussi sensible, plus âgé et plus malheureux que moi. Cette société était la

seule diversion que j'eusse quelquefois à mon isolement. D'abord rencontre, puis habitude, cette fréquentation se changeait de jour en jour davantage en amitié. Le hasard semblait avoir rapproché deux hommes d'âge et de condition différents, mais qui se ressemblaient par la sensibilité, par le caractère, et par la conformité de tristesse, de solitude d'âme, et de découragement du bonheur. L'un de ces hommes, c'était moi ; l'autre, c'était le pauvre curé du village de Bussières, paroisse dont Milly relevait et n'était qu'un hameau.

« J'ai parlé, dans le récit des premières impressions de mon enfance, d'un jeune vicaire qui apprenait le catéchisme et le latin aux enfants du village, chez le vieux curé de Bussières. J'ai dit qu'il se nommait l'abbé D.....

« L'abbé D..... avait alors trente-huit ans. Son visage avait une expression d'énergie, de fierté, de virilité, qu'adouressait seulement une teinte de tristesse douce, habituellement répandue sur sa physionomie. On y sentait une nature forte, enchaînée sous un habit par quelques liens secrets qui l'empêchent de se mouvoir et d'éclater. Le contour des joues était pâle, comme une passion contenue ; la bouche fine et délicate ; le nez droit, modelé avec une extrême pureté de lignes, renflé et palpitant vers les narines, ferme, étroit et musculéux vers le haut, où il se lie au front et sépare les yeux. Les yeux étaient d'une couleur bleu de mer mêlé de teintes grises, comme une vague à l'ombre ; les regards étaient profonds et un peu énigmatiques, comme une confidence qui ne s'achève pas ; ils étaient enfoncés sous l'arcade proéminente d'un front droit, élevé, large, poli par la pensée. Ses cheveux noirs, déjà un peu éclaircis par la fin de sa jeunesse, étaient ramenés sur ses tempes en mèches lisses, luisantes, collées à la peau, dont elles relevaient la blancheur. Ils ne laissaient apercevoir aucune trace de tonsure. Leur finesse et la moiteur habituelle

de la peau leur donnaient au sommet du front et vers les tempes quelques inflexions à peine perceptibles, comme celles de l'acanthé autour d'un chapiteau de marbre.

« Tel était l'extérieur de l'homme avec lequel, malgré la distance des années, la solitude, le voisinage, la conformité de nature, l'attrait réciproque, et enfin la tristesse même de nos deux existences, allaient insensiblement me faire nouer une véritable et durable amitié.

« Cette amitié s'est cimentée depuis par les années; elle a duré jusqu'à sa mort : et maintenant, quand je passe par le village de B....., mon cheval, habitué à ce détour, quitte le grand chemin vers une petite eroix, monte un sentier rocailleux qui passe derrière l'église, sous les fenêtres de l'ancien presbytère, et s'arrête un moment de lui-même auprès du mur d'appui du cimetière. On voit par-dessus ce mur la pierre funéraire que j'ai posée sur le corps de mon ami. J'y ai fait écrire en lettres creuses, pour toute épitaphe, son nom à côté du mien. J'y donne, un moment en silence, tout ce que les vivants peuvent donner aux morts : une pensée... une prière... une espérance de se retrouver ailleurs !... »

« Nous nous liâmes naturellement et sans le prévoir. Il n'avait que moi avec qui il pût s'entretenir, dans ce désert d'hommes, des idées, des livres, des choses de l'âme qu'il avait cultivées avec amour dans sa jeunesse et dans le palais de l'évêque de Mâcon. Il les cultivait solitairement encore dans l'isolement où il était confiné. Je n'avais que lui avec qui je pusse épancher moi-même mon âme débordante d'impressions et de mélancolie.

« Nos rencontres étaient fréquentes : le dimanche, à l'église ; les autres jours, dans les sentiers du village, dans les buis ou



dans les genêts de la montagne. J'entendais de ma fenêtre l'appel de ses chiens courants.

« A force de nous rencontrer ainsi à toute heure, nous finîmes par avoir besoin l'un de l'autre. Il comprit qu'il y avait dans l'âme de ce jeune homme des germes intéressants à regarder éclore et se développer. Je compris qu'il y avait dans cet homme mûr et fatigué de vivre une destinée âpre et trompée, comme était la mienne en ce moment; une âme malade mais forte, auprès de laquelle mon âme se vengerait de ses propres malheurs en s'attachant du moins à un autre malheureux.

« Je lui prêtais des livres. J'allais toutes les semaines les louer dans un cabinet de lecture à Mâcon, et je les rapportais à Milly dans la valise de mon cheval. Il me prêtait, lui, les vieux volumes d'histoire de l'Eglise et de littérature sacrée qu'il avait trouvés dans la bibliothèque de l'évêque de Mâcon. Il avait eu ce legs dans son testament. Nous nous entretenions de nos lectures. Nous nous apercevions ainsi, par la conformité habituelle de nos impressions sur les mêmes ouvrages, de la consonnance de nos esprits et de nos cœurs. Chaque jour, chaque livre, chaque entretien, amenaient une découverte et comme une intimité involontaire de plus entre nous. On s'attache par ce qu'on découvre de semblable à soi dans ceux qu'on étudie. L'amour et l'amitié ne sont au fond que l'image d'un être réciproquement entrevue et doublée dans le cœur d'un autre être. Quand ces deux images se confondent tellement que les deux n'en font plus qu'une, l'amitié ou l'amour sont complets. Notre amitié s'achevait ainsi tous les jours.

« ..... Bientôt nous ne nous contentâmes plus de ces rencontres fortuites dans les chemins des deux hameaux. Il vint chez moi, j'allai chez lui. Il n'y avait, entre sa maison et celle de

mon père, qu'une colline peu élevée à monter et à descendre. Au bas de cette colline, cultivée en vignes rampantes, on trouvait une fontaine sous des saules, et un sentier creux entre deux haies qui traversait des prés.

« Au bout de ces prés, une petite porte fermée par un verrou donnait accès dans un jardin potager entouré de murs tapissés d'espaliers. A l'extrémité de ce jardin, une maison basse et longue, avec une galerie extérieure dont le toit portait sur des piliers de bois; une petite cour entourée d'un hangar, d'un four et d'un bûcher; sur le mur d'appui de la galerie, deux beaux chiens couchés, et hurlant quand on ouvrait la porte; quelques pots de réséda et de fleurs rares sur le palier, quelques poules dans la cour, quelques pigeons sur le toit. C'était le presbytère.

« Du côté opposé au jardin, la maison donnait sur le cimetière, vert comme un pré mal nivelé autour de l'église. Par-dessus le cimetière, le regard s'étendait par une échappée de vue sur des flanes de montagnes ineultes entrecoupées de hauts châtaigniers. L'œil glissait ensuite obliquement sur une sombre et noire vallée qui se perdait, l'été, dans la vapeur chaude du soleil; l'hiver, dans la fumée du brouillard ou des eaux. Le son de la cloche qui tintait aux trois parties du jour, aux baptêmes et aux sépultures, les pas des paysans revenant de l'ouvrage, les vagissements d'enfants qui pleuraient à midi et le soir pour appeler les mères attardées sur les portes des chaumières, étaient les seuls bruits qui pénétrassent du dehors dans cette maison. Au dedans on n'entendait que le petit tracas que faisaient la mère du curé et sa jeune nièce en épluchant les herbes pour la soupe, ou en étendant le linge sur la galerie.

« Bientôt je fus un hôte de plus de cette humble maison, un

convive de plus à cette pauvre table. J'y descendais presque tous les soirs au soleil couchant. Quand j'avais quitté l'ombre des deux ou trois charmilles du jardin de Milly, sous l'abri desquelles j'avais passé la chaleur des jours du mois d'août; quand j'avais fermé mes livres, caressé et pansé avec soin mon cheval, et étendu sous ses sabots luisants la fraîche litière de la nuit, je montais à pas lents la colline, je me glissais comme une ombre du soir de plus parmi les dernières ombres que les saules jetaient sur les prés. J'ouvrais la petite porte du jardin de la cure de B..... Les chiens, qui me connaissaient, n'aboyaient plus. Ils semblaient m'attendre à heure fixe sur le senil. Ils me flairaient avec des battements de queue, des frissons de poil et des bonds de joie. Ils couraient devant moi, comme pour avertir la maison de l'arrivée du jeune ami.

« Je trouvais ordinairement l'abbé D..... occupé à émonder ses treilles, à sarcler ses laitues ou à écheniller ses arbres. Je prenais l'arrosoir des mains de la mère, j'aidais la nièce à tirer la longue corde du puits. Nous travaillions tous les quatre au jardin tant qu'il restait une lueur de jour dans le ciel. Nous rentrions alors dans la chambre du curé. Les murs en étaient nus, et crépis seulement de chaux blanche éraillée par les clous qu'il y avait fichés pour y suspendre ses fusils, ses couteaux de chasse, ses vestes, ses fourniments, et quelques gravures encastrées de sapin, représentant la captivité de Louis XVI et de sa famille au Temple. Car l'abbé D....., je l'ai déjà dit, par une contradiction très-fréquente dans les hommes de ce temps-là, était royaliste, bien qu'il fût démocrate, et contre-révolutionnaire de sentiment, bien qu'il détestât l'ancien régime, et qu'il partageât toutes les doctrines et toutes les aspirations de la révolution.

« A la nuit tombante, il allumait une chandelle de suif ou un

reste de cierge de cire jaune rejeté des candelabres de l'autel. Après quelques moments de lecture ou de causerie, la servante mettait la nappe sur la table, débarrassée de l'encre, des livres et des papiers. On apportait le souper.

« C'était ordinairement du pain bis et noir, mêlé de seigle et de son; quelques œufs des poules de la basse-cour, frits dans la poêle et assaisonnés d'un filet de vinaigre. De la salade on des asperges du jardin; des escargots ramassés à la rosée sur les feuilles de vigne, et cuits lentement dans une casserole, sous la cendre; de la courge gratinée mise au four dans un plat de terre, les jours où l'on cuisait le pain; et de temps en temps ces poules vieilles, maigres et jaunes que les pauvres jeunes femmes des montagnes apportent en cadeau aux curés les jours de relevailles, en mémoire des colombes que les femmes de Judée apportaient au temple dans les mêmes occasions; enfin quelques lièvres ou quelques perdrix, récolte de la chasse du matin. On y servait rarement d'autres mets. La pauvreté de la maison ne permettait pas à la mère d'aller au marché. Ce frugal repas était arrosé de vin rouge ou blanc du pays; les vigneron le donnent au sacristain, qui va quêter, de pressoir en pressoir, au moment des vendanges. Le repas se terminait par quelques fruits des espaliers dans la saison, et par de petits fromages de chèvre blancs, frais, saupoudrés de sel gris, qui donnent soif, et qui font trouver le vin bon aux sobres paysans de nos vallées.

« L'abbé D....., bien qu'il n'eût pas la moindre sensualité de table, ne dédaignait pas, pour soulager sa vieille mère et pour former sa nièce, d'aller lui-même quelquefois surveiller le pain au four, le rôti à la broche, les œufs ou les légumes sur le feu, et d'assaisonner de sa main les mets simples ou étranges que nous mangions ensemble, en nous égayant sur l'art du maître d'hôtel. C'est ainsi que j'appris moi-même à accom-

moder de mes propres mains ces aliments journaliers du pauvre habitant de la campagne, et à trouver du plaisir et une certaine dignité paysannesque dans ces travaux domestiques du ménage, qui dispensent l'homme de la servitude de ses besoins, et qui l'accoutument à redouter moins l'indigence ou la médiocrité.

« Après le souper, nous nous entretenions, tantôt les coudes sur la nappe, tantôt au clair de lune sur la galerie, de ces sujets qui reviennent éternellement, comme des hasards inévitables, dans la conversation de deux solitaires sans autre affaire que leurs idées : le sort de l'homme sur la terre, la vanité de ses ambitions, l'injustice du sort envers le talent et la vertu, la mobilité et l'incertitude des opinions humaines, les religions, les philosophies, les littératures des différents âges et des différents peuples, la préférence à donner à tel grand homme sur tel autre, la supériorité de tel orateur ou de tel écrivain sur les orateurs et les écrivains ses émules, la grandeur de l'esprit humain dans certains hommes, la petitesse dans certains autres ; puis des lectures de passages de tel ou tel écrivain, pour justifier nos jugements ou motiver nos préférences ; des fragments de Platon, de Cicéron, de Sénèque, de Fénelon, de Bossuet, de Voltaire, de Rousseau, livres étalés tour à tour sur la table, ouverts, fermés, renverts, confrontés, discutés, admirés ou écartés, comme des cartes de ce grand jeu de l'âme que le génie de l'homme joue avec l'énigme de la nature depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles.

« Quelquefois, mais rarement, de beaux vers des poètes anciens récités par moi dans leur langue, sous ce même toit où j'avais appris à épeler les premiers mots de grec et de latin. Mais les vers tenaient peu de place dans ces citations et dans ces entretiens.

« De ces sujets littéraires, nous arrivions toujours, par une déviation naturelle, aux questions suprêmes de politique, de philosophie et de religion. Nourris l'un et l'autre de la moelle de l'antiquité grecque et romaine, nous adorions la liberté comme un mot sonore, avant de l'adorer comme une chose sainte, et comme la propriété morale dans l'homme libre.

« Nous détestions l'Empire et ce régime plagiaire de la monarchie; nous déplorions qu'un héros comme Bonaparte ne fût pas en même temps un complet grand homme, et ne fût servir les forces matérielles de la révolution, tombées de lassitude dans sa main, qu'à reforcer les vieilles chaînes de despotisme, de fausse aristocratie et de préjugés, que la révolution avait brisées. L'abbé D....., quoiqu'il eût le jacobinisme en horreur, conservait de la république une certaine verdeur âpre mais savoureuse sur les lèvres et dans le cœur. Il me la communiquait sans y penser. Mon âme jeune, pure de viles ambitions, indépendante comme la solitude, aigrie par la compression du sort qui semblait s'obstiner à ne fermer le monde, était prédisposée à cette austérité d'opinion qui console des torts de la fortune en la faisant mépriser dans ceux qu'elle favorise, et qui aspire au gouvernement de la seule vertu. La Restauration, qui nous avait enivrés l'un et l'autre d'espérances, commençait à les décevoir. Elle laissait penser du moins, lire, écrire, discuter. Elle avait le bruit intestin des gouvernements libres et les orages de l'opinion. Mais l'adoration superstitieuse du passé, soufflée par des courtisans incrédules à un peuple vieilli de deux siècles en vingt-cinq ans, nous désenchantait. Nous ne murmurions pas, de peur de nous confondre avec les partisans de l'Empire; mais nous gémissions tout bas, et nous remontions ou nous descendions les siècles, pour y retrouver des gouvernements dignes de l'humanité. Hélas! où sont-ils?....

« ..... Quand les paroles commençaient à tarir sur nos lèvres et que le sommeil nous gagnait, je reprenais mon fusil, je sifflais mon chien; l'abbé D..... m'accompagnait jusqu'au bout des prés qui terminent le vallon de B.....; nous nous serrions la main. Je gravissais silencieusement la colline pierreuse, tantôt à la lueur des belles lunes d'été, tantôt à travers les humides ombres de la nuit, épaissies encore par les brouillards du commencement de l'automne.

« Je trouvais la vieille servante qui filait, en m'attendant, sa quenouille, à la clarté de la lampe de cuivre suspendue dans la cuisine. Je me couchais. Je m'endormais, et je m'éveillais le lendemain au bruit du vol des hirondelles des prés qui entraient librement dans ma chambre à travers les vitres cassées, pour recommencer la même journée que la veille.

« Ce qui m'attachait de plus en plus au pauvre curé de B....., c'était le nuage de mélancolie mal résignée qui attristait sa physionomie. Cette ombre amortissait dans son regard les derniers feux de la jeunesse; elle donnait à ses paroles et à sa voix une certaine langueur découragée, toute concordante à mes propres langueurs d'esprit. On sentait un mystère douloureux et contenu sous ses épanchements. On voyait qu'il ne disait pas tout, et qu'un dernier secret s'arrêtait sur ses lèvres.

« Ce mystère, je ne cherchais point à le lui arracher; il ne me l'aurait jamais confié lui-même. Entre un aveu de cette nature et l'amitié la plus intime avec un jeune homme de mon âge, il y avait les convenances sacrées de son caractère sacerdotal. Mais les cluchotements des femmes du village commencèrent à m'en révéler confusément quelque rumeur, et plus tard je connus ce mystère de tristesse dans tous ses détails. »

## NOTE DEUXIÈME.

(DEUXIÈME ÉPOQUE. — PAGE 143.)

Les prêtres, n'élevant contre eux que la prière,  
Sont par leurs cheveux blancs trainés dans la poussière...

Comme historique de ces vers, nous extrayons de l'*Histoire des Girondins* le récit du massacre des Carmes.

« Pendant que les tombereaux commandés par les agents du comité de surveillance charriaient les cadavres et le sang de l'Abbaye, trente égorgeurs épiaient depuis le matin les portes des Carmes de la rue de Vaugirard, attendant le signal. La prison des Carmes était l'ancien couvent, immense édifice percé de cloîtres, flanqué d'une église, entouré de cours, de jardins, de terrains vagues. On l'avait converti en prison pour les prêtres condamnés à la déportation. La gendarmerie, la garde nationale, y avaient des postes. On avait, à dessein, affaibli ces postes le matin. Les assassins, qui forcèrent les portes vers quatre heures du soir, les refermèrent sur eux. Ceux qui commencèrent le massacre n'avaient rien du peuple, ni dans le costume, ni dans le langage, ni dans les armes. C'étaient des hommes jeunes, bien vêtus, armés de pistolets et de fusils de chasse. Cérat, jeune séide de Marat et de Danton, marchait à leur tête. On reconnaissait dans sa troupe quelques-uns des visages exaltés qu'on voyait habituellement aux tribunes du club des Cordeliers. Prétoriens de ces agitateurs qu'on appelait, par allusion au couvent où se tenaient les séances, « les frères rouges de Danton, » ils portaient le bonnet rouge, une cravate, un gilet, une ceinture rouges, symbole significatif pour accoutumer les yeux et la pensée à



la couleur du sang. Les directeurs du massacre craignirent que l'ascendant des prêtres sur le bas peuple ne fit reculer les égorgeurs devant les assassinats sacrilèges. Ils recrutèrent dans les écoles, dans les lieux de débauche et dans les clubs, des exécuteurs volontaires au-dessus de ces scrupules, et que la haine de la superstition poussait d'eux-mêmes à l'assassinat des prêtres. Des coups de fusil tirés dans les cloîtres et dans les jardins, sur quelques vieillards qui s'y promenaient, furent le signal du massacre. De cloître en cloître, de cellule en cellule, d'arbre en arbre, les fugitifs tombaient blessés ou morts sous les balles. On faisait rouler sur les escaliers, on jetait par les fenêtres, les cadavres de ceux qui avaient succombé à la décharge.

« Des hordes hideuses d'hommes en haillons, de femmes, d'enfants, attirées de ces quartiers de misère par le bruit de la fusillade, se pressaient aux portes. On les ouvrait de temps en temps, pour laisser sortir des tombereaux attelés de chevaux magnifiques, pris dans les écuries du roi. Ces chariots fendaient lentement la foule, laissant derrière eux une longue trace de sang. Sur ces piles de cadavres ambulantes, des femmes, des enfants assis, trépignaient de joie, riaient, et montraient aux passants des lambeaux de chair humaine. Le sang rejaillissait sur leurs habits, sur leurs visages, sur leur pain. Ces bouches livides, hurlant la *Marseillaise*, déshonoraient le chant de l'héroïsme en l'associant à l'assassinat. Le peuple hâve qui suivait les roues répétait en chœur les refrains, et dansait autour de ces chars comme autour des dépouilles triomphales du clergé et de l'aristocratie vaincus. Le petit nombre des assassins, le grand nombre des victimes, l'immensité du bâtiment, l'étendue du jardin, les murs, les arbres, les charnilles, qui dérobaient aux balles les prêtres courant çà et là pour fuir la mort, ralentirent l'exécution. La nuit tombante allait les protéger de son ombre. Les exécuteurs formèrent une en-

ceinte, comme dans une chasse aux bêtes fauves, autour du jardin. En se rapprochant pas à pas des bâtiments, ils forcèrent à coups de plat de sabre tous les ecclésiastiques à se rabattre dans l'église; ils les y renfermèrent. Pendant que cette battue s'opérait au dehors, une recherche générale dans la maison refoula de même dans l'église les prêtres échappés aux premières décharges. Les assassins rapportèrent sur leurs propres bras les prêtres blessés qui ne pouvaient marcher. Une fois parquées dans cette enceinte, les victimes, appelées une à une, furent entraînées par une petite porte qui ouvrait sur le jardin, et immolées sur l'escalier.

« L'archevêque d'Arles, Duleau, le plus âgé et le plus vénéré de ces martyrs, les édifiât de son attitude et les encourageait de ses paroles. L'évêque de Beauvais et l'évêque de Saintes, deux frères de la maison de la Rochefoucauld, plus unis par le cœur que par le sang, s'embrassaient, et se réjouissaient de mourir ensemble. Tous priaient, pressés dans le chœur, autour de l'autel. Ceux qui étaient appelés pour mourir recevaient de leurs frères le baiser de paix et les prières des agonisants.

« L'archevêque d'Arles fut appelé un des premiers : « C'est « donc toi, lui dit un Marseillais, qui as fait couler le sang des « patriotes d'Arles? — Moi, répondit l'archevêque, je n'ai fait « de mal à qui que ce soit dans ma vie ! » A ces mots l'archevêque reçoit un coup de sabre au visage, il reste impassible et debout. Il en reçoit un second, qui couvre ses cils d'un voile de sang. Au troisième il tombe en se soutenant sur la main gauche, sans proférer un gémissement. Le Marseillais le perce de sa pique, dont le bois se brise par la force du coup. Il monte sur le corps de l'archevêque, lui arrache sa croix, et la montre comme un trophée à ses compagnons.

« L'évêque de Beauvais embrasse l'autel jusqu'au dernier mo-

ment; puis il marche vers la porte, avec autant de calme et de majesté que dans les saintes cérémonies. Les jeunes prêtres le suivirent jusqu'au seuil, où il les bénit. Le confesseur du roi, Hébert, supérieur des *Eudistes*, consolateur de Louis XVI dans la nuit du 10 août, fut immolé ensuite. Chaque minute décimait les rangs dans le chœur. Il n'y avait plus que quelques prêtres assis ou agenouillés sur les degrés de l'autel; bientôt il n'y en eut plus qu'un seul.

« L'évêque de Saintes, qui avait eu la cuisse cassée dans le jardin, était couché sur un matelas dans une chapelle de la nef. Les gendarmes du poste entouraient sa couche, et le cachaient aux yeux. Mieux armés et plus nombreux que les exécuteurs, ils auraient pu défendre leur dépôt. Ils assistèrent, l'arme au bras, au meurtre. Ils livrent l'évêque comme les autres. — « Je ne refuse pas d'aller mourir avec mon frère, » répondit l'évêque quand on vint l'appeler; « mais j'ai la cuisse « cassée, je ne puis me soutenir. Aidez-moi à marcher, et j'irai « avec joie au supplice. » Deux de ses meurtriers le soutinrent en passant leurs bras autour de son corps. Il tomba en les remerciant. C'était le dernier. Il était huit heures. Le massacre avait duré quatre heures. »

### NOTE TROISIÈME.

( DEUXIÈME ÉPOQUE. — PAGE 147. )

Devant l'abîme ouvert que ces eaux ont fendu,  
Mon pied, cloué d'horreur, s'arrête suspendu...

L'auteur s'est évidemment inspiré ici de la vue de ce magnifique torrent qui descend du lieu appelé le *Désert*, au village

des Échelles. Mais la poésie ni le pineau n'atteindront jamais à la sublime horreur de ces chutes d'eau qui se sont creusé un lit tortueux dans la pierre, souvent à une profondeur de quarante pieds. Il arrive fréquemment qu'elles percent le rocher, au lieu de le franchir. Des ponts naturels se forment ainsi, donnant passage aux bergers ou aux chasseurs de chamois. Quand ces ponts s'écroulent sous le choc des eaux ou des avalanches, les habitants des chalets restent séparés du monde jusqu'à l'été. Il y a plusieurs de ces ponts écroulés dans cette partie des Alpes.

---

### NOTE QUATRIÈME.

(DEUXIÈME ÉPOQUE. — PAGE 151.)

Ces pics aériens m'ont rapproché de vous;  
Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux...

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant ici quelques pages empreintes de la grandeur pittoresque et religieuse des Alpes. Ce sont deux fragments empruntés à un livre charmant et élevé, aux *Lettres de voyage* de M. Amédée Bourgeois, jeune écrivain distingué, né, comme Laurence,

Sur les bords orageux de la mer de Bretagne.

Jocelyn a le vol de l'aigle : il plane sur les hauts lieux. M. Amédée Bourgeois reste à terre : *musa pedestris*. Il donne les détails de ce paysage d'ensemble, le commentaire de ces vers de Jocelyn. Voyageur ondoyant et divers, il suit les méandres, les sinuosités de l'horizon ; il analyse et raconte comme Topffer, et son récit s'achève comme la rêverie triste et solen-

nelle d'Obermann. Avec lui, le lecteur pénétrera dans les replis des montagnes, dans l'intimité des Alpes.

Voici le premier fragment :

« Jean-Jacques Rousseau avait bien raison de glorifier la vie ambulante dans les montagnes ! Sous vos pieds, un chemin planté à la marge fleurie d'un lac, des coteaux boisés à gauche, des treilles étauçonnées dans les eaux à droite ; devant vous quelque îlot feuillu, d'où sort une tonnelle à couverture ardoisée mi-partie bleue et blanche ; à l'horizon, une voile penchée sous le vent ; autour de vous les Alpes adoucissant leurs contours, qui sont le cadre du tableau ; sur votre tête un ciel pur, traversé par un faucon aux grandes ailes. La jambe alerte, les yeux dispos, la pensée ici et là, à la montagne et au lac : que faut-il de plus pour vivre une bonne fois en passant, de la vie même dans cette gracieuse et riante nature ?

« Je pris un sentier escarpé qui se perdait dans la montagne sous des sapins de cent à cent vingt pieds de hauteur, laissant un peu au ciel le soin de me conduire, et avisant à ne trébucher que le moins possible par les cailloux aigus dont est semé ce sentier.

« Le temps était superbe ; une fraîche brise murmurait dans les feuilles de quelques noyers ; de petits écureuils effrayés grimpaient çà et là sous les rameaux ; les insectes chantaient leur ballade monotone au fond des hautes herbes. De temps à autre, un grand aigle, effarouché au bruit de mes pas, s'envolait en sifflant au-dessus de la forêt. C'était une de ces journées de la belle saison, où le bien-être de la santé, l'insouciance de la jeunesse et l'amour charmant du paysage ramènent, comme l'Enfant prodigue, nos affections les plus tendres vers la nature, qui est une mère indulgente et douce.

« Je m'arrêtai à la pointe d'un monticule où deux à trois tours et pans de muraille se voyaient debout au milieu d'un amas de ruines. De cet endroit, la vallée de Beaufort, avec ses enfouissements, ses grandes taches de bois de sapins, ses prairies mollement inclinées jusqu'aux bords de la rivière, qui tantôt les caresse silencieusement, tantôt se tord avec de rauques mugissements et d'éblouissantes nappes d'écume entre les roches amoncelées; de cet endroit, la vallée m'apparut belle de sa sauvage grandeur, et dormant au soleil comme une oasis entourée de neiges et de solitudes.

« Au sortir d'un bois que j'avais traversé la tête basse, un rayon de soleil me fit lever les yeux. Cette fois, ce ne fut plus le riche aspect des vallées du bas pays, ni celui de la zone intermédiaire. Une chaîne moutonneuse de pâturages se déroulait devant moi, fermée par un entassement de rocs blanchis sous la nappe des hivers; pyramide du désert élevant le front au-dessus des nuages, et coupée à la ceinture par la ligue de verdure sombre qui venait mourir à mes pieds. Entre ce mur de l'horizon et les pâturages qui semblent pendre à ses reins gigantesques, il y a cependant une gerçure profonde du sol. Cette gerçure enfouit des villages et des plaines, et ce mur à la crête inondée de soleil ou baignée des vapeurs de la tempête, cette robuste pyramide de la terre qui porte une couronne d'ouragans et un manteau de neiges éternelles, c'est le mont Blanc! le mont Blanc, du haut duquel descendent dix-huit glaciers, dont quelques-uns ont jusqu'à six lieues de longueur.

« Je passai la nuit à Hauteluce. Hauteluce est le pays de la lumière élevée (*alta lux*), un petit village dont le clocher vêtu de fer-blanc, et délicatement ouvragé, seugle un minaret d'argent de quelque ville sainte de l'Arabie.

« Au soleil couché, quand l'ombre eut noirci les pâturages,

je vis les dernières effluves roses du jour diamanter les neiges du mont Blanc, puis s'éteindre l'une après l'autre. Plaiguez-moi de cette méchante plume qu'un pinceau remplacerait si bien, — si j'étais peintre.

« Le lendemain matin, j'étais au col Joly, ou plateau des Dames. Le col Joly ferme la vallée de Hautecluse sur le mont Blanc. Sa déclivité rapide, au versant nord-est, descend sur Notre-Dame de la Gorge; une chapelle consacrée à la Vierge, perdue dans le repli de cette gerçure du sol qui sépare le mont Blanc des pâturages de Hautecluse.

« A mesure que j'avais marché, quelque grand pic s'était effacé dans le ciel; la chaîne montagneuse du géant alpestre, dont la plus haute sommité parut s'être évanouie, n'ayant désormais que des dimensions relatives à mon rapprochement, se présenta à mes yeux avec des proportions moins écrasantes, se couchant dans le Faucigny comme des flots sur une grève. A ma droite, d'âpres roches brunes se coupaient çà et là de longs filets de neige, dont l'opposition de couleur les assombrissait encore. En face, un bras de la mer de glace se montra, au premier coup d'œil, comme une large route sablonneuse s'enfonçant à l'un de ses coudes dans la montagne; bientôt des teintes étranges détachèrent les uns des autres les grains de sable de cette route, et les changèrent en têtes acérées d'énormes pitons de glace. Au-dessus de cette mer polaire, d'immenses nappes de neige, blanches sur le ciel bleu, tourbillonnaient par instant, et le bruit des avalanches tonnait sur le glacier. A ma gauche, les Alpes du Faucigny dentelaient l'horizon de leur profil neigeux et crénelé; et près de moi, à l'extrémité du col Joly, la pointe verte des Aiguilles, mélancoliquement inclinée, semblait une humble fille des montagnes agenouillée aux pieds de son roi.

« C'est en face d'un tel horizon, mon ami, dans cette nature des régions élevées, où la solitude est souveraine, où la sourde plainte des avalanches alterne seule avec le grondement éloigné de quelque chute d'eau invisible; c'est à cette distance du monde, où nulle exhalaison des plaines ne saurait atteindre, où les souvenirs de la vie sociale s'échappent eux-mêmes de l'esprit, qu'un resserrement inattendu comprime : c'est à ce moment qu'il faut interroger son regard, interroger sa pensée, interroger son cœur, et se demander s'il n'y a point de Dieu? J'admets que ce puisse être une question, là ou ailleurs; je l'admets un instant, laissant à l'intelligence débile une fleur, un insecte, pour lui témoigner surabondamment de l'existence du Créateur; j'écarte aussi les voix intérieures de la conscience, je veux une preuve matérielle qui soit frappante aux yeux de tous; et je dis que le spectacle majestueux et sévère de ces montagnes garde des enseignements formidables pour l'intelligence la plus grossière, si pervertie qu'elle soit. Nul n'est ici l'homme de son siècle; chacun y redevient l'homme de tous les temps, a dit un penseur des Alpes solitaires. Laissez-moi ajouter qu'à perdre l'esprit sceptique d'une époque civilisée, on a vite regagné la foi, cet ange gardien des pasteurs de la Bible. »

Voici le second fragment; c'est le reflet et l'impression du crépuscule dans les montagnes.

« ..... Au moment où je vous écris, le mont Blanc et le petit Saint-Bernard baignent d'un dernier rayon de jour leurs neiges immaculées : la nuit monte comme une brume des vallées enfouies dans l'ombre; les troupeaux rentrent aux étables; une corne de pâtre souffle sa note dolente à travers les hauteurs, d'où tombe par intervalle le mugissement lointain de quelque vache attardée au pâturage; il se lève dans l'air une haleine imprégnée d'odeurs aromatiques; le bleu du ciel bru-



nit; les étoiles scintillent une à une comme une poussière d'or au fond du firmament. Vous savez les belles imaginations que je promène volontiers au milieu de cette poussière, qui ne diffère de celle d'ici-bas que parce qu'elle est l'infiniment grand vis-à-vis de l'infiniment petit. Il y a des mondes là-haut, il y en a sous nos pieds. L'échelle des êtres, pour qui songe, vient de l'invisible et y retourne. L'âme a le coup d'aile de l'aigle pour tendre à l'invisible de là-haut. Là-haut, des soleils, des planètes; une vie meilleure, l'accomplissement des douces chimères de l'épreuve et de l'exil. . . . Malheureux, malheureux celui qui n'a jamais regardé le ciel avec les yeux de la pensée, qui ne l'a jamais interrogé avec la sympathie des aspirations et l'ivresse des saintes espérances ! Que de compassions naissent à entendre et à voir les soucis de la terre, au retour d'une échappée de la rêverie à travers les espaces ! »

---

### NOTE CINQUIÈME.

(QUATRIÈME ÉPOQUE. — PAGE 222.)

La neige qui fondait au tact du rayon rose,  
Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose...

A l'époque de la première publication de Jocelyn, quelques critiques bienveillants accusèrent mes descriptions alpestres de la grotte des Aigles de transfigurer la nature. Ils me soupçonnaient d'avoir doré de trop de soleil, et surchargé de végétations luxuriantes et fantastiques comme des arabesques, le cadre de cet épisode de mon poëme. J'ai lu depuis un récit de voyage dans les montagnes du Dauphiné, publié quelques années après par M. A. Le Clerc; et il se trouve que les notes et les croquis

du touriste sont, pour ainsi dire, les dessins au trait de nos paysages. Je place ici ce large et pittoresque panorama, comme le daguerréotype et le plan en relief de mon tableau.

## I.

« Il n'est pas de pays dont on parle plus et qu'on connaisse moins que le Dauphiné. Dédaigneux des richesses que nous possédons, nous courons sans cesse après les biens que nous n'avons pas. Un voyage en Italie ou en Suisse forme le complément presque obligé de toute éducation de jeune homme; mais personne ne s'est encore avisé de penser qu'en France il pouvait y avoir et il y avait d'aussi belles montagnes, des sites aussi remarquables et aussi dignes d'admiration et de curiosité, que ceux de la Suisse. De cela personne ne s'en doute, et les habitants de Grenoble l'ignorent peut-être eux-mêmes. La partie basse du pays est parfois seule parcourue par quelques rares visiteurs qui, ayant à dépenser dans leur course une somme indéfinie de temps, s'inquiètent peu, pour se rendre à Genève, de prendre la route plus courte de la Bresse, ou d'allonger le chemin par les traverses du Dauphiné. N'oublions pas non plus, dans le petit nombre des visiteurs du Dauphiné, les quelques hommes oisifs qui ont toujours à leur service une petite indisposition qui leur conseille d'aller se retremper dans le Styx des eaux minérales d'Aix en Savoie, ou, selon le côté vers lequel a tourné la girouette de leur malade imagination, leur dit de prendre les eaux d'Ariège ou d'Allevard. Puis comptons encore quelques familles d'Anglais nomades, voyageurs par système, coureurs de grandes routes par économie, promenant par toute l'Europe leur spleen, leur faux amour d'antiquités; passant aujourd'hui en Dauphiné par hasard, comme hier ils traversaient la Savoie, comme demain ils seront sur la route du Nord ou sur celle du Midi; car ils vont droit devant eux, sans but et sans destination, tant que la route déploie un ruban à par-

courir. Mais cette espèce de visiteurs, comme toutes les autres, se borne à explorer l'intérieur d'une ville, à musarder autour de la statue d'une place, à flâner dans une église dont l'apparence est plus ou moins gothique, à bâiller en voulant déchiffrer une inscription d'un vieux *tumulus*; elle se borne à côtoyer la partie littorale du Dauphiné, mais se donne garde de s'aventurer vers les rochers des Alpes. Il est vrai de dire que tous n'ont pas, pour tenter ces diverses excursions, les mêmes motifs que ceux qui me décidèrent pour la première fois à les essayer. Ces raisons se trouvent contenues dans une petite anecdote que je n'oserais raconter, si préalablement je ne demandais, en faveur de la brièveté et de l'intention, pardon au lecteur de m'être mis en scène.

« Un soir, on jouait sur le théâtre de Lyon un drame en trois actes et en prose, de ma composition. Le sujet, si larmoyant que je l'avais pu choisir, n'excita d'abord qu'un intérêt assez faible; mais comme je n'étais pas d'une nature très-exigeante, je me contentai pendant longtemps des applaudissements que quelques amis dévoués dépensaient assez généreusement en ma faveur. Mais, à la fin du deuxième acte, un malencontreux acteur manqua son entrée; le public s'impatienta, et moi, perdant la tête et croyant déjà entendre une bordée outrageuse de sifflets, je sortis précipitamment, pour me dérober à ce que, dans mon innocence, je n'étais pas encore habitué à regarder comme un simple inconvénient, et j'allai me renfermer chez moi plein d'angoisses, et dévorant d'abondantes larmes. J'étais là depuis une heure, lorsque je m'entendis appeler par mon nom. C'était un de mes bons amis qui m'avait le plus servi à la représentation de ma pièce, et qui, voyant ma cause désespérée, accourait me faire accepter des consolations, et m'offrir de venir passer quelques jours avec lui dans un château en Dauphiné, qu'habitait alors sa famille. Je me décidai sur-le-champ, et, sans prévenir ma mère autrement que par un petit

mot d'écrit, nous montâmes en voiture, et, quelques secondes après, nous courions sur la route de Lyon à Grenoble.

« La route fut d'abord assez triste; peu à peu ces idées se dissipèrent: je me voyais libre sous un beau ciel, avec un beau paysage autour de moi, bien que toutefois il ne m'apparût qu'à la clarté d'une belle lune; en sorte que lorsque nous arrivâmes à Voiron, petite ville à quatre lieues environ de Grenoble, j'avais déjà entièrement oublié ce qui venait de se passer.

« Le lendemain de très-grand matin je fus éveillé par un grand bruit de chevaux qui piaffaient dans la cour du château. C'étaient quelques-uns de nos anciens camarades de collège retirés à Voiron, qui, instruits par mon hôte de notre arrivée, me ménageaient la singulière surprise d'une excursion dans les montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie. Je me hâtai de me lever, et, tout compte fait, nous nous trouvâmes rassemblés au nombre de dix, bien dispos, plein d'ardeur, et prêts à tenter la conquête du monde. Six étaient à cheval; les quatre autres étaient admirablement placés dans une calèche, et paraissaient les rois de la fête. Nous traversâmes Voiron à la grande surprise de la foule, qui nous regardait passer sans comprendre rien à cette ovation inaccoutumée. J'admirai au galop sa place, au milieu de laquelle s'étend une verte pelouse où jouent de beaux enfants, et entourée de gracieuses allées d'arbres, sous le berceau desquels s'agite à la nuit tombante la foule des promeneurs; j'admirai sa fontaine tapissée de mousse, et gardée à ses quatre angles par quatre naïades en pierre blanche, qui découvrent leurs urnes pour laisser l'eau s'échapper dans le bassin; et, bientôt emportés par nos cavaliers, qui se souciaient peu de s'arrêter longtemps devant ces objets qu'ils voyaient chaque jour, nous arrivâmes vers la partie haute de la ville, appelée la *Halle*. C'est là le berceau de Voiron. D'abord c'est un petit village auquel on n'ose encore donner un nom, et que tient en prison le comte

de Sermorent; puis il devient un petit bourg; il s'agrandit de jour en jour, il se pare à la moderne, il lutte avec sa seigneurie; puis enfin, secouant tout à fait le joug, il s'affranchit du vasselage, déclare la guerre à Sermorent, s'en rend maître, et le réduit à n'être que son satellite et son fanbourg.

« En continuant à monter par une rue pierreuse, nous trouvâmes, comme dernière limite à la ville de Voiron, la petite église des Pénitents. C'est celle que la population tient en la plus grande estime; aussi, malgré l'empressement de mes compagnons de route, qui se souciaient peu de s'y arrêter, j'insistai, et j'obtins quelques minutes pour la visiter. L'église des Pénitents est encore, à cette heure, d'une simplicité qui approche de l'indigence : tout ce qui sert au culte est en bois et en argile, non sans doute qu'elle n'eût pu avec le temps se parer d'or et d'argent; mais elle préfère garder la première pauvreté qui fut la dot du Christ sur la terre, et elle aime mieux conserver par là le souvenir de sa première existence. Tout pourtant s'y trouve d'une admirable propreté : les chaises sont en paille grossière, et leurs bras sont d'un bois blanc sur lequel on croirait difficilement que le ciseau de l'ouvrier a pu passer, tant il paraît brut; mais, à voir sa blancheur, on dirait qu'il vient seulement d'être dépouillé de son écorce; les stalles du chœur de l'église reluisent comme le buffet d'une ménagère; les tableaux, plus que modestes, qui, de distance en distance, marquent autour de l'édifice les diverses stations de la croix, étalent dans tout leur brillant le peu d'or de leurs cadres. On voit enfin que c'est la charité et l'humilité, et non l'ostentation, qui ont fait les frais de la chapelle.

« On me laissa le temps nécessaire pour tout voir, tout examiner, et je profitai de la permission; car cette petite église que je visitais pour la première fois avait déjà toutes mes sympathies. Enfin, nous sortîmes pour continuer notre excursion. Je

me laissai guider par mes compagnons à travers un long corridor qui nous ouvrit un passage dans un sentier très-étroit, où deux ou trois personnes auraient eu peine à passer de front. Je cherchai des yeux la grande route, elle avait disparu. Devant nous se dressait une haute montagne dont la tête nue et escarpée paraissait, sinon impossible, du moins très-difficile à gravir, même par le plus intrépide chasseur de chamois. Au-dessous de nous, en revanche, un immense précipice qu'entr'ouvrait, autant que la vue pouvait s'étendre, un rocher à angles tantôt rentrants et tantôt saillants. Plus de chemins, plus de maisons, plus de chevaux : tout avait disparu. Ma surprise était extrême. — Eh bien ! qu'as-tu donc à regarder ce gouffre ? me crie-t-on de toutes parts. Ce n'est pas de ce côté, je pense, que tu veux diriger tes pas ? Vois-tu sur la crête de ce roc ce sapin que l'œil peut à peine distinguer d'ici ? Dans deux heures, il faut que nous l'embrassions ; car c'est sous son ombrage que nous dresserons la table du déjeuner.

— « Soit, repris-je, essayant de faire bonne contenance, mais visiblement déconcerté de voir m'échapper la bonne calèche qui m'avait voituré jusque-là ; marchons, messieurs !

— « Marcher ! non pas : à cheval et en voiture !

« Mon étonnement redoublait, et je cherchais en vain les moyens de cheminer dans les flancs d'une montagne qui paraissait si ardue, avec un attirail qui comportait toute la latitude d'une grande route ; et j'allais témoigner mon incrédulité, lorsque mon attention fut surprise par la vue d'une petite éminence qu'on me montra à quelques pas de l'endroit où nous nous trouvions.

— « Eh bien ! quoi de nouveau ? m'écriai-je.

— « Il y a, s'écria notre discoureur en chef, celui à qui avait été conféré, à l'unanimité, le droit de prendre la parole toutes fois que, sur notre route, il se présenterait quelques chroniques ou légendes à raconter ou à expliquer, il y a que ce lien s'appelle *la Pointe du prophète*, et voici pourquoi : A peu près vers l'an 80 du siècle dernier, un ermite y avait construit sa cabane ; ses jours et ses nuits s'y passaient dans la contemplation et la prière, et, dans tout le pays, il était révééré comme un homme d'une grande sainteté. Un jour de fête, que quelques familles s'étaient rendues près de lui pour lui demander des prières et lui porter le pain et les racines qui faisaient sa nourriture, elles le trouvèrent en extase sur la pointe du roc, les bras croisés sur sa poitrine, et les yeux levés vers le ciel. Elles ne voulurent pas le distraire de sa contemplation, et, s'agenouillant, elles attendirent qu'il vint de lui-même vers elles. Tout à coup un rayon de lumière sembla descendre du ciel et s'arrêter sur sa tête ; une force toute-puissante l'enleva de terre et le soutint suspendu, puis sa bouche s'ouvrit ; et l'ermite, se tournant de leur côté, laissa échapper quelques paroles qui prédisaient très-distinctement la révolution qui devait éclater en France quelques années après. Lorsqu'il eut fini, sa couronne de lumière s'éclipsa, et la force miraculeuse qui le soutenait venant à le lâcher, il tomba dans le précipice. Saisies de frayeur, les familles prièrent longtemps prosternées à la même place, puis elles allèrent à la recherche du corps du saint ermite ; mais il leur fut impossible d'en découvrir les moindres traces. Elles descendirent alors à la ville, et racontèrent le prodige dont elles venaient d'être témoins. Une procession s'organisa bientôt pour consacrer ce grand événement, et chaque année la foule se porta avec une grande dévotion vers *la Pointe du prophète*, jusqu'à ce que la révolution prédite vint interrompre le cours de ce pieux pèlerinage. Voici la légende.

« En écoutant ce récit, nous avions fait insensiblement quel-

ques pas. Lorsqu'il fut terminé : En voiture ! à cheval ! s'écrièrent nos compagnons. Je crus que je continuais à être victime de la même plaisanterie, car je ne voyais ni voiture ni chevaux ; lorsqu'en me retournant je m'aperçus que quelques pas avaient suffi pour changer complètement notre situation topographique : je me trouvai au milieu d'une grande route royale creusée au milieu du roc, et à deux pas de nous je vis nos chevaux et notre calèche qui nous attendaient patiemment.

« Notre course commençait admirablement ; le temps était superbe, la montée était lente et presque imperceptible ; le paysage nous offrait au loin, couchées le long de la montagne, et comme étagées les unes sur les autres, des plaines de vignes d'où parfois s'échappait la tête blanche d'un cerisier en fleurs, ou la couronne rose d'un pêcher. Nous égayions la route par des épigrammes sur toutes les burlesques enseignes des cabarets disposés sur le chemin comme par étapes, ou même sur celles qui se contentaient de la formule habituelle : *Ici on donne à boire et à manger*. Sanglante ironie pour le malheureux qui chemine sans sou ni mailles, et qui serait si bien disposé à profiter de l'obligeante hospitalité qui semble lui être offerte. Notre discoureur en chef, qui avait sa tête menblée de toutes les chroniques du pays, ne laissait passer aucun château, aucune mesure, sans avoir quelque chose à nous apprendre sur leur compte. Devant nous, disait-il, ce roc coiffé d'un casque et qui semble nous regarder, porte le nom de Tête-de-Minerve. On a cru que la déesse des arts et de la guerre, lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de son père Jupiter, trouva l'hospitalité dans une grotte de cette montagne, et que, reconnaissante, la déesse lui donna sa ressemblance. Plus loin, cette aspérité simule une tour, et présente vers ses extrémités une bordure qui l'entoure dans toute sa circonférence. Vous croiriez une galerie tracée par le ciseau autour de l'escarpement du roc, et ouverte aux pas curieux des visiteurs. La légende nous a trans-



nis que sur cette espèce de chemin une jeune fille poursuivie par un Sarrasin, et ne voyant plus aucun moyen de lui échapper, se jeta à genoux, et pria la Vierge de la soustraire aux violences de son oppresseur. Soudain derrière elle un grand bruit se fit entendre : l'endroit de la galerie que franchissait le Sarrasin, et qui ne le séparait plus de la jeune fille que de quelques pas, venait de se détacher, et avait précipité le ravisseur dans l'abîme. Ce lieu est célèbre dans le pays, et tout le monde montre avec piété ce que, dans son idiomie original, il appelle le *Pertuis du Sarrasin*.

« Ainsi, cheminant de chroniques en chroniques, nous arrivâmes au petit village de Saint-Étienne de Crossey, à l'entrée duquel les deux montagnes se resserrent et s'arrondissent, comme pour figurer deux obélisques. Le village s'assied sur une espèce d'amphithéâtre dont les pieds se baignent dans un étang qui y entretient pendant l'été une délicieuse fraîcheur. La vue se promène au loin librement sur de fertiles campagnes. Ce lieu était bien tentant pour y construire sa tente et s'y reposer, mais il fut décidé que nous ne nous arrêterions qu'arrivés à la grotte de Saint-Étienne; et comme la route qui nous restait encore à faire allait avoir lieu jusqu'à notre destination en gravissant le rocher, nous descendîmes de voiture et de chevaux, et nous cheminâmes par un petit sentier perdu au milieu d'un grand bois de pins.

« Il y avait à peine une demi-heure que nous marchions, lorsque, le bois cessant tout à coup, nous nous trouvâmes sur une roche à nu, ou du moins sur laquelle on n'apercevait à intervalle que quelques bruyères croissant çà et là dans les crevasses; puis nous vîmes à nos pieds, sortant sans bruit d'un interstice du rocher, une source d'eaux minérales, savonneuses, blanchâtres, et en assez grande abondance. Cette eau, que nous goûtâmes avec précaution, a une odeur sulfureuse très-pro-

nouée; elle est tiède, et présente une saveur très-âcre; mais, soit à cause de son isolement dans les montagnes, soit à cause de l'abondance des eaux minérales dans le département de l'Isère, la science ne s'est pas même occupée à rechercher les propriétés qu'elle pourrait avoir, et a dédaigné de faire des expériences. Toutefois, il nous a semblé qu'on n'avait pas toujours montré la même indifférence pour ces eaux, et que, dans un temps reculé, on les avait utilisées; car, à quelques pas de la source, on voit encore quelques pans de murailles lourdes et massives, et qui semblent remonter au temps des conquêtes romaines. Nous n'y trouvâmes rien, il est vrai, qui nous conduisit à penser que ces ruines fussent autrefois des thermes; mais la position de la maison nous parut trop voisine de la source pour ne pas croire que la première fut pour quelque chose dans l'existence de la seconde.

« Après quelques moments donnés à l'inspection de ces lieux, nous continuâmes notre route. Le sol que nous foulions à cette heure avait complètement changé de nature : autant celui que nous parcourions quelques moments auparavant était commode, animé, luxuriant de végétation, agréable à l'œil par la beauté et la variété de sa production, autant celui-ci était sauvage, difficile, inhospitalier. Rien n'y accusait la présence d'un être animé : à peine de loin en loin quelques bouquets de rhododendrum se présentaient à nous; pas un oiseau ne volait dans l'air; pas un cri, pas un bruit ne se faisaient entendre; le chamois lui-même, cet hôte si abondant des montagnes du Dauphiné, avait déserté cette solitude. Notre course, du reste, ne s'effectuait pas sans danger. Pour tout chemin, nous n'avions que d'énormes pierres détachées de la montagne commune, que nous gravissions une à une, et sur laquelle, avant de nous y risquer complètement, nous assurions nos pas, de crainte que la pierre, venant à se détacher, ne nous entraînât avec elle dans l'abîme que nous pouvions voir ouvert au-dessous de nous.

Aussi, pendant tout le temps que dura cette rude ascension, le silence le plus complet régna entre nous. Nous ne songions plus à rire, plus à égayer la longueur du chemin par des chansons; c'est à peine si parfois un œil furtif, se détachant timidement du bloc de pierre qui allait être gravi, osait s'aventurer à une petite distance, et s'arrêter quelques secondes sur les accidents curieusement bizarres de la montagne.

« Enfin nous arrivâmes au pied d'un demi-rocher; c'était là le but de notre course. A peu près à la hauteur d'un premier étage, dans les flancs de la pierre, on voyait une crevasse assez étroite pour faire douter à première vue qu'un homme, même des plus minces, y pût pénétrer. C'était la porte de la grotte pour laquelle nous avions fait une si longue et si périlleuse route.

« Restait à trouver un moyen de pénétrer dans la grotte, et j'avoue que je me déclarais tout à fait incompetent pour le découvrir. Mais bientôt je fus tiré de mon embarras en voyant agir mes compagnons. Ils commencèrent à dévider une longue couronne de fortes cordes; puis quand ils furent venus à bout de ce premier travail, l'un d'eux, s'en saisissant par une de ses extrémités, la lança violemment et avec justesse contre la crevasse. La corde, ainsi jetée, alla se prendre dans un anneau de fer auquel je n'avais pas pris garde, et qui était vissé solidement dans la pierre; quand elle retomba, elle était retenue par son milieu dans l'anneau, et nous offrait ainsi, pour faire le siège de la grotte, un moyen sinon bien commode, du moins à peu près praticable; il ne s'agissait que de se hisser par elle jusqu'à la hauteur de la brèche. Celui qui avait lancé la corde, et qui n'en était pas à son coup d'essai, nous montra le chemin, et bientôt l'épreuve avait complètement réussi : nous étions tous dans les flancs de la grotte, dont l'entrée, qui m'avait paru si étroite, sembla s'agrandir pour nous livrer passage.

« La grotte est divisée en deux étages bien distincts; on pénètre dans le second au moyen d'une espèce de trappe à laquelle conduisent plusieurs énormes pierres simulant des escaliers. Chaque étage se compose lui-même d'une grande chambre et d'une plus petite. De longues poutres en bois, qui les traversent dans toute leur longueur, indiquent que la nature n'a pas seule travaillé à la création de cette grotte, et que la main des hommes, dans un temps qu'il est impossible d'assigner d'une manière fixe, lui est venue en aide. Des tronçons d'armes et d'outils en fer, ainsi que quelques vases en poterie de forme grossière, ont aussi été trouvés dans ces lieux, et témoignent qu'ils ont été pour un homme, pour une famille peut-être, un refuge au moins momentané. Que ce fait ait eu lieu à une époque bien reculée, que cette grotte ait été la retraite d'un habitant de Cularo fuyant la domination romaine, ou s'abritant contre la proscription d'un proconsul, ou bien qu'il se soit passé dans le temps plus rapproché des guerres de religion, c'est ce que personne ne saurait dire; et le champ si vaste des suppositions reste ouvert à tout le monde. Les parois de la grotte sont très-unies, et en somme elle n'offre rien de remarquable, si ce n'est son étendue, sa distribution, et l'abri qu'elle offre contre l'humidité. Les pluies de la montagne ne vont pas jusqu'à elle. Après l'avoir longuement examinée sous toutes ses faces et dans toutes ses parties, nous revînmes à l'entrée, d'où nous vîmes, au pied de la montagne et tout près de nous, une autre grotte entièrement faite de la main des hommes : c'est celle par laquelle Napoléon fit passer la grande route qui conduit de France en Savoie; elle a un quart de lieue de long, et s'appelle *la grotte des Échelles*. Nous formâmes le projet d'aller la voir le lendemain. La faim nous pressait; nous nous hâtâmes de descendre par le même chemin qui nous avait amené, c'est-à-dire que nous nous laissâmes glisser le long de la corde jusqu'au pied de la montagne, ce qui me sembla beaucoup plus facile que pour monter. Enfin nous reprîmes la route de Saint-Étienne de Crossey, où j'espé-

rais me reposer de la fatigue que m'avait occasionnée cette longue course, dont je n'avais pas l'habitude. Mais mes compagnons n'en avaient pas décidé ainsi. Il me fallut encore gravir pendant un quart d'heure un coteau dans la partie haute du village. Là enfin, au pied d'un arbre bien touffu, je vis une table qu'on dressait, et sur laquelle on disposait dix couverts.

— « Nous t'avions bien dit, me cria-t-on, que nous déjeunerions au pied de l'arbre que tu pouvais à peine distinguer de l'église des Pénitents : eh bien ! cet arbre le voici, et il ne tient qu'à toi de l'embrasser.

— « Si vous voulez parler plus juste, fis-je en m'attablant, dites donc, je vous prie : Que nous dînerions.

« Trois heures sonnaient au clocher de l'église de Saint-Étienne.

## II.

« En sortant de Grenoble par la porte Saint-Laurent, comme pour donner l'éveil à l'attention du touriste, et pour l'initier subitement aux magnificences du coup d'œil dont il va être le spectateur, on trouve une route large et commode, au pied de laquelle descend une haute montagne toute hérissée de bastions, de meurtrières et de forteresses, pendant que de l'autre côté s'étend une immense vallée, verte d'arbres et de prairies, qui semble prendre plaisir à suivre les contours et les sinuosités de la rivière, et puiser, en s'y baignant, une inaltérable fécondité. L'Isère est une rivière toute de caprice ; elle ne ressemble pas à la Saône, molle et paresseuse, qui a l'air de faire sa route comme une femme surprise et épuisée par la fatigue. Ce n'est pas non plus le Rhône impétueux et fier, qui hennit comme un coursier sous l'éperon ; encore moins le

Seine inoffensive et dormante, et qui ne se réveille de son somme que lorsqu'une crue extraordinaire a tout à coup enlé ses eaux. Mais c'est tout cela tour à tour : ses flots, lents et sablonneux, à quelques lieues plus haut deviennent clairs et rapides, limpides comme du cristal, et fougueux comme les vagues brisées d'un torrent. Il y a un charme infini dans les accidents apportés au paysage par les fantaisies de cette rivière ; elle se lance à droite et à gauche, elle se projette en arc à travers la plaine, ondoie comme un serpent, on se précipite droit devant elle comme un joueur pressé d'arriver.

« Les montagnes qui la regardent passer avec leurs cimes couronnées de neige et leurs riantes collines, sont, dans ce large paysage, comme dans un tableau d'intérieur une aïeule aux cheveux blancs, qui accorde un sourire aux jeux de ses petits-enfants. Ces montagnes sont des merveilles de contraste et de beauté. La chaîne qui se prolonge à droite de la rivière semble avoir subi de violentes et anciennes catastrophes. A tout moment elle vous apparaît au détour de la route ou dans l'enfoncement de la plaine, pêle-mêle avec ses rochers, ses forêts et ses cascades. La chaîne entière est taillée à pic vers la cime, et ressemble à une immense et colossale muraille hérissée de créneaux. Celle de la rive opposée n'a pas de rochers à son sommet ; le terrain ondule et se développe en mamelons jusqu'à la crête. De distance en distance, le terrain s'enfonce en entonnoir pour l'écoulement des eaux de la montagne ; et, dans les temps de pluie et à la fonte des neiges, tous ces entonnoirs sont occupés par des torrents qui regorgent dans l'Isère. Les flancs des montagnes sont couverts de champs de prairies et de vignes ; les hauteurs sont vêtues d'immenses forêts. A la fin de l'automne, ces forêts ressemblent assez bien à des peaux tigrées : le noir sapin se détache vivement sur un fond jaune, et la blancheur des trembles contraste avec les tons sombres du mélèze. Ça et là, du haut des pics gigantesques, tombent des cascades qui se détachent des rochers et

se répandent en pluie dans les airs. Quelquefois vous entendez les gémissements de l'eau qui frappe contre la pierre, et vous ne savez où la trouver : ce sont des torrents qui coulent dans des abîmes cachés.

« La première fois que l'on voyage dans un pays de montagnes, ou quand on y revient après une longue absence, on ressent une émotion que je ne saurais mieux comparer qu'à une première impression de la musique. La nature des pays de plaines est sourde et muette; rien n'y répond au cœur, rien n'y est sympathique à l'âme, rien ne vous satisfait. Ici vous avez une nature vivante, pleine de luxe et de puissance; une nature que vous comprenez, qui vous entend et vous répond. Il se fait autour de vous un bruit mystérieux et mélancolique : les sapins résonnent comme l'orgue au moindre soufuffle de l'air; le vent soupire dans les bois ou pleure sur la montagne; le murmure de la rivière monte jusqu'à vous, et se mêle à l'harmonie universelle; les torrents s'épanchent avec de grandes clameurs; puis toutes ces voix répétées, condensées, prolongées par les échos, meurent et renaissent éternellement. Il y a là toute une vie d'impressions austères et passionnées. Un orage s'élève-t-il? ce n'est plus simplement une brutale dévastation, c'est un spectacle des plus grandioses dont vous prenez votre part. Le tonnerre éclate : il se fait un chœur funèbre dans les échos, dont le dernier bruit se prolonge et s'éteint, semblable au cri d'un homme tombant dans un précipice. Les rochers eux-mêmes ne sont plus des masses inertes et sans vie : à voir passer sur leurs fronts les nuages qui se croisent avec violence, vous diriez ces chefs puissants qui, du haut d'une éminence, assistent aux batailles où se jouent leurs empires, et qui en règlent les mouvements. Les cascades élèvent la voix, les cavernes et les forêts laissent échapper des hurlements profonds, le vent souffle sur les eaux : si, au milieu de la tempête, vous jetez votre voix, elle

résonne dans la vallée comme un vase métallique. Tout semble, nous l'avons dit déjà, parler et répondre : tantôt c'est le gouffre des avalanches que l'on entend, tantôt c'est la forêt, tantôt l'ouragan de la montagne, tantôt le clapotement de la rivière.

« J'avais l'intention de rester plusieurs jours dans les montagnes : aussi, quoique nous fussions loin encore de l'ouverture de la chasse, j'endossai les vêtements commodes du chasseur, et un fusil pour tirer aux oiseaux de proie. Il était presque nuit lorsque j'arrivai à la Buissière, petit village à six lieues de Grenoble. Je me préparai à y passer la nuit, et à faire mon ascension au Granier. Je remplis donc mon carnet de provisions, et ma gourde du meilleur vin que je pus trouver ; puis je m'enquis du soin d'avoir un guide. A mon grand étonnement, il me fut impossible d'en trouver un, soit que les habitants du village ne connussent pas la montagne, ce qui est fort possible, car, comme je l'ai dit, le Dauphiné est peu exploré, et plus inconnu encore de ceux qui l'habitent, que des rares visiteurs que le hasard y conduit ; soit qu'il n'y eût pas d'individus assez pauvres pour faire ce métier. J'étais décidé à m'aventurer tout seul à travers les rochers et les précipices, lorsqu'un bûcheron, qui devait aller le lendemain couper du bois dans les forêts de la Chartreuse, ayant su mon embarras, me fit proposer de faire la route ensemble : il va sans dire que j'acceptai avec joie.

« Le lendemain matin à quatre heures, nous étions sur pied. Mon compagnon de voyage me fit l'effet d'un bon et joyeux homme qui ne faisait pas mentir le proverbe : *Rusé comme un Dauphinois*. Quoique paysan, il avait un certain degré d'instruction ; sa conversation, moitié en patois, moitié en français, avait un tour d'originalité qui ne laissait pas que d'être piquante : aussi nous nous mîmes à l'aise tout d'abord l'un vis-



à-vis de l'autre, et, au bout d'un quart d'heure, nous étions de vieilles connaissances. Pour faire comme lui, j'avalai quelques verres de claret, et nous nous mîmes à marcher, accompagnés de deux robustes chiens, dont il avait l'habitude de se faire suivre dans ces sortes d'excursions.

« Notre chemin fut d'abord très-facile : c'était une route assez large, et ombragée par de hauts châtaigniers d'une fraîcheur exquise; puis le sentier devint plus rude et plus tendu, puis enfin nous le vîmes se dresser presque perpendiculairement devant nous. Après une marche forcée de trois heures, nous étions arrivés à une très-grande hauteur au-dessus d'un abîme au bas duquel nous entendions mugir un torrent. Nous avions à traverser un défilé étroit par un chemin de deux pieds de large, creusé dans les flancs d'un rocher à pic. C'était notre seul passage pour traverser un gouffre si profond, que l'œil à peine pouvait en mesurer la fin.

« Nous voici au pas de l'Alpette, me dit mon compagnon de route. Et ici je demanderai au lecteur pardon de ne pas conserver intégralement la naïveté d'expression et de langage de sa conversation : la faute en est uniquement à ma mémoire ; mais si j'altère forcément ses mots, je suis sûr du moins de conserver le véritable sens de ses paroles.

— « Prenez garde, me dit-il, aux séductions de l'abîme. Les montagnes ont aussi leurs sirènes, plus redoutables que celles de la mer, car c'est aux yeux qu'elles s'adressent.

— « Soyez tranquille, lui dis-je en riant, essayant de me convaincre moi-même de mes forces, et de ne donner une contenance d'audace que j'étais bien loin d'avoir : mes yeux soutiendraient au besoin le regard du basilic.

— « Ne plaisantez pas, reprit-il en laissant échapper un tout benin juron dont l'écho s'empara, et qu'il répéta pendant quelques secondes : il n'y a pas huit jours qu'un jeune homme a été pris de vertige à dix pas de l'endroit où nous sommes, et s'est laissé tomber dans le précipice. Portez vos yeux sur le rocher à droite, et donnez-moi la main ; quand nous aurons franchi ce pas, vous regarderez, si cela vous est agréable.

« N'ayant rien de mieux à faire, je me rendis : je pris sa main et le suivis.

« Il faut l'avoir éprouvé pour savoir tout ce qu'il y a d'âcre et de piquante volupté dans cet horrible danger qu'on court ainsi pour son plaisir, dans ce téméraire passage sur un précipice de deux mille pieds de profondeur, lorsqu'un vertige ou un faux pas peut vous le faire mesurer la tête la première. Quelques brouillards confus obscurissaient encore les premières clartés du jour, et le demi-crêpuscule qui se prolongeait étendant un rideau de brume sur le précipice le rendait encore plus affreux ; il le remplissait d'ombres fantastiques, de figures bizarres qui tourbillonnaient et se confondaient dans une mêlée générale, lorsque le vent jetait quelques nuages fuyards entre elle et la terre.

« Je tenais la main de mon guide, et je le suivais en m'appuyant aux rochers de l'autre main comme un aveugle le long d'un mur, et j'attachais mes yeux à quelques touffes de genièvre qui croissaient dans un des interstices de la roche, et je cherchais à éloigner mes regards de l'abîme ; mais à peine eus-je fait une vingtaine de pas, qu'oubliant du danger : je me laissai aller à la distraction, et instinctivement mes yeux descendirent jusqu'au fond du gouffre. Au même instant, j'éprouvai l'émotion la plus étrange que j'aie jamais ressentie : je ne l'oublierai jamais. Mon cœur se troubla et battit avec force,

mes jambes tremblèrent, toutes mes pensées se perdirent comme dans un nuage, et je n'éprouvai plus rien, sinon cette incroyable et sauvage volupté qui s'empare de tout votre être dans ces songes où il semble qu'une force surnaturelle vous emporte dans l'air, et vous laisse retomber à travers un espace qui ne finit jamais. Mon compagnon, qui s'aperçut à temps de ce qui m'arrivait, me secoua vivement le bras, et m'arracha ainsi aux fascinations de l'abîme. Quand nous eûmes traversé cet épouvantable défilé, nous nous assîmes un moment sous un mélèze pour nous reposer. Nous avions devant nous la magnifique vallée de l'Isère, qui s'élargissait à cet endroit comme une immense arène dont les Alpes étaient l'amphithéâtre. Dans un coin du ciel, un pan de la lune se montrait encore; puis le soleil crevant le brouillard commençait à rendre la brume moins épaisse, et à travers les échappées laissait venir à nous quelques rayons encore pâles et tièdes qui riaient sur nos vêtements, imprégnés d'humidité se résolvant en petits flocons de fumée qui fuyaient dans l'air. La nature semblait vouloir se réveiller de son engourdissement : aucun bruit d'être vivant ne se faisait entendre; seuls le lointain murmure de la rivière et les hurlements de la cascade venaient à nous. Et ces bruits vagues et non interrompus, chantant toujours la même gamme et sur le même ton, semblaient la première respiration de la nature sortant des bras du sommeil. En présence des grandes scènes qui se déroulaient à mes pieds avec une mystérieuse et sauvage solennité à cette heure du jour, mon cœur fut saisi d'une émotion profonde et soudaine qui me sollicitait invinciblement à la prière et à l'adoration. Tandis que mon compagnon, qui avait entendu ses chiens aboyer dans un ravin, se portait au débouché d'un bois de chênes, j'étais presque involontairement tombé à genoux, et je m'écriais : « Mon Dieu, que vous êtes grand et que votre terre est belle ! » Dans mon ravissement, je ne cessais, bien que je ne les aperçusse que très-indistinctement à travers un reste de brouillard, de regarder

alternativement les montagnes, la rivière, les arbres, et d'écouter le bruit d'un léger vent s'engouffrant dans les sapins, et de l'eau courant s'engloutir dans les précipices.

« Toutes les amertumes de ma vie avaient fui de ma pensée dans ce solennel moment : les secrètes tortures de ma pensée, les labeurs et les angoisses de mon âme sur la terre de ce siècle aride ; tout ce que j'avais souffert, ou plutôt tout ce que je croyais avoir souffert du monde, de la science et de moi-même ; ces châtimens terribles de l'incontinence de l'esprit pour tout ce qui est mystère (et peut-on faire un pas sans en rencontrer ? peut-on étendre la main sans que le doute vienne l'étreindre, sans que le découragement et l'amertume viennent nous assaillir, et nous fermer le passage ?) ; toutes ces luttes que je soutenais comme Jacob avec une ombre ; ces douleurs que je voulais fuir par le voyage, par l'exercice et la fatigue du corps, tout avait disparu. J'avais laissé mon fardeau au bas de la montagne, et mon cœur devenait léger à mesure que j'approchais du ciel. Quels que soient les agitations et les tourmens des destinées de l'homme, il est rare qu'il ne trouve pas dans la nature, lorsqu'il la cherche dans la nature, une voix amie qui le console, une voix qui d'abord semble se plaindre avec lui, se mêler au murmure de sa douleur, puis qui l'apaise, le berce et l'endort dans des rêves de calme et de bonheur.

« Mon âme donc était consolée, et il me semblait que cette voix de la nature me parlait :

« Enfant, me disait-elle, vous vous laissez aller à désespérer de vous-même : avec l'intuition du bien et du beau, avec le fréquent désir de ceindre votre tête de la méritante couronne de justice, la force manque à vos bonnes résolutions : le chemin est difficile, et à sa vue la lassitude s'empare de vous, la

chaleur du jour vous abat, vous ployez sous le moindre fardeau, ou plutôt vous vous refusez à la moindre activité, sous prétexte que le faix dépasse vos forces. Vous différez le combat, parce que, aidé d'une expérience malheureuse, vous vous plaisez à vous persuader qu'une déplorable fatalité vous ménage une sûre défaite. Voilà pourquoi vous êtes malheureux ! La tempête gronde autour de votre barque, mais un mot de vous peut charmer les flots et conjurer l'orage ; et pourtant la parole attendue ne sort pas de votre bouche. Votre instinct victorieux d'inactivité vous cloue sur votre siège comme sur une eroix, et la volonté, qui un moment veut élever la voix, expire dans votre poitrine. L'athlète qui se prépare à la lutte s'exerce longtemps à l'avance par la gymnastique à assouplir son corps, par la sobriété à l'endurcir et à le rendre ferme comme un roc ; et quand l'heure est venue, il s'oint d'une huile fortifiante, et, sûr de lui-même, s'avance dans l'arène bouillonnant de courage. Vous, vous essayeriez bien la lutte ; mais la fatigue des préparatifs vous épouvante. Vous savez que vous vous égarez dans une fausse voie, mais la crainte d'un changement de route vous glace, et plutôt que de revenir sur vos pas, vous force à persévérer dans votre erreur. Vous préférez croire que vous êtes emporté sans retour possible dans un cercle vicieux de pensées et d'habitudes coupables ; et, pour vous persuader à vous-même que la pente vous entraîne irrévocablement, vous feuillotez le passé, et vous vous arrêtez avec amour sur toutes les pages où vous lisez une trace de défaite. Enfant, vous vous exagérez votre faiblesse et vous calomniez votre force. Vous combattez le découragement à armes égales, et vous ne vous apercevez pas que c'est un ennemi qu'il faut vaincre par la ruse. Employez vos heures, forcez votre vie à l'activité, fatiguez votre corps et votre esprit, priez, priez ; et le fantôme s'en ira, et vous ne le verrez plus se pencher sur votre chevet dans vos insomnies, vous ne l'entendrez plus parler à votre malade imagination dans les heures enflammées du jour.

« Je ne sais en vérité combien de temps aurait duré ce singulier monologue, ou, pour mieux dire, ce dialogue de ma pensée avec une autre pensée invisible et inconnue, si mon compagnon de route, que je n'avais pas entendu s'approcher, ne m'eût tout à coup tiré de ma rêverie :

— « Eh bien ! eh bien, mon jeune ami, s'écria-t-il de toute la plénitude de sa voix, qui alla se répercuter dans les flancs de la montagne, dormons-nous ? Vous en avez tout l'air. Je vous préviens que ce n'est pas le moment. Est-ce déjà la fatigue qui vous cloue ainsi à cette place ? A votre âge, j'aurais arpenté quarante montagnes comme celle-ci. Nous avons du chemin à faire : en route !... »

« Sensible au reproche de fatigue qui venait de m'être adressé, je m'étais élancé, tout prêt à prouver mon courage et l'excellence de mon jarret à celui qui en paraissait douter, et je répartis après lui : En route !

« Toutefois, je ne pus me décider à me mettre en route sans donner un dernier regard au spectacle que j'avais sous les yeux. Le jour était venu complètement, et le soleil, tombant d'aplomb sur la montagne, avait balayé le reste de la brume qui flottait sur ses flancs. Non, je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi admirable, d'aussi surprenant, d'aussi ravissant, comme dirait madame de Sévigné. Sur ma tête, des rocs, surmontés eux-mêmes d'autres têtes de rocs qui semblent, aux yeux de l'homme, une succession d'échelons pour arriver à la Divinité. Sous mes pieds un sol calcaire et nu, sur lequel le moindre brin d'herbe n'aurait pu trouver la terre suffisante à nourrir sa racine. A mesure que le regard descendait des hauteurs de la montagne et s'abaissait dans la plaine, un paysage des plus variés se déroulait sous nos yeux. Devant nous, des campagnes luxuriantes, des prairies immenses développant un long tapis de verdure, ou des plaines

autant que la vie pouvait s'étendre, étalant une pelouse de fleurs blanches du sarrasin ; les arbres qui les entourent, les fossés qui les ceignent, forment le cadre du tableau, au milieu duquel l'Isère, tantôt fière, fougueuse et précipitant ses eaux, tantôt calme et paisible, et recevant le tribut des ondes de tous les cours d'eaux qui descendent de la montagne, comme une reine recevait l'hommage et les soins de ses tributaires. De loin en loin s'élèvent quelques petits villages, dont les cheminées matinales laissent sortir une épaisse fumée qui s'envole en tourbillons grisâtres. De l'autre côté de l'Isère, la plaine semble brusquement interrompue par de nouvelles montagnes qui, semblables à celles sur laquelle nous nous étions abandonnés à l'aventure, étalent dans le bas et presque au sortir du sol tout le luxe d'une fécondité inaltérable, et qui peut suffire à tous les désirs, à tous les besoins de ses habitants, tandis que le front de la montagne nue et calcinée, dépouillé de sa chevelure d'arbres, semble un géant découronné, et sur lequel la foudre a laissé son signe terrible de malédiction. Pendant dix mois de l'année, la montagne est couverte d'une neige tellement épaisse et intense, que les rayons du plus chaud soleil semblent avoir peu d'empire sur elle ; en sorte qu'il lui faut de grands mois pour parvenir à la fondre, et à la faire couler en torrents le long des entonnoirs de la montagne. Mais il arrive toujours que lorsque ce résultat est obtenu, l'hiver, de son côté, est revenu, ramenant de nouveau le froid, la neige, les glaces, en sorte que la tête de la montagne reprend sa couronne blanche, qu'elle n'a presque pas eu le temps de quitter. C'est, du reste, un admirable contraste et du plus merveilleux effet, que cette neige du haut et cette verdure dans le bas.

« Mon compagnon de voyage, en me faisant remarquer ce qui passait sous nos yeux, en me disant le nom des villages que nous apercevions dans le lointain comme au travers d'un verre magique, en me racontant les chroniques dont sa tête était

meublée, appela mon attention sur une ruine située précisément en face de nous, sur un double mamelon superposé : elle consistait en un pan de muraille droite sur le premier mamelon, en un second pan de forme arrondie, figurant un reste de vieille tour, sur le second mamelon ; et quand j'eus regardé sans rien trouver qui tint ma curiosité bien éveillée, il se chargea de le faire, et n'eut besoin que de dire ce seul mot : Ceci est le château Bayard.

« Ce lieu jadis célèbre, et qui mériterait de l'être encore à tant de titres, était un pèlerinage où l'on venait des contrées les plus éloignées honorer le berceau du chevalier auquel la postérité a conservé le beau nom de *chevalier sans peur et sans reproche*. Mais les révolutions, qui ne respectent rien, qui s'acharnent sur tout ce qui est grand et beau, sur tout ce qui est d'un noble exemple de fidélité et d'honneur, n'ont pas respecté le vieux manoir : celui qui s'était constitué le gardien et le dépositaire de ce précieux legs, à défaut d'héritier direct, qui avait consacré sa fortune à la noble mission de réparer les ravages que le temps avait faits au monument, celui-là a été proscrit, et obligé de discontinuer la noble tâche qu'il avait entreprise. Depuis ce temps, où l'on a vu vendre à l'encan les meubles qui servaient au noble chevalier, depuis ce temps l'édifice, attaqué plutôt par l'indifférence que par la vieillesse, s'en est allé fragments par fragments, sans que personne ait jamais rien fait, rien tenté pour arrêter sa ruine ; et le vent qui bat la montagne emporte chaque jour une pierre du vieux donjon, qu'elle roule, comme une feuille flétrie et détachée de l'arbre, au milieu du monceau commun.

« Hélas ! hélas ! tout meurt, tout s'en va ! hommes et châteaux, grands hommes qui ont fait la gloire de la France, châteaux qui s'étaient donné le mandat de perpétuer cette gloire ! Enfants ingrats et sceptiques, nous sommes indifférents à tout.



Puisque nous ne pouvons empêcher la mort et la dissolution de passer sur nous et d'éclaircir nos rangs, ne devrions-nous pas au moins apporter tous nos efforts, tous nos soins, à conserver les œuvres de nos pères, tout ce qui les rappelle à nous, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qui a été une part d'eux-mêmes? Mais, loin de là, les châteaux, de nos jours, sont une puissance vaine; et, comme les Gaulois nos aïeux sous les murs de Rome, nous répétons la terrible maxime: *Væ victis!* Qui nous dira maintenant quelles seront les bornes de ces fureurs ou tout au moins de cette indifférence?

« Voici donc tout ce qui reste de l'antique château bâti par Pierre Terrail III, et d'où sont sortis tous ces nobles rejetons qui portaient dans leurs armes une fleur de lis d'or, et écrivaient sur leurs écus : *Prouesse et loyauté!* hommes de guerre et d'Eglise, valeureux et pieux, qui se résument dans le dernier d'entre eux, celui qui eut l'honneur de sacrer chevalier un roi de France, Pierre Bayard du Terrail. Voici tout ce qui reste, un double pan de muraille! Encore quelques jours, et tout aura disparu, et il n'en restera plus trace. Peut-être, dans quelques siècles, les chroniqueurs indécis engageront un tournoi de paroles pour chercher à connaître la véritable position de l'ancien château que tout le monde délaisse aujourd'hui. Nous nous trompons : ce lieu a, dans le pays, une grande renommée, et la possession de ce terrain est un objet d'envie pour tous les propriétaires des environs, car c'est là que se récolte le meilleur vin.

« Notre première journée d'exploration se passa presque tout entière à voir, à admirer les points de vue que nous avions sous les yeux. Mon compagnon en vain m'excitait à nous remettre en route, me disant qu'il voulait arriver le lendemain au village de Saint-Pierre de Chartreuse; mais là n'était pas mon compte. Je n'avais pas entrepris cette longue et périlleuse

course pour me voir sitôt ravir ce que j'étais allé chercher si loin et au péril de mes jarrets. Enfin je le priai tant, qu'il accorda toute cette journée à ce qu'il appelait mon enfantine admiration, et il fut convenu qu'il arriverait un jour plus tard au couvent, où du reste je m'engageai à me rendre avec lui. Nous étions déjà d'inséparables amis. Ce qui me plaisait en lui, c'est qu'il avait toujours quelque chose à me montrer, toujours quelque chose à me faire espérer, à me faire désirer. Rien pour lui n'avait atteint la perfection, le sublime idéal; il y avait toujours quelque chose de mieux à voir. C'est ainsi qu'il jetait son flegmatique sang-froid au milieu de toutes mes paroles, de tous mes mouvements d'admiration; qu'il n'arrêtait dans tout ce que je disais, qu'il coupait court à toutes mes rêveries. C'est ainsi qu'il me disait sans cesse : Ce n'est rien encore; plus loin vous verrez !

« Après avoir fait notre premier repas de la journée, sans compter, il est vrai, les quelques verres de clairette que nous avions avalés à la Buissière, je sentis tout à coup sa main qui me frappait sur l'épaule, et j'entendis sa voix qui me disait : — Eh bien ! que faisons-nous là ? notre journée est-elle terminée ? allons-nous coucher ici ?

— « Et dans quel lieu irons-nous qui lui soit préférable ? lui dis-je.

— « Oh ! oh ! vous n'avez rien vu encore : nos montagnes sont comme ces livres qu'il faut lire et relire sans cesse, si l'on veut parvenir à en saisir et à en comprendre toutes les beautés. Voyez-vous, mon jeune ami, croyez-en mon expérience : moi qui traverse ces rocs six fois au moins par année, j'ai appris qu'il fallait les visiter en tous sens, les voir en toutes saisons, à toute heure du jour et de la nuit, dans leur ensemble et dans leurs détails, pour pouvoir en apprécier les mille séductions. Allons,

courage ! nous voici bientôt sur le dernier sommet de la montagne.

« Nous marchons encore quelques heures, et nous atteignons enfin le point le plus élevé de la *dent* du Granier. Sur ces entrefaites, la nuit était venue, elle avait considérablement rafraîchi l'atmosphère, et il régnait une bise aiguë sur la montagne. Nous assemblons quelques broussailles, nous les couvrons de jeunes sapins que nous sommes parvenus à faire rompre en nous suspendant à leurs cimes, et nous allumons un grand feu ou plutôt un incendie qui tourbillonne au gré de tous les vents.

« A la lueur et à la chaleur bienfaisante de ce large foyer, nous asseyons par terre, et, comme nous avions grande faim, nous demandons à nos carriers les provisions, et à nos gourdes le vin et les liqueurs que nous leur avons confiés. Je ne me souviens pas d'avoir jamais fait un festin pareil; jamais perdreau truffé ne fut dévoré avec plus d'appétit que nos maigres volailles, et jamais vin qui a fait trois fois le voyage des Indes ne vaudra la piquette qui fit avec nous l'ascension du Granier.

« La lune s'était couchée sur ces entrefaites; adieu les paysages, les perspectives! Je jetai les yeux de tous côtés en soupirant; je ne voyais plus rien que les ténèbres. Nous n'entendions plus que confusément les clameurs de la cascade et les grondements de la rivière. Les cris des chouettes et des hiboux interrompaient seuls le silence de la nuit. Tout dort, excepté vous, oiseaux de mauvais augure! Vous êtes comme les pensées du désespoir, comme les soucis de l'envie et du remords; vous attendez la nuit pour élever la voix, afin qu'aucun bruit étranger à vous ne vous empêche d'être entendus. Mais aujourd'hui, voix de malheur, criez aussi haut qu'il vous plaira; je n'ai pas le temps de vous écouter. Bonsoir, je vais dormir.

« En finissant cette harangue tant soit peu grotesque, j'étendis mon manteau par terre, tout près du feu. Mon compagnon en fit autant, et nous nous endormîmes d'un sommeil profond.

« Nous dormions depuis un certain nombre d'heures, lorsque nous fûmes réveillés par des coups de fusil qui détonnèrent avec grand bruit dans les échos de la montagne. Je mis le nez hors de mon manteau, et je vis mon camarade de lit se lever à demi et regarder avec inquiétude.

— « Qu'est-ce que cela? demandai-je.

— « Des contrebandiers, peut-être! répondit-il.

« Nous avions à peine échangé ces mots, que nous entendîmes comme des cris tumultueux, puis les aboiements d'une meute nombreuse.

— « C'est une battue au loup, me dit-il; j'en appris hier le projet au village d'Entremont.

— « Ah! vous avez des loups? fis-je avec beaucoup de curiosité.

— « Quelques-uns, dans les hauteurs.

— « J'en suis bien aise.

— « Bah! et pourquoi?

— « Par la raison assez simple que je n'en ai jamais vu, et que je serais fort satisfait de pouvoir me convaincre par moi-même de leur existence.

— « En ce cas, me répondit mon nouvel ami, le hasard vous

sert à merveille. La preuve que vous demandez va déboucher par le ravin, selon toute apparence : attention !... La voilà, me dit-il en me montrant du doigt un quadrupède qui sortit assez gravement d'un bois voisin. Armez votre fusil, et attendez de pouvoir tirer presque à bout portant.

« Je m'adossai à un arbre et j'attendis. L'animal vint droit au-devant de moi ; je me troublai, et je déchargeai mon fusil sur lui qu'il était encore à vingt pas de distance. Je le blessai légèrement. Il s'élança contre moi furieux et en poussant des hurlements terribles ; je sautai sur mes pistolets, que j'avais laissés à mes côtés ; et, me retournant brusquement, je me trouvai face à face avec mon adversaire. Nous nous apprêtâmes à notre duel étrange, et nous en étions à ce moment où les combattants ont l'habitude de se saluer avec l'épée avant d'engager la lutte, lorsque mon compagnon, qui était notre seul témoin, termina tout à coup notre querelle par une balle qui étendit mon loup mort à mes pieds.

— « Croirez-vous à l'existence des loups maintenant ? me dit-il en s'approchant de moi.

— « Je n'ai plus de raison pour en douter, lui répondis-je en lui tendant la main. Mais je crois à votre adresse plus encore qu'aux loups, s'il est possible. Vous m'avez évité une rude besogne.

« . . . . . Malgré tout le temps consumé à cette expédition, nous n'étions encore qu'au crépuscule. J'avais grande envie de voir de nouveau lever le soleil. Un lever de soleil est chose si neuve pour un paresseux de mon espèce ! J'avais lu autrefois dans les *Mille et une Nuits*, je crois, une magnifique description de l'aurore, et je m'étais longtemps persuadé que le soleil ne se levait que dans l'imagination de la bonne sultane

Scheherazade pour ses génies aux cheveux d'or, ses fées aux doux yeux, et pour ses beaux princes dont le visage est inondé de lumière et la chevelure ruisselante de pierreries.

« Je gravis douc le haut point de la côte, et, m'asseyant au pied d'un hêtre, je me laissai aller à la contemplation des scènes si grandes et si nouvelles pour moi que j'avais sous les yeux. Je pouvais, de la hauteur où je me trouvais, embrasser d'un regard le plus vaste et le plus riche paysage. D'un côté, la vallée ou plutôt l'immense plaine du Rhône, sur le revers le bassin de l'Isère, et sur le troisième flanc de la montagne les collines et les vallons qui entourent la petite ville de Chambéry. Où arrêterai-je mes regards? Là, l'immensité d'une plaine que les brouillards naissants du matin font ressembler à la mer; ici, la sonore et magnifique vallée de Graisivaudan, qui va sourire au premier rayon du soleil; là-bas, les collines ondoyantes, les clochers qui percent le feuillage, et le lac du Bourget encore enveloppé dans son manteau de sombres vapeurs. — La nature est belle, mais elle est froide encore, et son sommeil ressemble à la mort, tant elle dort profondément. Aucun soufle ne balance la cime des forêts; les eaux ont perdu leurs murmures sonores; le brouillard dort immobile sur toutes les plaines; les oiseaux ne chantent pas encore. Ainsi calme et silencieuse, la nature est comme la statue de Pygmalion, elle n'attend plus que le soufle qui doit lui donner la vie!

« Mais l'orient commence à s'embraser, un ruban de feu court sur la montagne; puis voilà l'astre éternel qui sort radieux de son lit de nuages. Le rayon céleste descend sur la terre, et voilà que la terre se réveille dans un cantique d'amour. Les oiseaux secouent leurs ailes en chantant, l'aigle s'élance vers la lumière qu'il aime, les brouillards des hauteurs s'écoulent comme des torrents, les bruits de la plaine montent jusqu'à

nous, les troupeaux élèvent la voix du sein des prairies : n'entendez-vous pas les anoureuses élégies du rossignol et les tendres soupirs de la fauvette ? les passereaux promènent d'arbre en arbre leurs voluptés bruyantes, et l'alouette s'échappe dans l'air avec des cris de joie. Tout s'éveille dans des transports d'amour ; l'hymne universel éclate de toute part ; le désert s'est animé. Les rayons du soleil ont touché la statue, et Memnon s'est mis à chanter ! »

A. LE CLERC.

## NOTE SIXIÈME.

( QUATRIÈME ÉPOQUE. — PAGE 227. )

Enfin, comme épuisés d'émotions intimes,

L'un à côté de l'autre en paix nous nous assimes...

Il existe, sur presque toutes les montagnes des Alpes, de ces lacs dont la source semble être au ciel. Ils dominent souvent les glaciers. Les voyageurs qui ont traversé le Saint-Bernard ou le mont Cenis en ont vu de semblables au dernier sommet de ces montagnes. La couleur des eaux y est d'un bleu noir comme le ciel qu'ils réfléchissent. Encaissés dans des bords de granit, on ne voit sur les bords que quelques tapis d'herbe fine couverts de fleurs des Alpes ; mais il est rare que des arbres végètent à ces hauteurs. Le lac des Aigles, placé beaucoup plus bas, est dominé en effet par quelques groupes de sapins.

FIN DU TOME PREMIER.

5682427

## TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

|                                            | Pages. |
|--------------------------------------------|--------|
| A MARIA-ANNA-ÉLIZA.....                    | 3      |
| AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION.....  | 5      |
| POST-SCRIPTUM DES NOUVELLES ÉDITIONS ..... | 13     |
| NOUVELLE PRÉFACE.....                      | 17     |
| INTRODUCTION.....                          | 27     |
| ENTRETIEN AVEC LE LECTEUR.....             | 49     |

## JOCELYN.

### ÉPISODE.

|                       |     |
|-----------------------|-----|
| PROLOGUE.....         | 79  |
| PREMIÈRE ÉPOQUE.....  | 87  |
| DEUXIÈME ÉPOQUE.....  | 117 |
| TROISIÈME ÉPOQUE..... | 163 |
| QUATRIÈME ÉPOQUE..... | 217 |
| CINQUIÈME ÉPOQUE..... | 285 |
| NOTES.....            | 331 |

FIN DE LA TABLE.







$\downarrow$  s  $\downarrow$  a  $\downarrow$  c  $\downarrow$  m  $\downarrow$  e  $\downarrow$

$$2 + 4 + 3 =$$

24.

8-1A72

